

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

FOUILLES DE BĀLIS-MESKĒNĒ  
sous la direction de  
Lucien Golvin, Jean-Louis Paillet et André Raymond

André RAYMOND et Jean-Louis PAILLET

# BĀLIS II

Histoire de Bālis et fouilles des îlots I et II



DAMAS

1995







# FOUILLES DE BĀLIS-MESKĒNĒ

Sous la direction de  
Lucien Golvin, Jean-Louis Paillet et André Raymond

## BĀLIS II



INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

---

FOUILLES DE BĀLIS-MESKÉNÉ

Sous la direction de

Lucien Golvin, Jean-Louis Paillet et André Raymond

# BĀLIS II

Histoire de Bālis et fouilles des îlots I et II

André RAYMOND et Jean-Louis PAILLET

*Ouvrage publié avec le concours de la Commission des Publications  
de la Direction Générale des Relations Culturelles, Scientifiques et Techniques*

DAMAS

1995

Publication éditée par  
L'INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ARABES DE DAMAS  
Damas - B.P. 344 - Syrie  
Téléphone : (963-11) 33 30 214 / 33 31 962 / 33 34 959  
Télécopie : (963-11) 33 27 887  
Télex : 412272 IFEAD SY  
P.I.F.D. N° 151  
ISBN 2-901315-18-6

*« Deux choses nous annoncent notre sort à venir  
et nous font rêver : les ruines anciennes, et la  
courte durée de ceux qui ont commencé de vivre en  
même temps que nous. »*

Diderot

*Lettres à Sophie Volland*



## AVANT-PROPOS

1. C'est en 1968 que la décision prise par le gouvernement syrien de construire un grand barrage sur l'Euphrate posa, en termes pressants, le problème d'un inventaire archéologique, et, éventuellement, de la fouille des sites les plus prometteurs, dans la vaste zone qui allait être submergée, sur une longueur de quatre-vingts et une largeur de huit kilomètres, en amont de Tabqa. Sur la base d'un rapport préliminaire rédigé pour la Direction Générale des Antiquités de Syrie par M. A. Rihaoui, le plan d'une campagne internationale de sauvetage des Antiquités de l'Euphrate fut mis au point par la Direction Générale, et un appel adressé aux centres de recherche et équipes scientifiques concernés <sup>1</sup>.

L'Institut Français d'Études Arabes de Damas se devait de répondre à un tel appel. La reprise d'une activité archéologique régulière correspondait aux priorités qui étaient fixées à l'Institut ; elle permettait de faire revivre une tradition qui avait été celle de ses débuts et qui avait donné lieu aux fouilles (restées inachevées) de E. de Lorey, G. Salles et L. Cavro, en 1929-1931, sur le site de Bālis, tradition qui avait été illustrée ensuite par les travaux de J. Sauvaget et de ses disciples. Le choix même du terrain ne permettait guère d'hésitation. Bālis-Meskéné était le site arabo-islamique le plus important (et le mieux connu) dans la zone menacée. Le souvenir des travaux commencés en 1929-1931 justifiait que l'Institut y renoue avec des recherches qui n'avaient été qu'ébauchées, et dont l'intérêt intrinsèque était évident.

La demande de concession présentée à la Direction Générale des Antiquités et Musées de Syrie fut très favorablement accueillie par son Directeur, M. Abdulhamid Darkal, et par le Directeur du Service des Fouilles, M. Adnan Bounni. L'Institut sollicita alors l'appui de la Commission des Fouilles (ensuite Commission Consultative des Recherches Archéologiques à l'Étranger) de la Direction Générale des Relations Culturelles, Scientifiques et Techniques, dont le Secrétaire général, André Parrot, donna immédiatement un appui et une aide complets. Au printemps de 1969, une mission de prospection fut accomplie sur le site par André Raymond, Directeur de l'I.F.E.A., et Lucien Golvin, Professeur à l'Université de Provence, qui avait accepté de collaborer au projet, accompagnés, au nom de la D.G.A.M., par Kassem Toueir. Au cours de cette rapide visite furent faites les observations préliminaires destinées à orienter les travaux archéologiques, qui devaient commencer à l'automne 1970, et dont on savait, avant même de les entreprendre, que leur durée serait limitée par l'avancement des opérations de cons-

---

1. Voir l'article de Q. Tuwayr (K. Toueir), « al-Mawāqī' al-aṭariyya al-'arabiyya al-islāmiyya fi-l-Jazīra al-sūriyya », *B.E.O.*, XLI-XLII (1989-1990), p. 247-254.

truction du grand barrage sur l'Euphrate, et qu'ils ne pourraient donc, de toute manière, se prolonger au-delà de 1974.

2. Une mission archéologique est un travail d'équipe qui nécessite beaucoup de concours pour surmonter les innombrables obstacles administratifs et matériels qui se présentent. Cette entreprise particulière n'a pu être menée à bien que grâce à l'aide confiante, et en vérité amicale, reçue des autorités syriennes concernées, au Ministère de la Culture, département de tutelle de l'Institut Français de Damas, et à la Direction Générale des Antiquités et des Musées. Année après année, MM. Adib Lajmi, Ministre-adjoint de la Culture, les Directeurs généraux de la D.G.A.M., MM. Abdulhamid Darkal et Afif Bahnassi, et les responsables des services scientifiques et techniques de la D.G.A.M. (MM. A. Bounni, Abū-l-Faraj al-'Ush, Directeur du Musée de Damas, A. Rihaoui, Chef du Service des Monuments islamiques, N. Salibi et K. Toueir) nous donnèrent un appui qui permit de résoudre tous les problèmes qui se posaient. Mais ce sont tous les membres de la D.G.A.M. qu'il faudrait remercier ici, pour leur collaboration active et chaleureuse. Sur place, la mission bénéficia, au jour le jour, de l'aide des représentants du Service des Antiquités dans les domaines les plus divers, et, souvent, de leur collaboration active aux travaux : MM. Mustafa Mamluk (1970), Kassem Toueir (1970, 1971), Chafik Imam (1971, 1972), Nanni (1972), Salman Chouja' (1973), Antoine Sulayman (1973), contribuèrent, en particulier, à assurer à la mission la coopération des représentants locaux des autorités syriennes.

Du côté français, la mission bénéficia de l'appui constant de la Commission Consultative des Recherches Archéologiques à l'Étranger, animée successivement par André Parrot, puis Jean Leclant. Un rôle particulièrement actif fut joué par M. Philippe Guillemain : ses responsabilités à la Direction Générale des Relations Culturelles, Scientifiques et Techniques, le mirent en mesure de contribuer efficacement, durant toutes ces années, au développement de l'activité générale de l'Institut de Damas, et à la réussite de son entreprise archéologique. L'Institut et la mission reçurent également une aide importante du Centre National de la Recherche Scientifique : l'installation à l'I.F.E.A. d'un parc automobile et de moyens techniques, décidée à l'initiative de MM. Pierre Monbeig, Henri Seyrig et J.-C. Gardin, fut d'un grand secours pour la mission et pour l'ensemble des missions archéologiques françaises en Syrie. À Damas, les activités archéologiques reçurent un appui constant de l'Ambassade de France en Syrie (successivement dirigée par MM. Francis Mazoyer, André Nègre et Fernand Rouillon), et des services culturels dont les responsables, MM. William Grorud et Christian Montandreaux, accordèrent attention et assistance à nos recherches. Après la fin des travaux sur le terrain, en 1975, le nouveau Directeur de l'Institut Français, M. Thierry Bianquis, continua à assurer à notre entreprise l'appui de l'I.F.E.A. Il convient aussi de mentionner l'aide qui fut constamment accordée à la mission par la Direction des Antiquités de Syrie du nord, qui fit du Musée d'Alep notre base avancée. À ce titre, MM. Mahmoud Hreitani, Cha'ath et Hamdani, Directeurs du Musée, et tout le personnel de la Direction et du Musée, nous donnèrent une aide inappréciable. À Alep également, le Consulat Général de France nous prodigua une aide chaleureuse : l'hospitalité de M. Thaddée Sekutovitch et son appui moral nous furent précieux, en particulier dans les périodes difficiles que connut parfois la mission.

Comment enfin ne pas évoquer ici les conversations amicales que nous eûmes avec Henri Seyrig, Daniel Schlumberger et Maurice Dunand qui nous firent bénéficier de leur expérience scientifique et de leur long passé syrien. Ou encore l'hospitalité cordiale reçue à Qasr al-Khàir al-Charqi, où Oleg Grabar, Renata Holod et les membres de l'équipe archéologique de l'Université de Michigan nous reçurent longuement, nous aidèrent de leurs conseils et mirent à notre disposition les résultats de leurs travaux. Et les rapports amicaux et enrichissants que nous entretenîmes avec les missions archéologiques voisines et amies : mission belge de Tell Qannas (André Finet), mission allemande de Tell Habuba (Ernest Heinrich, puis Eva Strommenger), mission américaine de Dibsi Faraj, mission britannique d'Abou Houreira (A. M. T. Moore), mission italienne de Tell Mardikh (Paolo Matthiae) et naturellement les missions syriennes de Qalat Ja'bar, Tell al-'Abd, Tell Fray... Mais ce sont toutes les missions de cette véritable "Internationale" de l'archéologie de la vallée de l'Euphrate qu'il faudrait mentionner ici.

3. La mission archéologique avait été placée, au départ, sous la direction conjointe de Lucien Golvin et d'André Raymond avec Philippe Revault comme architecte la première année. À partir de 1971, Jean-Louis Paillet, qui assuma jusqu'à la fin la responsabilité d'architecte de la mission, fut associé à son organisation et, ultérieurement, à la préparation de sa publication. Composée également, dès 1970, de Marthe Bernus, Conservateur au Musée du Louvre, qui se chargea de l'étude de la céramique et des objets et collabora au travail des chantiers, et de Jean Dufour, technicien du C.N.R.S., qui assumait la charge de la couverture photographique, la mission fut rejointe, en 1971, par Solange Ory, pensionnaire de l'I.F.E.A. (épigraphiste) et, en 1973, par Claude Audebert, maître-assistant à l'Université de Provence, et Jacques Thiriot, chercheur au C.N.R.S.

À ces membres les plus permanents de la mission, s'ajoutèrent des collaborateurs qui vinrent la renforcer, année après année. Le plus souvent rattachés à l'Institut Français de Damas, comme boursiers arabisants, ils apportèrent à la mission une aide extrêmement précieuse : Christian Huteau (en 1972 et 1973), Pierre Larcher (1972), Bernard de Monès (1972, 1973), Danielle Lorenzin (1973), Catherine Rycx (1973). La mission bénéficia par ailleurs de la collaboration régulière de Mohammad Roumi (en 1971, 1972, et 1973), qui assista, après la fin des fouilles, Marthe Bernus dans la préparation de l'étude de la céramique et des objets. Mlles Rahda Kouatli (en 1971 et 1972) et Hadia Choucri (en 1972) furent assistantes-dessinatrices. MM. André Trak (en 1972) et Pierre Trak (en 1973), travaillèrent sur le chantier comme assistants de l'architecte. L'effectif des ouvriers fut en général d'une centaine (132 au maximum en 1973), tous recrutés sur place sauf un petit nombre d'ouvriers qui furent amenés de Mari, la première année, pour faire bénéficier l'équipe locale de leur expérience de la fouille en brique crue. Beaucoup d'aspects matériels de la fouille (depuis le ravitaillement jusqu'à la paie de ouvriers) furent réglés par Hasan Muharram. Nassuh Mahairy, chef-planton de l'Institut, mit au service de la mission son inépuisable dévouement et son infinie ingéniosité. Soulayman Issa, chauffeur de l'I.F.E.A., fut chargé du parc automobile. Installée, la première année, dans une maison située à quelque distance de Bālis, la mission prit ensuite ses quartiers dans une ferme, au pied du site, d'où la chassa l'inondation de la vallée, en 1974, et que nous vîmes progressivement disparaître sous les eaux.

4. La construction du barrage fixait, dès le départ, un terme aux opérations de fouille, qui devaient s'achever en 1973. La mission ne put donc accomplir que quatre campagnes. La première fut ouverte le 8 octobre 1970, le premier coup de pioche étant donné à l'angle nord-est du "khān". Elle prit fin le 12 novembre. Les trois missions suivantes se déroulèrent du 2 octobre au 4 novembre 1971, du 5 octobre au 9 novembre 1972, et du 19 septembre au 23 octobre 1973. En septembre-octobre 1974, les membres de la mission se rassemblèrent sur le site pour préparer la publication et faire quelques ultimes vérifications avant la submersion : la plaine de l'Euphrate était alors déjà noyée, et un camp de tentes fut donc installé sur la hauteur même de Bālis, que venait peupler la faune chassée par les eaux de la vallée. Dans les années qui suivirent l'arrêt des fouilles, Marthe Bernus effectua plusieurs missions à Alep, où étaient entreposés céramiques et objets. Jean-Louis Paillet, nommé architecte à l'I.F.E.A., put effectuer plusieurs visites sur le site afin d'étudier la structure du mur d'enceinte.

Les objectifs assignés à la fouille étaient inévitablement limités par la brièveté du temps disponible. Aucun document n'avait alors été découvert sur les travaux menés à Bālis en 1929-1931 par E. de Lorey et G. Salles : des relevés ne furent retrouvés, à Beyrouth, par Thierry Bianquis, que bien après la fin des opérations. Il était donc impossible d'utiliser les résultats obtenus, en particulier dans la grande mosquée (qui avait été alors en grande partie dégagée), et, lors de la fouille des quatre tranchées, dont les relevés auraient permis des vérifications et autorisé des opérations de complément, qui auraient pu amener à des résultats rapides sur une surface plus étendue.

Dans ces conditions, la mission se proposa principalement de prendre une connaissance globale de la ville ayyoubide (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) qui devait être atteinte immédiatement sous la couche des déblais superficiels, Bālis ayant été apparemment abandonnée d'une manière définitive au moment de l'invasion mongole, en 1259-1260. L'effort essentiel devait donc être dirigé vers la fouille de secteurs résidentiels, de manière à apporter des indications satisfaisantes sur l'urbanisme médiéval. D'autre part, la fouille devait naturellement se fixer comme but d'étudier les monuments principaux de la ville dont l'emplacement était connu (mosquée, minaret, "khān").

Les recherches commencées par L. Golvin sur l'emplacement du "khān", localisé par Sarre-Herzfeld, sur le point le plus haut de la ville, montrèrent que, sous son aspect le plus récent, il s'agissait en réalité d'un travail ottoman, inachevé, utilisant les assises inférieures d'une construction plus ancienne (elle-même restée inachevée), qui avait été superposée à un bel habitat ayyoubide, et à laquelle nous donnâmes le nom de "qasr". Une seconde équipe, animée par P. Revault et J. Dufour, commença l'étude de la mosquée, dont les couches superficielles avaient été bouleversées par les fouilles entreprises en 1929. Une fouille fut commencée sur l'emplacement de la porte occidentale de la ville (A. Raymond). Enfin dans une partie centrale du site, un sondage stratigraphique fut entrepris par J. Dufour, qui devait parvenir jusqu'aux couches romaines, en 1973 ; ce sondage, poursuivi par la mission Margueron, aboutit ensuite à des couches du Bronze Récent.

Les campagnes suivantes permirent de poursuivre l'étude des principaux monuments du site : à partir de 1971, et jusqu'à la fin de la fouille, la mosquée fut étudiée par Solange Ory et Jean-Louis Paillet, et en grande partie dégagée, des sondages permettant de retracer les avatars successifs de ce monument depuis sa fondation omayyade. L'étude du minaret, poursuivie par L. Golvin, J.-L. Paillet et S. Ory (en particulier pour la partie

épigraphique, ce qui permit à S. Ory de lire le dernier bandeau épigraphique resté non déchiffré), ne paraissait devoir présenter aucune surprise. Mais les travaux réalisés en 1973 par l'équipe placée sous la direction de l'architecte Rabi Dahman, et chargée par la D.G.A.M.S. de découper le minaret pour le reconstruire sur la falaise, révélèrent l'existence de la partie inférieure de ce minaret, qui fut étudiée par S. Ory, lors d'une mission effectuée au printemps. À l'emplacement du *qaşr*, les recherches menées par Lucien Golvin et Jean-Louis Paillet permirent, au fil des campagnes, de préciser la structure du monument, probablement mamelouk, dont les assises inférieures avaient été utilisées, au XIX<sup>e</sup> siècle, pour construire un fortin ottoman.

Lucien Golvin compléta, pendant les années 1971 à 1973, les recherches entreprises dans la zone située au-dessous des fondations de l'angle nord-ouest du *qaşr*, dans une zone de bel habitat ayyoubide, dont l'existence avait été révélée dès la campagne de 1970 (îlot IV). En 1971, un chantier fut ouvert, à proximité de la porte nord-ouest de la ville, dans une zone résidentielle, où A. Raymond put étudier, le long d'une rue, une mosquée, une boutique et une maison (îlot I). L'année suivante, en 1972, A. Raymond ouvrit un second chantier, un peu plus à l'est, dans la région située entre l'îlot I et la mosquée, où il put fouiller deux maisons, le long d'une rue (îlot II). Des recherches poursuivies ultérieurement devaient permettre de préciser le tracé de la rue conduisant à la porte ouest de la ville et de l'îlot I à l'îlot II, et de suggérer l'existence d'un croisement entre la rue ouest-est et la rue nord-sud dont l'emplacement fut ensuite confirmé par l'étude des relevés de L. Cavro.

En 1972 également, fut ouvert un chantier dans un autre secteur résidentiel de la ville, sur la partie haute du site, un peu à l'est du sondage central et au nord du *qaşr* : les travaux, dirigés par P. Larcher, puis repris par S. Ory et J.-L. Paillet, permirent de mettre au jour, autour d'une rue, un ensemble de maisons (îlot III). Enfin, des travaux entrepris en 1973 dans le secteur sud-ouest de la ville, un peu au nord de la porte méridionale, permirent à Claude Audebert de définir les caractères d'un îlot V, où un petit souq et une mosquée de quartier furent dégagés.

Parallèlement à ses travaux d'architecte, Jean-Louis Paillet poursuivait l'étude de l'enceinte de la ville, où des dégagements partiels étaient effectués, sur l'emplacement des portes ouest, sud et est de la ville, tandis que des sondages permettaient de préciser le tracé de l'enceinte. La porte nord de la ville et un bain furent découverts en 1974, au cours de travaux de vérification entrepris dans cette partie du rempart, et ils furent étudiés par J.-L. Paillet. Le tracé exact des remparts fut enfin établi postérieurement à la submersion de la vallée de l'Euphrate, la montée de l'eau du lac Asad ayant fait s'effondrer la masse de terres et de déblais qui masquaient les remparts et les ayant dégagés jusqu'à leur base. J.-L. Paillet put relever et étudier, après 1977, plusieurs centaines de mètres du rempart byzantin avant que les eaux ne sapent ses fondations et ne provoquent son total effondrement.

En même temps que les travaux se poursuivaient à l'intérieur de la ville, des recherches étaient effectuées hors des murs, pour tenter de réunir quelques informations sur l'existence et la structure des faubourgs de la ville. Solange Ory et Jean-Louis Paillet firent, en 1973, des fouilles destinées à étudier un cimetière situé à l'ouest de la ville. Dans la zone située au sud de la ville, une collecte de surface avait suggéré l'existence d'ateliers de potiers. En 1973, Jacques Thiriot entreprit, dans cette région, une pros-

pection magnétique à l'aide d'un magnétomètre à protons, sur une surface totale de 22 000 mètres carrés, avec un plein succès, puisque trente-neuf fours furent repérés et une vingtaine fouillés, de précieuses informations étant ainsi recueillies sur la structure des fours et sur la technique de la production de la céramique aux époques abbasside et ayyoubide, cependant qu'une production locale, jusque là totalement inconnue, était ainsi mise en évidence.

Le dieu de l'archéologie est capricieux. Au cours de la campagne 1971, une prospection menée par Jean Dufour et Jean-Louis Paillet, sur un emplacement situé au nord-ouest du site, à la suite de la découverte fortuite de fragments de céramique ancienne, permit la mise au jour d'un autel en céramique, de quelques perles de collier et d'une tablette cunéiforme. Cette information, aussitôt communiquée à la Commission des Fouilles, amena André Parrot à décider l'envoi d'une mission, qui fut confiée à Jean Margueron. Ses recherches permirent l'identification du site d'Emar. Les travaux entrepris en 1973 par S. Ory et J.-L. Paillet, à l'ouest de la ville, dans une nécropole musulmane, aboutirent de même à la découverte dans le carré numéro 35, d'environ 400 tablettes et fragments de tablettes, qui relancèrent les recherches de J. Margueron dans cette zone, et permirent la mise au jour d'une véritable bibliothèque du II<sup>e</sup> millénaire.

5. La submersion de Bālis interrompt des travaux qui auraient dû être poursuivis pendant de longues années pour que soient précisées nos connaissances sur un site dont la richesse était évidente, et dont les circonstances ne nous permettaient de révéler qu'une faible partie, aussi bien en extension qu'en profondeur. Nos recherches s'étaient poursuivies à travers les difficultés que rencontre habituellement ce type d'entreprise : manque de moyens nécessaires pour permettre les campagnes de fouilles prolongées qui auraient été indispensables, compte tenu de la brièveté du temps disponible ; manque de personnel permanent, la plupart des collaborateurs de la mission étant absorbés par ailleurs par des obligations professionnelles qui ne leur permettaient, de toute manière, de ne consacrer qu'une partie de leur activité à ce qui aurait dû être une recherche à temps plein ; petit nombre de l'équipe technique. De ce point de vue, les limites que nous fixait la nature du site devaient rendre nos recherches particulièrement frustrantes, et elles nous laissèrent lorsque nous eûmes jeté, à l'automne 1974, un dernier regard sur le site que menaçaient les eaux, une impression amère d'inachèvement.

Inspirés peut-être par l'esprit du temps, les participants de la fouille avaient convenu que la publication serait collective ; chacun des responsables d'un secteur de la fouille rédigerait la partie qui lui revenait, la direction de la publication étant assurée conjointement par Lucien Golvin, Jean-Louis Paillet et André Raymond. La réunion des principaux contributeurs de la publication sur le site, à l'automne de 1974, devait lancer cette entreprise, qui se poursuivait ensuite à Aix-en-Provence, où plusieurs fouilleurs avaient désormais leur résidence. Mais la relative dispersion des participants à la publication, le poids des activités dont ils avaient par ailleurs la charge, la difficulté de faire avancer d'un même pas une publication dont certaines parties étaient achevées dès 1977-1978, mais dont d'autres se faisaient attendre, ralentirent inévitablement l'avancement du travail. Il était d'autre part évident que la dureté des temps entraverait ensuite la publication de l'ensemble d'un travail dont le volume serait important et le coût global élevé.

Dans ces conditions, nous prîmes donc la décision, en 1983, de publier par livraisons successives, dans un ordre aussi logique que possible, un travail qui était déjà avancé, mais dont la recherche d'une publication globale retarderait fortement la sortie. Les inconvénients d'une telle procédure sont évidents : fragmentation de la publication des résultats d'une recherche qui a son unité ; délai avant la parution des conclusions, qui suivront la publication des fouilles. Mais de cette manière, on pouvait du moins espérer mettre rapidement à la disposition de la communauté scientifique les premiers résultats d'un travail d'équipe dont la publication n'avait déjà que trop tardé. Les balbutiements de l'informatique ont encore arrêté une publication qui avait été entamée dès 1985, s'est interrompue et n'a été reprise qu'en 1993 grâce à l'aide de M. Yves Saint Geours et de M. J. Langhade, Directeur de l'Institut de Damas.

Faisant suite à la publication des monnaies de Bālis, effectuée dès 1978 par MM. Gilles Hennequin et Abū-l-Faraj al-'Ush (*Les monnaies de Bālis*), on trouvera donc, dans ce premier fascicule (*Bālis II*) l'introduction historique et la publication des fouilles des îlots I et II. Suivront, à un rythme que nous espérons soutenu, et dans un ordre qui nous paraît logique, la publication des fours, des fouilles des îlots III, IV et V, et du *qaṣr* ; celle du sondage central, de la mosquée et du minaret ; enfin celle du rempart, du faubourg sud et du cimetière. Ces publications se concluront avec une synthèse sur l'urbanisme de Bālis et avec la publication de la céramique et des objets.

Il est inutile de répéter, en terminant cette introduction, que les travaux qui ont été effectués ne peuvent donner qu'une image incomplète d'une ville, pour une troisième fois disparue. Beaucoup reste à découvrir d'un passé maintenant enseveli sous des eaux, que nous avons vu monter alors que s'achevaient des travaux qui auront du moins permis de sauver une partie de son histoire. La réapparition occasionnelle du tell, au hasard des mouvements du niveau du lac Asad, laisse cependant l'espoir que survive le site de Bālis, dont le minaret, réédifié sur le rebord de la falaise qui domine l'Euphrate, reste un témoin toujours vivant, tandis que le village, reconstruit le long de la grande route Alep-Raqqā, perpétue le souvenir de Meskéné.

André Raymond, Lucien Golvin, Jean-Louis Paillet,  
Décembre 1993

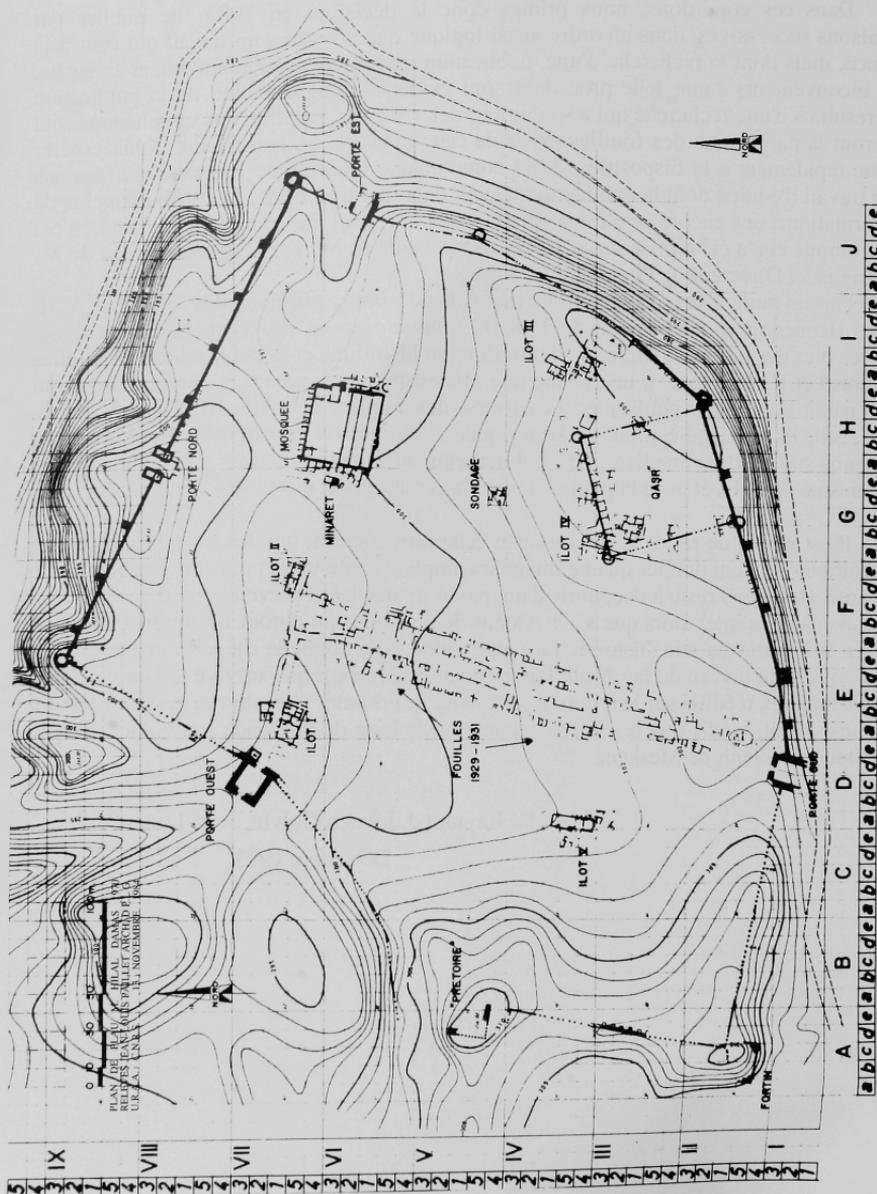


Figure 1 : Plan général de Bâlis-Meskenc

*PREMIÈRE PARTIE*

# HISTOIRE DE BĀLIS

PAR

André RAYMOND

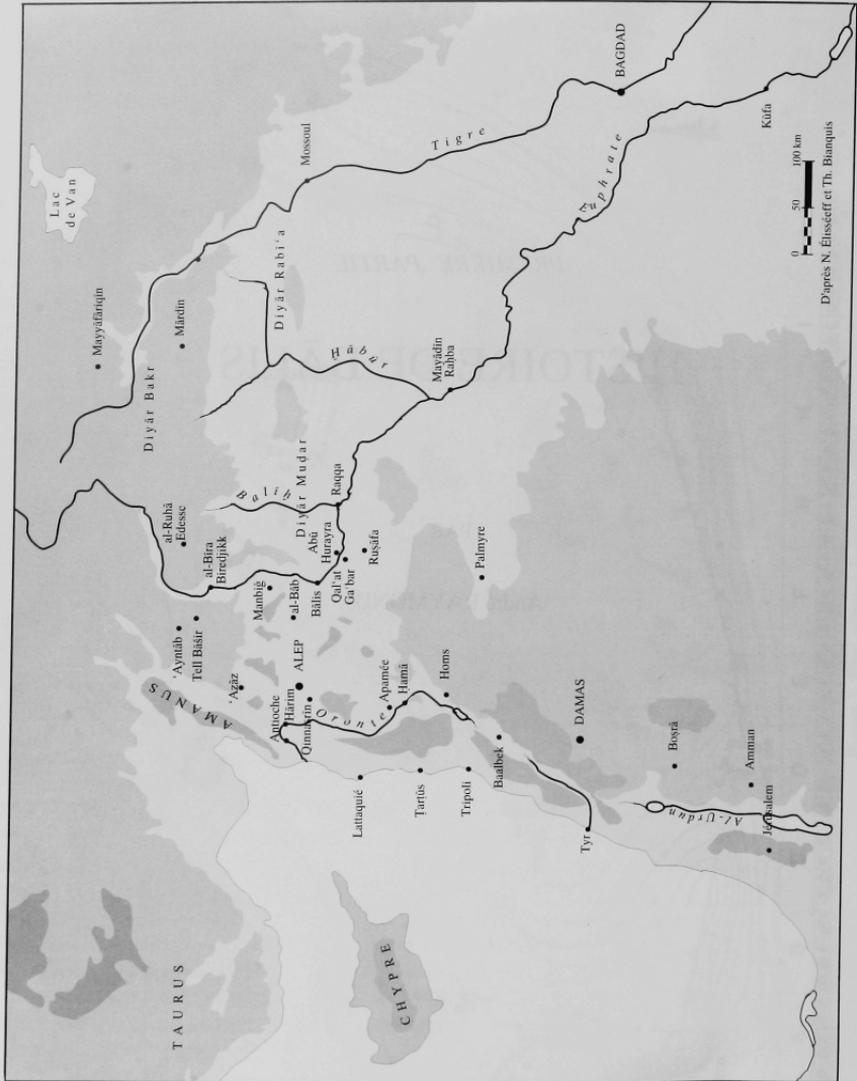


Figure 2 Carte de la Syrie médiévale

## INTRODUCTION

Tous les voyageurs qui ont emprunté la route, aujourd'hui immergée sous le lac Assad, qui conduisait d'Alep à Raqqa, en suivant le cours de l'Euphrate, se souviennent d'avoir vu un peu au sud du village moderne de Meskéné, le minaret de briques qui signalait de loin le champ de ruines de "Eski Meskéné" (Vieux Meskéné). Dominant la plaine, ce minaret et les restes de deux tours byzantines témoignaient du rôle qu'avait joué, durant des siècles, la ville dont ils marquaient l'emplacement.

Pour qui abandonnait la grande route et gravissait le petit plateau, le site d'Eski Meskéné n'offrait qu'un moutonnement confus de monticules parsemés de tessons de céramiques (ph. 1). Du haut du minaret, l'œil embrassait l'ensemble du site, dont la surface était criblée d'innombrables cratères, et déchirée par les restes des grandes tranchées, tracées lors des fouilles de 1929-1931, et à qui trente ans d'abandon avaient donné l'allure d'un phénomène naturel.

Peu de sites archéologiques syriens étaient aussi déserts que ce plateau, si abandonné que le village moderne de Meskéné s'était établi à plusieurs kilomètres à l'ouest du Vieux Meskéné. Et pourtant, peu de sites étaient aussi chargés d'une histoire qu'évoquaient les chroniques du temps passé et les impressionnants vestiges encore présents.

L'éminence où s'est développée la ville romaine et byzantine de Barbalissos, puis la ville arabe de Bâlis, occupe la partie est d'un plateau qui se détache des falaises bordant la vallée de l'Euphrate sur sa rive occidentale, à un endroit où la vallée du fleuve s'élargit et constitue une plaine de cinq à six kilomètres de large (ph. 2). La partie occupée par Bâlis a la forme d'un trapèze irrégulier dont les dimensions maximales sont de 450 mètres (ouest-est) sur 400 mètres (nord-sud). Situé à une altitude moyenne de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, le plateau présente une pente légère vers l'est. Il domine d'environ vingt mètres la vallée de l'Euphrate d'une manière assez abrupte sur les côtés nord et est. Vers l'ouest, où s'étend une région à la surface relativement calme et largement vallonnée, une zone légèrement déprimée, sans doute créée par des travaux de fortification, isole le site. Vers le sud, la ville donne sur une vallée qui s'enfonce progressivement de l'ouest vers l'est.

L'ensemble du site est fortement individualisé. Son allure de bastion a été accentuée par l'accumulation des couches archéologiques dont l'épaisseur peut être appréciée grâce au sondage effectué au centre de la ville arabe (entre la mosquée et le *qasr*) par J. Dufour; en cet endroit, les couches romaines ont été atteintes à une profondeur d'environ six mètres; les travaux d'exploration ensuite menés à partir de ce même sondage par la mission J. Margueron ont montré que le Bronze Récent (XIII<sup>e</sup> siècle) se

situait entre huit et onze mètres au-dessous de la surface du sol<sup>1</sup>. Les travaux de défense, effectués, en particulier, à l'époque byzantine, ont naturellement beaucoup contribué à accentuer l'allure dominante du site et à lui donner une impressionnante puissance.

L'ancienneté de l'occupation humaine et sa persistance, malgré de longues interruptions, sont justifiées par les avantages évidents qu'il présente. Le tell de Bâlis domine une vaste et fertile région agricole, susceptible de nourrir une population importante. C'est, d'autre part, à la hauteur de Meskéné que s'est, de tout temps, effectué le passage de la route des caravanes terrestres (en provenance d'Alep, distante d'une centaine de kilomètres) à la route fluviale, sur l'Euphrate, qui conduit vers la Mésopotamie : Meskéné a donc toujours été une étape importante sur la grande route commerciale unissant la Méditerranée au golfe Arabo-Persique et à l'Orient. Enfin, la puissance naturelle du site, qu'il était aisé de renforcer par des ouvrages à caractère militaire, en faisait un point d'importance stratégique permettant de contrôler la route de l'Euphrate : le point le plus élevé situé au sud-est de la ville, sur le rebord du tell (cote 305) donne un parfait contrôle de la route de l'Euphrate qu'il permet de surveiller sur une longue distance. C'est là que sera commencé, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, un ouvrage militaire appuyé sur le mur byzantin.

Compte tenu des qualités du site, il était logique de supposer que la Bâlis arabe et la Barbalissos antique avaient succédé à une ville plus ancienne encore. De fait, « on connaissait, grâce à différentes sources du III<sup>e</sup> millénaire, l'existence d'un port fluvial établi sur l'Euphrate, point de rupture de charge sur la route du grand commerce qui unissait la Méditerranée orientale au golfe Persique » : G. Dossin, épigraphiste de Mari, dont les archives mentionnent ce port, avait formulé, en 1952, l'hypothèse qu'il fallait situer la ville d'Emar sur l'emplacement de Meskéné<sup>2</sup>. Les fouilles effectuées par l'Institut Français de Damas sur le site de Meskéné/Bâlis ayant amené la découverte, en 1971, au nord-ouest de Bâlis, d'un autel et d'une tablette cunéiforme, des recherches furent entreprises, en 1972, en cet endroit, par une mission dirigée par J. Margueron : la découverte d'un lot de quatorze tablettes permit, dès le cinquième jour, d'identifier Meskéné/Bâlis comme l'antique Emar, comme l'avait supposé G. Dossin. Cette découverte fut complétée, en 1973, par la découverte, par la mission de l'I.F.D., au cours de la fouille d'un cimetière, à l'ouest du mur de Bâlis, d'un lot de 400 tablettes ou fragments de tablettes, que suivit la mise au jour, par la mission Margueron, du reste de cette "bibliothèque" (environ 1 500 tablettes)<sup>3</sup>.

Les six campagnes de fouilles menées, entre 1972 et 1976, sur le site d'Emar, par la mission de J. Margueron, ont permis de mettre au jour, à l'ouest de la ville romaine, byzantine et arabe de Barbalissos-Bâlis, les restes d'une ville du XIII<sup>e</sup> siècle, qui est donc très postérieure aux plus anciennes mentions épigraphiques d'Emar. Des recherches ont été ensuite effectuées sur le site même de Bâlis, à partir du sondage réalisé par J. Dufour, dans le cadre de la mission de l'Institut Français de Damas, au centre même de la ville : elles ont permis à J. Margueron d'atteindre, ici encore, la couche du Bronze Récent, sur

1. J. Margueron, « Les fouilles françaises de Meskéné-Emar (Syrie) », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril-juin 1975.

2. J. Margueron, « Les fouilles françaises », 202-203.

3. S. Ory et J.-L. Paillet, « Une bibliothèque du deuxième millénaire découverte à Bâlis-Meskéné (Syrie) », *Journal Asiatique*, 1974, 271-278.

une hauteur de près de trois mètres. Cette découverte paraît indiquer que la ville du XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, mise au jour à l'ouest de Bālis, s'étendait sur l'ensemble d'un site long d'environ un kilomètre et large de 600 mètres. La ville du III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaire, conclut J. Margueron, se trouvait donc ailleurs que dans la zone fouillée : aucun indice ne permet d'en préciser l'emplacement, mais on peut supposer qu'elle était assez proche, peut-être dans la vallée elle-même, à quelques centaines de mètres de la "nouvelle cité". Rongée par un méandre de l'Euphrate, elle aurait été menacée de disparition, ce qui aurait justifié sa reconstruction sur le rebord de plateau. Quoi qu'il en soit, la ville d'Emar des XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles était une "ville nouvelle", résultat d'une entreprise "à la fois impériale et impérialiste" que J. Margueron attribue à un souverain hittite Suppiluliuma I<sup>er</sup> (1380-1340) ou Mursili II (1339-1306). Les documents recueillis au cours des fouilles menées par la mission Margueron appartiennent au XIII<sup>e</sup> siècle et font penser que la fin de la ville a été brutale : la catastrophe qui marqua la fin de l'existence d'Emar, destruction par le feu, sans doute en 1187, eut pour conséquence "l'abandon du site pour un millénaire"<sup>4</sup>.

Après cette première interruption dans l'histoire de Bālis, la ville réapparaît, dans une antiquité plus proche, romaine et byzantine, sous les noms araméen et grec de BYT BLS (Beit Bales) et Barbalissos. D'après Herzfeld, la plus ancienne mention de la ville est celle qu'en fait Xénophon qui parle d'un château de Belesis, gouverneur de Syrie, situé à cet endroit. Au début du IV<sup>e</sup> siècle c'est à Barbalissos qu'aurait eu lieu le martyre de Bacchus, devenu le saint célèbre de la ville qui en aurait conservé les reliques, cependant que son camarade Sergius était, lui, torturé à mort à Ruṣāfa, où il fut enterré. La ville de Barbalissos compta ensuite des évêques. Signalée aussi bien par la Table de Peutinger que par la Notitia Dignitatum (vers 425) et appartenant à la province Augusta Euphratensis, elle joua un rôle de ville-frontière, ce qui lui valut d'être pillée à plusieurs reprises par les Perses. En 253 Sapor anéantit une armée romaine de 60 000 hommes sous ses murs. Bélisaire y campa, peu avant de se faire battre par eux, le 19 avril 531. Ruinée en particulier lors de la campagne de Khusraw II Anūshirwān (540), elle fut rebâtie, d'après Procope, par les soins de Justinien, et c'est à cet empereur, semble-t-il, que pourraient être attribuées les deux tours dont les restes majestueux dominent encore le site et les remparts dont les élévations extérieures ont été dégagées par le lac lors de la montée des eaux<sup>5</sup>.

4. J. Margueron, « Rapport préliminaire sur les deux premières campagnes de fouilles à Meskéné-Emar (1972-1973) », *Annales Archéologiques Arabes Syriennes (A.A.A.S.)*, 25 (1975), 78. « Rapport préliminaire sur les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> campagnes de fouilles à Meskéné-Emar », *A.A.A.S.*, 32 (1982), 234-249. « Quatre campagnes de fouilles à Emar (1972-1974) », *Syria*, 52 (1975). « Emar au II<sup>e</sup> millénaire », *Syrie, mémoire et civilisation*, Paris, 1993, 171-175.

5. E. Herzfeld, art. « Bālis », *E.I.*<sup>1</sup>, I, 634. J. Sourdél-Thomine, art. « Bālis », *E.I.*<sup>2</sup>, I, 1026. Voir aussi : F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris-Gebiet*, Berlin, 1911, 127-128 ; Alois Musil, *The Middle Euphrates*, New York, 1927, 314-316, et *Palmyrena*, New York, 1928, 274 ; L. Dillemann, *Haute-Mésopotamie Orientale et pays adjacents*, Paris, 1962, 135 ; J.-P. Rey-Coquais, « La Syrie, de Pompée à Dioclétien », in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken, 1989, 58 ; T. Ulbert, « Villes et fortifications de l'Euphrate », in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, Saarbrücken, 1989, 284.

## 1. LA CONQUÊTE ARABE ET LE CALIFAT (MILIEU DU VII<sup>e</sup>- MILIEU DU X<sup>e</sup> SIÈCLE)

La conquête arabe allait permettre à Bâlis, nom sous lequel la localité est désormais connue, de tirer tout le parti d'une situation géographique particulièrement avantageuse<sup>6</sup>. Placée sur une petite butte solidement fortifiée, protégeant un terroir fertile qui s'étendait jusqu'à l'Euphrate, et fournissait le blé, l'orge et les produits nécessaires à son alimentation, la ville était située à l'endroit où le fleuve abandonne la direction nord-sud et commence à se diriger vers l'ouest, en un point où l'Euphrate est le plus rapproché d'Alep. L'Euphrate étant navigable depuis le golfe Arabo-Persique jusqu'à la hauteur de Bâlis (et peut être même au-delà), un double courant de circulation remontait ou descendait le fleuve, et c'est normalement à Bâlis que s'effectuait le transbordement des marchandises destinées à la Syrie ou à la Mésopotamie. Par Alep, les routes commerciales gagnaient Antioche et Lattaquié (fig. 2). Aussi Bâlis fut-elle considérée, pendant toute l'époque classique, comme la limite de la Syrie : sur la grande route qui menait de Bagdad à Mossoul vers Alep, c'était la première ville syrienne. Mais pendant les cinq siècles qui s'écoulèrent de la conquête arabe à l'invasion mongole, Bâlis fut moins une ville-frontière, jouant un rôle militaire, et à ce titre exposée aux invasions, qu'une ville-étape, située sur un carrefour de routes fluviales et terrestres, au milieu d'une riche région agricole, ce qui explique la prospérité économique, agricole et commerciale qu'elle connut apparemment pendant la plus grande partie de cette période<sup>7</sup>.

Comme toute la Syrie, dont l'arabisation avait commencé bien avant la conquête, la Syrie du Nord avait été occupée, dès le I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, par des nomades arabes, « jusqu'à une ligne allant d'Apamée à l'Euphrate, aux environs de Bâlis », note M. Canard. Au III<sup>e</sup> siècle apparurent des tribus yéménites : les Tanûh, après avoir nomadisé entre Syrie et Iraq, s'établirent ensuite en Syrie. Au VII<sup>e</sup> siècle, des tribus Qaysites, dont les plus importantes étaient les Kilâb, immigrèrent à leur tour en Syrie et s'établirent en particulier dans la région de l'Euphrate, où elles allaient jouer longtemps un rôle dominant, allant jusqu'à la fondation d'une dynastie, éphémère, il est vrai, au XI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. L'arrivée des conquérants arabes, peu après 632, se fit donc dans un pays qui avait été déjà très largement arabisé, du moins en ce qui concerne les zones non urbaines.

D'après al-Balâdûrî, le Commandant Suprême en Syrie sous le califat de 'Umar, Abû 'Ubayda, après la prise d'Alep (en 636), envoya contre Bâlis (qui, avec Qâşîrin, appartenait à deux frères de la noblesse byzantine) des troupes commandées par Ḥabîb b. Maslama : au terme du traité conclu entre les musulmans et les habitants de la ville, ceux-ci eurent à choisir entre le paiement de l'impôt et l'émigration (*al-ğizîya aw-l-ğalâ*). La

6. Des exposés généraux sur l'histoire de Bâlis pendant la période arabe sont donnés dans F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise*, et dans les articles « Bâlis » de l'*Encyclopédie de l'Islam*, par E. Herzfeld et J. Sourdel-Thomine.

7. F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise*, 129. W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen-Âge*, Leipzig, 1923, 42-43. M. Canard, *Histoire de la dynastie des Hamdanites*, Alger, 1951, 88.

8. M. Canard, *Histoire*, 235-236. Ibn al-'Adîm, *Buğyat al-ğalab fi târiḥ Ḥalab*, éd. S. Zakkâr, Damas, 1988, 11 vol., I, 119.

plupart des habitants (*akṭaruhum*) se retirèrent alors en territoire byzantin, en Djézireh et à Ġisr Manbiġ. Abū 'Ubayda fit occuper Bālis par une garnison et y installa des populations arabes qui habitaient déjà la Syrie et avaient adopté l'islam après l'arrivée des musulmans, et des gens qui n'appartenaient pas aux contingents pris parmi les Bédouins de Qays<sup>9</sup>. Ces modifications dans le peuplement de Bālis et de sa région précipitèrent une arabisation qui dut être très rapide et profonde. Mu'āwiya, gouverneur de Syrie et de Djézireh, au nom du calife 'Uṭmān, la compléta peu après, en établissant systématiquement des Muḍarites dans la région ouest de la Djézireh (d'où son nom de Diyār Muḍar) et des Rabi'ites dans le reste de la région (d'où les noms de Diyār Rabi'a et Diyār Bakr). Mais l'islamisation de Bālis fut sans doute assez lente puisque le chroniqueur Michel le Syrien atteste qu'en 820 une conférence d'évêques eut lieu dans le fort de "Bēt Balaš" (Bālis) et qu'en 825 encore de nombreux chrétiens y résidaient<sup>10</sup>.

Les débuts de la conquête islamique semblent avoir été une période heureuse pour Bālis. Dominant un territoire qui comprenait les localités voisines de Buwaylis, Qāšīrīn, 'Ābidin et Šiffin, solidement fortifiée par les Byzantins, elle était, à cette époque, plus importante que Qinnasrīn, au *ġund* (circonscription militaire) de qui elle appartenait<sup>11</sup>. C'est sans doute cette importance qui attira sur elle l'attention de Maslama b. 'Abd al-Malik b. Marwān, au cours d'un séjour que fit, à Bālis, le fameux général omayyade, à l'occasion d'une de ses expéditions contre les territoires byzantins. Soit que les habitants de Bālis et des localités voisines lui en eussent fait la demande (en lui offrant, en contrepartie, le tiers de leurs récoltes, après paiement de l'*'uṣr*), soit qu'il eût pris lui-même l'initiative d'une opération qui était tout à fait conforme à l'intérêt des Omayyades pour les entreprises de développement agricole. Maslama fit creuser un canal permettant d'irriguer les terres avec l'eau de l'Euphrate, canal qui fut dès lors connu comme le Nahr Maslama, cependant que, de l'autre côté du fleuve, Sa'id b. 'Abd al-Malik faisait aménager le Nahr Sa'id. Bālis devint propriété (*qaṭī'a*) de Maslama et passa, après sa mort (738), à ses héritiers. Balāḍurī ajoute que, à cette occasion, Maslama restaura et consolida le mur de la ville. Ces travaux, qui durent développer les ressources de la région, cet intérêt porté à la ville elle-même, justifient sans doute l'appréciation très favorable que, quelques siècles plus tard, l'historien Ibn al-'Adīm porte sur la prospérité de Bālis dans les débuts de l'époque musulmane<sup>12</sup>.

Au moment de la crise finale au cours de laquelle les Omayyades furent emportés et remplacés par les Abbassides, un contingent des troupes abbassides que commandait 'Abd Allāh b. 'Alī, fort de cent cinquante cavaliers, s'attaqua à Bālis, qui était entre les mains du fils de Maslama et de ses partisans. Molestés, ces derniers se plaignirent auprès

9. al-Balāḍurī, *Kitāb futūḥ al-buldān*, Leiden, 1865, 150-151. Voir aussi : Yāqūt, *Mu'ġam al-buldān*, Leipzig, 1866, 478 ; Ibn al-'Adīm, *Buġya*, I, 120 ; Ibn Sāddād, *Description de la Syrie du Nord*, trad. A.-M. Eddé-Terrasse, Damas, 1984, 6 ; D. R. Hill, *The Termination of Hostilities in the Early Arab Conquests A.D. 634-656*, Londres, 1971, 67 ; W. E. Kaegi, *Byzantium and the Early Islamic Conquests*, Cambridge, U.P. 1992, 37, 50, 161-162, et « Reflexions on the Withdrawal of Byzantine Armies from Syria », in *La Syrie de Byzance à l'Islam*, Damas, 1992, 273.

10. Cité par A. Musil, *The Middle Euphrates*, 317. M. Canard, *Histoire*, 135-136.

11. J. Sourdél-Thomine, « Bālis », 1026.

12. Balāḍurī, *Kitāb*, 150-151. Yāqūt, *Mu'ġam*, 478. Ibn al-'Adīm, *Buġya*, I, 119, 121. A. Musil, *The Middle Euphrates*, 316. M. Canard, *Histoire*, 88. H. Kennedy, « The Impact of Muslim Rule », in *La Syrie de Byzance à l'Islam*, Damas, 1992, 293.

d'Abū-l-Ward, qui avait commandé le district de Qinnasrīn au nom de Marwān II (dernier calife omayyade), et avait déjà fait sa soumission à 'Abd Allāh. Abū-l-Ward intervint contre le contingent abbasside qui s'était établi dans le fort de Maslama (*ḥuṣn* Maslama) et le vainquit (année 132/749-750). Mais dès que l'autorité des Abbassides se fut définitivement établie sur la Syrie, Bālis échappa aux descendants de Maslama : la ville passa, comme le reste des biens des Omayyades, aux mains de 'Abd Allāh b. 'Alī. L'émir des croyants al-Saffāḥ constitua Bālis en fief (*aqṭa 'ahā*) au profit de Sulaymān b. 'Alī, et elle passa ensuite en la possession de son fils Muḥammad. Tout permet de supposer que cette propriété était considérée comme d'un rapport fructueux, car, à la mort de Muḥammad, son frère Ġa'far b. Sulaymān fut écarté de la succession ; le calife Hārūn al-Rašīd (786-809) s'en empara et constitua Bālis et sa région en fief au profit de son fils Ma'mūn, auquel son fils succéda ensuite<sup>13</sup>.

Lorsque, en 786, Hārūn al-Rašīd organisa la zone-frontière pour en assurer la défense contre les attaques byzantines et détacha du *ḡund* de Qinnasrīn le territoire des '*awāsim* ("places fortes"), qui devait servir d'appui aux places plus avancées (dites *tuḡūr*), Bālis fut rattachée à ce dispositif dont les principaux points étaient Manbiḡ, Dulūk, Ra'bān, Qīrus, Antioche, Tizīn, et qui, au X<sup>e</sup> siècle, avait pour capitale Antioche<sup>14</sup>. Bālis gardait l'importance stratégique qu'elle avait eue depuis le début de l'occupation arabe, au voisinage des pays byzantins.

Dans les premières décennies du IX<sup>e</sup> siècle, Bālis eut peut-être à souffrir des conséquences du conflit entre le calife al-Ma'mūn (813-833) et les partisans d'al-Amīn (809-813), et en particulier de Naṣr Ibn Šabaṭ, qui tentait alors de dominer la Mésopotamie. D'après Michel le Syrien, Naṣr Ibn-Šabaṭ s'assura, en 821, le contrôle du fort de "Bēt Balaš", et y installa une garnison. Nommé, en 821, gouverneur de la région entre Raqqa et l'Égypte et commandant des troupes califiennes qui luttaient contre Naṣr, 'Abd Allāh Ibn Tāhir réussit, en 825, à s'emparer du fort de Bēt Balaš, où habitaient de nombreux chrétiens qui, note le chroniqueur, souffrirent beaucoup durant le siège<sup>15</sup>.

Quelques années plus tard, Bālis fut sévèrement affectée par le grand tremblement de terre de 245/859-860, qui, écrit Ṭabarī, ravagea également Raqqa, Ḥarrān, Ra's 'Ayn, Homs, Damas, al-Ruhā, Ṭarṣūs, al-Maṣṣiṣa, Adana et la côte de Syrie. Ṭabarī ne mentionne pas l'ampleur des destructions à Bālis, mais elles furent certainement considérables : les chroniques postérieures parlent de mille cinq cent maisons détruites à Antioche (Qalqašandī) et de la mort de la plupart des habitants à Lattaquié (Ibn Taḡribirdī). Ce dernier chroniqueur assure que Bālis fut détruite (*wa-hudimat Bālis*), à la suite de cette catastrophe naturelle<sup>16</sup>.

Vers la fin du siècle, Bālis suivit le sort de la Syrie du Nord, lorsqu'elle passa de l'autorité des califes abbassides au pouvoir des Toulounides qui s'étaient rendus pratiquement indépendants en Égypte, en 871, et n'avaient pas tardé à occuper la Syrie,

13. al-Ṭabarī, *Tārīḥ al-Umam*, Le Caire, Ḥusaīniyya, IX, 137-138. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, Beyrouth, 1965, 432-433. Ibn al-'Adīm, *Buḡya*, I, 121 ; *Zubdat al-ḥalāb*, éd. S. Dahhān, Damas, 1951, I, 54-55. Ibn Šaddād, *Description*, 7. Voir aussi : A. Musil, *The Middle Euphrates*, 316, 317 ; *Palmyrena*, 193.

14. *Géographie d'Aboulfeda*, trad. S. Guyard, Paris, 1883, II, 12. M. Canard, *Histoire*, 226-227. J. Sourdel-Thomine, « Bālis », 1026.

15. A. Musil, *The Middle Euphrates*, 317.

16. al-Ṭabarī, *Tārīḥ*, IX, 213. Qalqašandī, *Ma'āṭir al-Ināfa*, Kuwaīt, 1964, 233. Ibn Taḡribirdī, *al-Nuḡum al-Zāhira*, Le Caire, II, 1930, 319. Voir aussi E. Herzfeld, « Bālis », 634.

où Aḥmad b. Ṭūlūn (863-883) était responsable de la défense des régions frontières ('*awāṣim*). Tout permet de supposer que l'établissement de l'autorité des Toulounides jusqu'aux rives de l'Euphrate ne se fit pas sans problèmes et sans incidents. En 882, Lu'lu', en révolte contre son maître Ibn Ṭūlūn, pilla Bālis<sup>17</sup>. La ville, que la solidité de ses défenses et la force de sa position stratégique appelaient à ce rôle, servit à plusieurs reprises d'étape aux armées en mouvement entre l'Égypte, la Syrie et l'Iraq, ce qui constituait sans doute pour la population une situation presque aussi redoutable qu'un pillage caractérisé : en septembre 884, l'armée califienne, en marche vers la Palestine, où elle va livrer à Ḥumārawayh, fils et successeur de Aḥmad b. Ṭūlūn (883-895), la bataille victorieuse de al-Ṭawāḥin (avril 885), passe par Bālis au moment où elle traverse l'Euphrate. En 273/886-887, Ḥumārawayh, venu d'Égypte à l'appel de Muḥammad Ibn Abī al-Sāğ, s'y réunit avec lui, en prélude aux opérations militaires qui se déroulent ensuite entre Ibn Abī al-Sāğ et Iṣḥāq b. Kandāğ, dans la région de Raqqā<sup>18</sup>. En 900, elle sert d'étape au calife al-Mu'taḍid, lors de son expédition contre la Cilicie<sup>19</sup>. Cette suzeraineté toulounide, qui devait durer une trentaine d'année, fut exprimée d'une manière particulièrement significative par l'émission de monnaies frappées à Bālis même, au nom de Ḥumārawayh b. Aḥmad, associé au calife al-Mu'taḍid (892-902) : l'exemplaire publié par N. M. Lowick est daté de 281/894-895. La frappe de monnaies à Bālis témoignait de l'importance de la ville vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle ; elle constituait, d'autre part, une affirmation de l'autorité politique des Toulounides, dans une région qui, depuis l'accord conclu avec le calife, en 279/892-893 (et limitant les possessions de Ḥumārawayh à l'Euphrate), était située à la frontière des zones contrôlées par les Toulounides. Cette appartenance à la mouvance égyptienne explique peut-être que Bālis ne paraisse pas avoir souffert des attaques qarmates qui affectèrent, un peu plus au sud, la localité de Raḥba entre 903 et 924, mettant aux prises les autorités abbassides et les tribus bédouines qui avaient été influencées par cette hérésie de caractère ismaïlien<sup>20</sup>.

Nous disposons, pour la fin du IX<sup>e</sup> siècle et le début du X<sup>e</sup> siècle, de plusieurs mentions de la ville de Bālis par les géographes arabes du temps<sup>21</sup>. Ces textes constituent une confirmation de l'importance de son rôle comme étape sur la grande route du commerce entre la Syrie du Nord et la Mésopotamie, mais ils ne nous apportent malheureusement que très peu d'informations précises sur la configuration même de la ville, sur ses monuments, sa population ou ses activités. Bālis y est qualifiée généralement de ville/*madīna* (Ya'qūbi ; Ibn Rusteh) ou de petite ville/*madīna ṣağira* (Balḥi, Iṣḥāri). La plupart des auteurs se bornent à indiquer sa position sur la rive de l'Euphrate et sur les principales

17. Ṭabarī, *Tārīḥ*, IX, 614. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, I, 80.

18. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, 273. Ibn al-'Adīm, *Buğya*, I, 120.

19. Ṭabarī, *Tārīḥ*, X, 81. E. Herzfeld, « Bālis », 634. M. Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, Paris, 1923, 105.

20. N. M. Lowick, « Bālis : a New Ṭūlūnid Mint », *American Numismatic Society, Museum Notes*, 16, New York, 1970, 111-112. Th. Bianquis, « Raḥba et les tribus arabes avant les croisades », *B.E.O.*, 41-42 (1989-1990).

21. Ibn Khordādhbeh, *Kitāb al-Masālik*, éd. Goeje, Leiden, 1889, 177/233 (avant 885). al-Ya'qūbi, *Kitāb al-Buldān* (889-890), cité par Ibn al-'Adīm, *Buğya*, 173. Ibn Rusteh, *Kitāb al-'Alāq*, Leiden, 1891, 97 (début du X<sup>e</sup> siècle). Ibn al-Faqīh, *Muḥtaṣar Kitāb al-Buldān*, Leiden, 1302 H, 92, 111 (vers 903). al-Iṣḥāri, *Kitāb Masālik al-Mamālik*, Leiden, 1927, 13, 14, 23, 27, 62, 65, 67 (vers 951). al-Mas'ūdi, *Kitāb al-Tanbih*, Leiden, 1893, 43, 51 (avant 956). Ibn al-'Adīm, *Buğya*, I, 119 (citant al-Bustī, avant 965, et al-Balḥi, avant 934).

routes du temps, dont ils mesurent les étapes : d'après Iṣṭahri, Bālis est située à deux jours d'Alep, à quatre jours de Ġisr Manbiġ, à deux jours de Raqqa et à vingt jours de Kūfa ; ils mentionnent que c'est la première ville de Šām (Syrie) du côté de l'Iraq (Ibn al-Faqih, Balḥi, Iṣṭahri, Busti), et qu'elle appartient aux 'Awāšim. Les notices les plus détaillées mettent l'accent sur le rôle commercial important joué par Bālis sur la route du grand commerce entre la Méditerranée et le golfe Arabique, via Alep et Baghdād : on traverse l'Euphrate à proximité de Bālis (Ḥurdābbeh) ; mais surtout Bālis est le « port des Syriens sur l'Euphrate » (Balḥi ; Iṣṭahri) : c'est là qu'on embarque sur des bateaux les marchandises venues d'Égypte et de tout le pays de Šām, pour les transporter sur l'Euphrate jusqu'à Baghdād (Ya'qūbi). Lieu de passage du grand commerce international, Bālis dut peut-être à ce va-et-vient de commerçants de pays divers un certain cosmopolitisme<sup>22</sup>. Lorsqu'il mentionne les itinéraires des marchands juifs dits "al-Rādāniyya" qui voyageaient de l'Occident à l'Orient, et de l'Orient à l'Occident, par terre et par mer, en transportant, à l'aller, des esclaves, du brocard, des peaux, des épices, et, au retour, du musc, du bois d'aloès, du camphre, de la cannelle et autres productions des contrées orientales, Ibn Ḥurdābbeh ne mentionne cependant pas Bālis parmi les étapes de la route de terre, d'Antioche à Baghdād. Mais ce qu'il dit de "al-Ġābiya" — un lieu situé à trois jours de marche d'Antioche, sur l'Euphrate, où s'effectue l'embarquement sur le fleuve, lieu qui n'est pas mentionnée par ailleurs dans cette région — nous fait penser qu'il pourrait s'agir de l'embarcadère situé près de Bālis<sup>23</sup>. Cette hypothèse paraît d'autant plus plausible que, ainsi que nous le verrons plus loin, la présence d'une petite communauté juive à Bālis sera attestée par le voyageur Benjamin de Tudela, qui passera par Bālis en 1173<sup>24</sup>.

On peut sans doute considérer comme un signe de l'importance et de la prospérité de Bālis, pendant les deux premiers siècles de la conquête arabe, le nombre élevé de gens originaires de Bālis qui ont laissé une trace comme savants. Les dictionnaires biographiques en mentionnent quelques-uns. Sur dix "Bālisi" qui figurent dans le dictionnaire de Sam'āni, huit appartiennent à cette période (dont sept à la période 850-950) ; il en va de même de trois des quatre personnages connus que mentionne Yāqūt à propos de Bālis. Cette proportion est évidemment très significative<sup>25</sup>. Grâce surtout à Ibn 'Asākir, qui a recueilli les traces de cette activité des savants à Bālis<sup>26</sup>, on a pu identifier et dater dix-sept cheikhs originaires de Bālis pour la période qui s'étend immédiatement avant et après 900. Il s'agit, pour la plupart, de *muḥaddiṭūn*/traditionistes (la chose est certaine pour

22. Iṣṭahri, *Kitāb Masālik*, 62. Ibn al-'Adim, *Buġya*, I, 119. Voir la remarque de al-Ya'qūbi (*Kitāb al-Buldān*), citée par Ibn al-'Adim (*Buġya*, 123) sur le mélange d'Arabes et de non-Arabes à Bālis. Ibn Saddād, *Description*, 4, 5.

23. On peut d'ailleurs se demander si "Ġābiya" n'est pas une faute pour Bālis. Ibn Khordābbeh, *Kitāb al-Masālik*, 114-115/154.

24. Benjamin de Tudela, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, édition M. N. Adler, New York, 1907, 32.

25. Sam'āni, *Kitāb al-Ansāb*, Leiden, 1912, 62-63 ; Ḥaidarābād, 1962, 56-57. Yāqūt, *Mu'gam al-Buldān*, 477-479.

26. Ces informations nous ont été fournies par Madame Malek Abyad qui a bien voulu nous communiquer les informations concernant Bālis et les Bālisi qu'elle a recueillis au cours de ses dépouillements des manuscrits d'Ibn 'Asākir (*Tārīḥ Dimašq*, manuscrit As'ad Bāša) pour la préparation de l'ouvrage qu'elle a ensuite publié à l'I.F.D., *Culture et éducation arabo-islamique au Šām*. Nous sommes heureux de pouvoir lui exprimer ici toute notre reconnaissance pour son aide.

treize d'entre eux). De véritables familles de savants existèrent sans aucun doute à Bālis : nous connaissons, par exemple, quelques membres d'une de ces "dynasties", Aḥmad b. Bakr *muḥaddiṭ* avant 873, son fils Abū Bakr Muḥammad b. Aḥmad b. Muḥammad b. Bakr, *muḥaddiṭ* vers 938, et Abū-l-'Abbās Aḥmad b. Ibrāhīm b. Muḥammad b. Bakr, qui enseigna lui-même le *ḥadīṭ* dans la première moitié du x<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Très frappant aussi, en ce qui concerne l'activité intellectuelle à Bālis, est le fait que la ville fut un centre d'enseignement, surtout du *ḥadīṭ*. Mentionnons par exemple : Yahyā b. Muḥammad b. 'Umrān b. Abī-l-Ṣaqr al-Bālisī qui y enseigna le *ḥadīṭ* à 'Alī b. al-Ṣaqr b. Ḥamdān al-Bālisī<sup>28</sup> ; Ishāq b. Ḥālid b. Yazīd al-Bālisī, qui, après avoir reçu des leçons de *ḥadīṭ* à Bālis d'un autre Bālisī, 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Raḥman, y fut lui-même le maître de Ibrāhīm b. Muḥammad Abū Ishāq<sup>29</sup>. Parmi les cheikhs qui y donnaient un enseignement vers 900, certains étaient apparemment originaires d'autres villes, ce qui témoigne de l'attraction que paraît avoir exercée Bālis, qui fut, dans certains cas, une étape dans le circuit que parcouraient les maîtres et les étudiants, allant d'un centre à l'autre pour y diffuser et recueillir la science. Aflaḥ al-Andalusī étudia le *ḥadīṭ* à Baghdād, à Damas, à Raqqa, à Ramla, à Qinnasrīn et à Bālis, de Abū Bakr Muḥammad "Ibn Ḥamdūn" al-Bālisī, qui enseignait vers 938<sup>30</sup>. Le nombre de cheikhs enseignant à Bālis était assez grand pour que Ismā'il b. Aḥmad b. Ayyūb al-Bālisī al-Ḥayzurānī, que ses études avaient amené à Tripoli, à Raqqa et à Alep, ait pu assister, à Bālis, aux leçons de six cheikhs : trois de ces cheikhs (son père, Aḥmad b. Ayyūb al-Zayyāt ; Abū-l-Qāsim Ga'far Qāḍī ; Abū-l-'Abbās Aḥmad b. Ibrāhīm b. Bakr) étaient eux-mêmes des Bālisī. Mais deux autres, 'Abd Allāh b. Aḥmad al-Baghdādī et Abū 'Umrān Mūsā al-Ḥābūrī étaient vraisemblablement originaires, l'un de Baghdād, l'autre de la région voisine du Ḥābūr<sup>31</sup>. Ibrāhīm b. Muḥammad Abū Ishāq, un *muḥaddiṭ* de Samarra, qui avait successivement visité, avant 950, Baghdād, l'Égypte, Bālis, Raqqa, 'Asqalān, Alep, Homs et Damas (où il se fixa vers 949-950), reçut, à Bālis, des leçons de trois maîtres "Bālisī", Aḥmad b. Bakr, Ishāq b. Ḥālid et 'Abd al-Ḥamīd b. al-Mahdī al-Bālisī<sup>32</sup>. L'installation à Bālis de cheikhs venus d'autres localités, le passage dans cette ville d'étudiants qui venaient y recevoir les leçons de maîtres connus, nous paraissent constituer un témoignage intéressant du rayonnement que la ville exerçait dans la région et de la vitalité de l'activité scientifique dont elle était le théâtre.

## 2. LA PÉRIODE DES DIFFICULTÉS (MILIEU DU X<sup>e</sup> - MILIEU DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE)

L'installation de la dynastie hamdanide dans le nord de la Syrie (944) marqua pour Bālis, comme pour l'ensemble de la région, le début d'une ère nouvelle<sup>33</sup>. Pour la

27. Ibn 'Asākir, *Tārīḥ*, manuscrit As'ad Bāšā, II, 306 ; III, 35 ; V, 244.

28. *Ibidem*, XVIII, 86.

29. Ibn al-'Adīm, *Buġya*, manuscrit Aḥmad III, A 2925, I, 268-269.

30. Ibn 'Asākir, *Tārīḥ*, III, 35.

31. Ibn 'Asākir, *Tārīḥ*, II, 306.

32. Ibn 'Asākir, *Tārīḥ*, II, 173.

33. Pour toute cette période nous dépendrons naturellement surtout de l'ouvrage de Marius Canard, *Histoire de la dynastie des Hamdanites*, déjà cité. Voir aussi les publications de Th. Bianquis, *Damas et la Syrie sous la domination fatimide*, Damas, 2 vol., 1986-1989 ; « Pouvoirs arabes à Alep »,

première fois depuis trois siècles, un État purement régional se constitua dans une zone qui, jusque-là, avait été intégrée dans des constructions politiques plus vastes (califat omayyade et abbasside, à vocation universelle, États toulounide ou ikhchidide qui englobaient l'Égypte et la Syrie). D'autre part, avec la constitution de l'État hamdanide, résultat de la décomposition du califat, commença une longue période de difficultés politiques pendant lesquelles la Syrie du Nord allait être un enjeu et un champ de bataille ; l'aggravation des problèmes religieux (propagande fatimide et ismaïlienne), l'entrée en scène des Croisés (1098) allaient envenimer la situation et provoquer, en Syrie du Nord, une quasi-anarchie qui ne prendrait fin que vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, avec l'avènement des Zenguides et des Ayyoubides. Cette réduction de l'horizon politique et ces difficultés, ne pouvaient qu'affecter gravement Bâlis, puisque sa prospérité reposait, avant tout, sur un transit commercial qui supposait, pour s'épanouir, une circulation aisée et une situation politique locale calme.

#### A. Les Hamdanides (944-1003)

Avant que Sayf al-Dawla ne s'impose définitivement à la tête de l'émirat hamdanide, il eut à faire face à une ultime tentative de l'Ikhchidide Muḥammad b. Tuġġ pour affermir son autorité en Syrie du Nord, avec l'assentiment des Abbassides. À l'automne 944, Muḥammad b. Tuġġ passa à Alep, en route vers Raqqa où il devait rencontrer le calife ; son avant-garde traversa Bâlis, nouvel exemple du rôle d'étape joué par la ville. Mais cette tentative fut un échec : Sayf al-Dawla entra à Alep en novembre 944, avec l'appui des Banū Kilāb, et il installa, non sans quelques difficultés du côté des Ikhchidides, un État qui englobait toute la Syrie du Nord, y compris les *'awāsim* avec Antioche et Manbiġ, le Diyār Muḍar et la plus grande partie du Diyār Rabī'a, jusqu'à une ligne passant au nord de Baalbek (Ba'labakk) et au sud de Homs : seule Tripoli continuait à dépendre de Damas. Bâlis passa désormais sous le contrôle de l'État hamdanide, dont elle allait partager les vicissitudes, alors que Raḥba restait sous la domination des Bouyides, sauf bref rattachement à Alep, sous Sa'd al-Dawla en 991<sup>34</sup>.

Elle eut d'abord à souffrir des troubles que les tribus nomades provoquèrent dans la région de la Djézireh. Le passage en territoire byzantin, vers 936, des Banū Ḥabīb, qui habitaient la région de Nisibe, à la suite du conflit qui les opposait aux Hamdanides de Mossoul, eut pour résultat des incursions qui affectèrent les territoires musulmans frontaliers : au cours d'un de ces raids, les Banū Ḥabīb ravagèrent Ra's al-'Ayn et sa région, marchèrent sur Raqqa et Bâlis, puis revinrent vers Mayāfāriqin, en ruinant les villages, en coupant les arbres, en saccageant les moissons, au point que la contrée fut transformée en « un désert ruiné et affaissé »<sup>35</sup>. Plus graves encore, et surtout plus durables, furent les effets des campagnes menées, vers 950, par Sayf al-Dawla contre les tribus kilabites, dont l'insubordination était difficilement supportable. Nous savons que, un peu avant 950, les Kilabites attaquèrent Abū Firās dans la région de Bâlis, et furent

R.E.M.M.M., 62 (1991) ; « Raḥba et les tribus arabes », B.E.O., XLI-XLII.

34. M. Canard, *Histoire*, I, 499-500, 584. Ibn al-'Adim, *Zubda*, I, 106. Th. Bianquis, « Raḥba », 33.

35. M. Canard, *Histoire*, I, 737-738. Ibn Hauqal, *Configuration de la Terre*, traduction J.H. Kramers et G. Wiet, Beyrouth-Paris, 1964, 206 (Ibn Ḥawqal) ; Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-ard*, Leiden, 1938, I, 212.

défaits par le prince-poète. Il y eut ensuite une série de combats entre Abū Firās, gouverneur de Manbiğ, et les Arabes Banū Kilāb, toujours dans la région de Bālis, dont le nom revient dans les diverses poésies qu'Abū Firās consacre à ses hauts faits militaires<sup>36</sup>. À la fin de l'été 954, l'audace des Banū Kilāb, qui s'étaient livrés à diverses déprédations dans la région de Bālis, puis s'étaient enfuis dans le désert, justifia une expédition importante avec des opérations combinées de Sayf al-Dawla, à partir d'Alep, et de Abū Firās, à partir de Manbiğ : Abū Firās, déjà alerté, partit en fait de Bālis, et les deux troupes tombèrent sur les Kilāb près du Gabal Bišri, où ils furent battus<sup>37</sup>. L'année suivante, Sayf al-Dawla acheva l'œuvre de pacification des bédouins par une grande campagne qui l'amena à Palmyre, Suḥna, Ruṣāfa et Raqqa (juin 955)<sup>38</sup>. Au cours de ces diverses péripéties, Bālis eut vraisemblablement à souffrir, presque autant que des dépradations des nomades, des effets du passage répété des forces des Hamdanides sur son territoire. Mais, d'autre part, ces opérations, souvent menées à partir de Bālis, où les forces hamdanides étaient concentrées et où Abū Firās fit des séjours répétés durant toutes ces années, mettaient en valeur le rôle militaire que jouait Bālis dans la région, grâce à sa position géographique et à la force de son site, puissamment consolidé par ses défenses<sup>39</sup>.

Bālis subit, de la même manière, les effets de la série des guerres qui opposèrent les Byzantins à Sayf al-Dawla (944-967) et à son fils et successeur, Sa'd al-Dawla (967-991). La ville constitua alternativement un lieu de repli pour les Hamdanides, lorsqu'ils étaient menacés à Alep, et un objectif pour les armées byzantines. En décembre 962, Nicéphore Phocas lance contre l'émirat une offensive d'hiver qui surprend Sayf al-Dawla : Alep est temporairement occupée et l'émir s'enfuit en direction de Bālis, après quoi il gagne Qinnasrīn<sup>40</sup>. Lors d'une nouvelle offensive de Nicéphore, en 966, tandis que Sayf al-Dawla organise la défense d'Alep, les troupes byzantines envahissent la Djézireh, brûlent le faubourg de Manbiğ, et assiègent la ville : un détachement pousse jusqu'à Bālis, s'en empare et y capture environ 300 habitants (octobre 966). Nicéphore remonte ensuite vers Antioche et l'assiège, mais sans succès, et, à court de vivres, rentre en territoire byzantin<sup>41</sup>. À la fin de l'année 968, l'empereur Nicéphore Phocas réapparaît en Syrie : après une incursion dans le Diyār Muḍār, il revient vers l'ouest et menace Alep. Le jeune émir Sa'd al-Dawla, qui vient de succéder à son père, se laisse convaincre de quitter Alep, de crainte d'être capturé par les Byzantins, sur la suggestion de son *ḥāğib* Qarğūya, qui ambitionne de se substituer à lui : il se retire à Bālis. Pierre Bourtzès s'empare d'Antioche et impose le protectorat byzantin sur Alep<sup>42</sup>, où Qarğūya gouverne avec l'aide de Bakğūr et où Sa'd al-Dawla ne pourra rentrer que dix ans après.

36. M. Canard, *Histoire*, I, 606. Abū Firās al-Ḥamdāni, *Diwān*, édition S. Dahhān, Damas, 1944, II, 122, 144, 197-198, 305-307.

37. M. Canard, *Histoire*, I, 607. Abū Firās, *Diwān*, II, 119-120.

38. M. Canard, *Histoire*, I, 615-616.

39. Abū Firās, *Diwān*, II, 240-241 ; III, 360-362.

40. M. Canard, *Histoire*, I, 812.

41. M. Canard, *Histoire*, I, 825-826. *Histoire de Yahya Ibn Sa'īd d'Antioche*, traduction de I. Kratchkovsky et A. Vasiliev, *Patrologia Orientalis*, XVIII, Paris, 1924, 804-806. Ibn Ṣaddād, *Description*, 63 n° 1.

42. M. Canard, *Histoire*, I, 671, 831. Yahya, *Histoire*, 814-815. Ibn Miskawāih, *Kitāb tağārib al-umam*, Le Caire, 1951, II, 253-254. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, I, 160.

Tout permet de supposer que, durant cette longue errance du souverain sans capitale, Bālis fut une des places de la partie de la Syrie du Nord où l'autorité de Sa'd al-Dawla continua à être reconnue. Cette importance militaire et stratégique persista même après que Sa'd al-Dawla eut réussi à se rétablir à Alep, au cours des luttes qui l'opposèrent au *ġulām* turc Bakġūr, maître de Homs, qui s'appuyait sur les Fatimides, cependant que Sa'd al-Dawla recevait, de son côté, l'aide des Byzantins. En 991, l'épilogue d'un conflit qui avait duré plus de dix ans se déroula précisément sous les murs de Bālis. Décidé à s'emparer d'Alep, Bakġūr s'installa à Raqqa, puis se mit en marche vers la capitale hamdanide. Arrivé à Bālis avec d'importants contingents des Banū Kilāb et des Banū Numayr, Bakġūr mit le siège devant la ville qui était solidement occupée par une garnison composée de *ġulām* (esclaves) et de Daylamites hamdanides (avril 991). La place refusa de se rendre : cinq jours de combats ne permirent pas à Bakġūr de forcer sa résistance et il ne put que détruire son faubourg (*aḥraba rabaḏahā*), c'est-à-dire sans doute les quartiers situés à l'extérieur de l'enceinte. Il se dirigea vers Alep. Sa'd al-Dawla fit alors appel à l'empereur de Byzance et lui demanda d'envoyer à son aide le gouverneur d'Antioche, Bourtzès : celui-ci s'avança jusqu'à Maḡ Dābiq, et envoya un détachement de Grecs et d'Arméniens à Sa'd al-Dawla, qui partit ainsi d'Alep avec une troupe de 6 000 hommes comprenant aussi des Turcs, des Daylamites et 500 cavaliers kilābites. Le 10 mai 991, Bakġūr fut mis en déroute et exécuté par Sa'd al-Dawla, qui renvoya les soldats grecs et se rendit à Bālis, où il passa quatre jours, puis à Raqqa et Raḥba qu'il annexa à la principauté d'Alep<sup>43</sup>. La dynastie hamdanide ne devait survivre que quelques années à un succès qui avait été l'occasion d'une affirmation, sans doute coûteuse pour la ville, de la valeur militaire de Bālis.

Il est généralement admis que Bālis déclina fortement à l'époque hamdanide, ce déclin étant habituellement assigné aux exactions de Sayf al-Dawla. Cette opinion est, pour l'essentiel, basée sur la description que donne de Bālis Ibn Ḥawqal dans son *Kitāb ṣūrat al-arḍ* où il consacre à la ville de nombreux passages qui furent ensuite largement repris par les auteurs ultérieurs<sup>44</sup>. Rappelons que si la première version de son livre avait été placée sous le patronage de Sayf al-Dawla, la seconde édition, rédigée bien après la mort de ce prince (la révision définitive de l'ouvrage date de 988), « n'est pas tendre pour ce dynaste », comme le note G. Wiet<sup>45</sup>. Ceci doit sans doute nous inciter à lire d'un œil critique les passages où Ibn Ḥawqal apprécie les effets du règne du souverain hamdanide sur Bālis.

En dehors des passages où Ibn Ḥawqal, suivant la tradition des géographes, situe Bālis à la frontière occidentale de la Syrie, dans la province (*'amal*) de Qinnasrīn et définit sa place sur les grands itinéraires de son temps, avec un décompte des principales distances (d'Alep à Bālis, deux jours ; de Ġisr Manbiġ à Bālis, quatre jours ; de Bālis à

43. M. Canard, *Histoire*, I, 688-689. Th. Bianquis, *Damas et la Syrie*, I, 181-185 ; « Raḥba », 33. Ibn al-Qalāsīnī, *Dayl Tārīḥ Dimašq*, Beyrouth, 1908, 33-34 ; *History of Damascus*, Leiden, 1908, 12, éd. Zakkār, 58. Ibn al-ʿAṭīr, *al-Kāmil*, 86.

44. Voir le texte de Ibn Ḥawqal dans *Configuration*, I, 177-178, et dans *Šūra*, I, 180. Et les appréciations de F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise*, 128 ; Herzfeld, « Bālis », 634 ; A. Musil, *Middle Euphrates*, 317 ; M. Canard, *Histoire*, I, 26 ; J. Sourdel-Thomine, « Bālis », 1026.

45. Voir les remarques de G. Wiet dans la préface à Ibn Ḥawqal, *Configuration*, XIII. Sur ce problème voir, J.-C. Garcin, « Ibn Ḥawqal, l'Orient et le Maghreb », *R.O.M.M.*, 35 (1983), 80-82.

Raqqa, deux jours)<sup>46</sup>, le géographe consacre à la ville une notice, d'ailleurs remarquablement détaillée et précise si on la compare aux maigres informations données par ses prédécesseurs : à ce titre, elle nous paraît donc mériter d'être largement citée<sup>47</sup>. « Bālis est une petite cité (*madīna ṣaġīra*), située sur la rive occidentale de l'Euphrate : c'est la première ville de Syrie en venant de l'Iraq. La route qui y mène était très fréquentée (*'āmir*) ; d'autres voies également suivies (*sābil*) partaient de là vers l'Égypte et ailleurs ; c'était le port de la Syrie sur l'Euphrate (*furḍa li-ahl al-Šām*). Mais maintenant ses vestiges ont été effacés, les caravanes et les commerçants de passage (*tuġġāruhā*) ont disparu, après Sayf al-Dawla. C'est une ville entourée d'une muraille (*sūr*) très ancienne ; dans l'espace qui la sépare de l'Euphrate, il y a des vergers. Les produits agricoles sont surtout le blé et l'orge, et on y fabrique du savon en grande quantité. » Après cette description, Ibn Ḥawqal mentionne une extorsion dont Bālis fut victime, après la défaite de l'armée hamdanide par celle de l'Ikhchidide : Sayf al-Dawla envoya à Bālis le *qādī* Abū Ḥusayn. « celui-ci fit arrêter les commerçants (*tuġġār*) qui y avaient été bloqués et il ne leur permit pas de partir, et d'ailleurs il les remplit d'épouvante. Puis il leur confisqua des ballots de toile et des jarres d'huile, ainsi que d'autres fournitures de Syrie ; il le fit deux fois, à des intervalles séparés par quelques mois et des jours, pour une valeur d'un million de dinars ».

Les fameuses exactions de Sayf al-Dawla, dénoncées par Ibn Ḥawqal, se réduisent donc à un cas qu'il faut d'ailleurs situer tout à fait au début du règne du souverain, en 944 : l'Ikhchid ne vint en Syrie qu'entre 944 et 946, date de sa mort, et la bataille de Qinnasrīn, à laquelle le texte se réfère peut-être, eut lieu à la fin de 944. En réalité, le texte ne nous permet guère que de prendre la mesure d'une prospérité qui dut être remarquable, à en juger par l'importance de l'exaction qui avait frappé les *tuġġār* qui passaient alors à Bālis. Mais une seule confiscation, quelle qu'en fût l'importance, ne pouvait sans doute pas suffire à ruiner Bālis. On comprend mal, d'autre part, à partir de quels éléments Ibn Ḥawqal, dont les voyages en Syrie se situent entre 943 et 969 et dont les informations sur Bālis ne devaient guère être postérieures à 972 (date de son installation en Occident musulman), pouvait conclure au déclin de Bālis après Sayf al-Dawla, qui mourut, rappelons-le, en 967. Le déclin de Bālis ne put être que lent et progressif, et il fut sans doute lié, autant qu'aux exactions de Sayf al-Dawla et de ses successeurs, à des facteurs généraux (coupure du monde proche-oriental en plusieurs États, incursions byzantines, anarchie en Syrie du Nord), dont certains ne jouèrent leur plein rôle que postérieurement à la dynastie hamdanide. Très significatives, de ce point de vue, sont les notes de Muqaddasī, dont la mort se situe vers 991, mais qui paraît avoir visité la Syrie du Nord vers les années 965-975, c'est-à-dire à peu près à la même époque que Ibn Ḥawqal. Ce voyageur, qui n'apporte guère de nouveau en ce qui concerne la situation de Bālis (sur la frontière de Syrie), sur sa position (à deux jours de marche d'Alep), sur son intégration dans le district de Qinnasrīn, décrit la ville comme "prospère" (*'āmira*), juste avant de mentionner, avec assez de précision, le déclin de Qinnasrīn. Quelques lignes plus loin,

46. Ibn Ḥawqal, *Configuration*, 18-21, 38, 164, 184-185, 201-203 ; *Šūra*, I, 18-19, 21-22, 40, 166, 186-187, 207-208, 210.

47. Ibn Ḥawqal, *Configuration*, 177-178 ; *Šūra*, I, 180. Repris par Ibn al-'Adīm, *Buġya*, I, 123, et Ibn Soddād, *Description*, 5. Voir aussi N. Ziyāda, « Tiġārat, Bilād al-Šām al-ḥāriġiyya fi-l-'aṣr al-'abbāsī », dans *Bilād al-Šām*, Amman, 1992, 310.

relevant le paradoxe suivant lequel le district de Qinnasrīn avait pour capitale Alep, il note qu'il n'était pas possible « de faire d'Alep la magnifique [...] non plus que d'Anṭākiya, ville inestimable, ou de Bālis si prospère (*Bālis wa-'amāratuhā*), les soldats (*agnād*) d'une petite ville en ruines »<sup>48</sup>. La répétition de cette appréciation favorable, le rapprochement avec Alep et Antioche, le contraste marqué avec Qinnasrīn, dont la décadence est soulignée, ne suggèrent évidemment pas que Bālis fût alors plongée dans un processus brutal de déclin. Il n'est cependant pas impossible que, en raison de circonstances extérieures moins favorables, du fait aussi d'une administration intérieure habituellement décrite comme « caractérisée par les extorsions, les spoliations et les abus divers », la situation de Bālis ait été moins favorable qu'au siècle précédent. Dans la mesure où notre information est suffisante pour nous permettre de tirer des conclusions dans ce domaine, nous notons, comme un phénomène peut-être significatif, le petit nombre des *'ulamā* mentionnés à propos de Bālis dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, surtout si nous le comparons au nombre si élevé de ceux qui étaient mentionnés pour la fin du IX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du X<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>.

### B. Troubles en Syrie du Nord (XI<sup>e</sup> siècle)

La fin de la dynastie hamdanide, dans les toutes premières années du XI<sup>e</sup> siècle (assassinat de Sa'īd al-Dawla en 1003), ouvrit pour la Syrie du Nord une période de troubles et d'incertitudes : disputée entre les grands empires voisins (Byzantins au nord, Fatimides au sud, Seldjoukides à l'est) — auxquels s'ajoutèrent, à partir de 1097, les Croisés —, soumise à une active propagande des Ismaéliens, les conflits politiques se doublant de conflits religieux, la Syrie du Nord passa au pouvoir de dynastes locaux, trop faibles pour parvenir à se maintenir sans composer avec l'un ou l'autre de leurs puissants voisins. La Syrie du Nord devint, au mieux, un lieu de passage, et, au pire, un champ de bataille pour les antagonistes. Les activités commerciales auxquelles Bālis avait dû sa prospérité ne purent que souffrir de cette confusion politique et de cette violence.

L'effondrement de la dynastie hamdanide avait laissé Alep et sa région sous le protectorat du Caire : après Lu'lu' al-Biṣārī, qui s'y était assuré le pouvoir en 1003, en faisant assassiner Sa'īd al-Dawla, dont il était le chambellan, son fils Maṣṣūr y gouverna lui aussi avec l'investiture fatimide qui lui permit de s'imposer aux Alépins, qu'appuyait la tribu des Kilāb. Mais le conflit qui l'opposa aux Kilāb, conduits par Ṣāliḥ b. Mirdās, tourna rapidement au désastre pour Maṣṣūr. Dès 1014, à la suite de la défaite que lui infligea Ṣāliḥ, il dut accepter un accord peu honorable : paiement d'une rançon, mariage de sa fille avec Ṣāliḥ qu'il s'associa comme partenaire, Maṣṣūr conservant Alep et Ṣāliḥ étant reconnu comme le chef suprême des Kilāb. Cet accord permit à Ṣāliḥ de consolider son autorité sur les Kilābites et de s'assurer la possession des deux principales places du territoire dominé par cette tribu bédouine, Manbiḡ et Bālis. Déjà maître de Raḥba (depuis

48. al-Muqaddasī, *Aḥsan al-taqāsīm*, Leiden, 1877, 154-156, 190, 249, 252 ; traduction A. Miquel, Damas, 1963, 159, 162-163, 240, 257.

49. Ibn 'Asākir mentionne un Abū Bakr Muḥammad b. Aḥmad b. Muḥammad, professeur de *ḥadīṭ* avant 1008-1009 (*Tārīḥ Dimašq*, manuscrit As'ad Pāšā, XIV, 599) et un Muḥammad b. 'Ubaīd al-Bālīsī (*ibid.*, XIV, 297).

1009), Šāliḥ b. Mirdās jetait ainsi les fondations de la dynastie mirdaside<sup>50</sup>. En 1015, les Fatimides occupent Alep, mais, dès 1025, au moment de la grande révolte des tribus arabes de Syrie, ils doivent céder la ville aux Mirdasides.

Les Mirdasides contrôlaient désormais la partie mésopotamienne de l'État d'Alep. Il s'agissait d'une région économiquement prospère, grâce à ses ressources agricoles et aussi grâce au transit commercial dont Bālis était le centre. C'était également une région dont la valeur stratégique était inestimable, puisqu'elle était au contact des trois grands empires du moment : califat abbasside d'Iraq, empire byzantin et califat fatimide. Après l'occupation d'Alep, qui donna aux Mirdasides une capitale, la région mésopotamienne, et en particulier Bālis, resta le réduit dans lequel se maintinrent les Mirdasides, et dans lequel, en particulier, ils purent se retirer lorsqu'ils repartirent pour récupérer leur capitale<sup>51</sup>.

Cette expérience d'un État fondé sur une grande tribu bédouine, en Syrie du Nord, a fait l'objet d'appréciations contrastées. J. Sauvaget en dresse un tableau peut-être excessivement flamboyant : « Ce ne sont que conspirations, trahisons, pactes caducs avant même d'être signés, serments violés ; sous la suzeraineté toute honorifique des califes fatimides, et sous la surveillance plus immédiate des Byzantins, les frères se battent entre eux, en appelant à l'arbitrage des Grecs, et enrôlant à l'envi des mercenaires turcs, kurdes, arméniens ou deïlemites. Alep passe de mains en mains : elle a, une fois, trois maîtres en trois jours [le 31 août 1060] ». Th. Bianquis note que « la ville connut sous les princes kilābites des années de grande prospérité » et qu'on ne saurait réduire leur action « à une bédouinisation de la cité et de sa région »<sup>52</sup>. Le déclin des Bouyides, qui gouvernaient à Baghdād au nom des califes abbassides (945-1055), le développement des dynasties locales, Kurdes Marwanides du Diyār Bakr, Arabes Uqaylides de Djézireh, et surtout l'apparition des Seldjoukides (Tuḡril Beg entre à Baghdād en 1055), devaient compliquer la situation et précipiter la chute de l'émirat mirdaside, trop faible pour pouvoir se maintenir au milieu d'une telle tourmente.

Naṣr b. Šāliḥ, maître d'Alep après Šāliḥ (1029-1038), louvoie entre ses encombrants voisins byzantin et fatimide, mais succombe, en 1038 sous les coups du Turc al-Duzbarī, gouverneur de Damas, qui occupe Alep et va s'emparer de Bālis et Manbiḡ (mais échoue devant Raḥba). Dans les dernières années de la dynastie mirdaside, tandis que Ṭīmāl, second fils de Šāliḥ (1038-1062), se maintient difficilement à Alep, c'est son frère 'Aṭiyya b. Šāliḥ qui gouverne à Bālis, place dont nous avons déjà mentionné l'importance stratégique pour les Mirdasides, à qui elle sert à la fois de "sanctuaire" et de base de départ<sup>53</sup>. Lors de l'équipée de al-Basāsiri contre Baghdād, entreprise avec l'appui des Fatimides (au nom desquels la *ḥuṭba* fut dite, quarante fois, dans la mosquée de Maṣṣūr, de janvier à décembre 1059), le général turc s'avança vers Bālis, que gouvernait 'Aṭiyya, et y conclut une alliance avec les Uqaylides (1057)<sup>54</sup>. Peu de temps après, Ṭīmāl, accusé

50. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, I, 230 ; *Buḡya*, I, 119. Suhayl Zakkar, *The Emirate of Aleppo*, Beyrouth, 1971, 53-54. Voir Th. Bianquis, « Mirdās (Banū) », *E.I.*<sup>2</sup>, VII, 117-125.

51. S. Zakkar, *The Emirate*, 54.

52. J. Sauvaget, *Alep*, Paris, 1941, 89. Th. Bianquis, « Pouvoirs arabes », 53-55 ; « Raḥba », 35-36 ; « Mirdās », *E.I.*<sup>2</sup>, VI, 124.

53. S. Zakkar, *The Emirate*, 152, 154-155 ; Th. Bianquis, *Damas et la Syrie*, II, 511-513.

54. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, I, 271. S. Zakkar, *The Emirate*, 151-152. H. Busse, *Chalif und Grosskönig, die Buyiden in Iraq (945-1055)*, Beyrouth, 1969, 125-126.

d'avoir compromis l'entreprise de Basāsīrī, fut expulsé d'Alep en faveur des Fatimides. 'Aṭīyya réussit néanmoins à se maintenir à Bālis, où sa présence est mentionnée en 1058, 1060 et encore 1064. En 452/1060-1061, 'Aṭīyya réussit à se rendre maître de Raḥba où le nom du Fatimide al-Mustanṣir fut alors substitué à celui de l'Abbasside al-Qā'im, dans la *ḥuṭba*<sup>55</sup>. Il s'assura même quelque temps la possession d'Alep, également convoitée par son frère, Mu'izz al-Dawla Ṭīmāl, et son neveu, Maḥmūd b. Naṣr, restaurant ainsi l'autorité des Mirdasides sur l'ensemble que constituaient, autour d'Alep, Raḥba, Bālis, Manbiḡ, 'Azāz et Qinnasrīn (1062). Succès d'ailleurs fort précaire car en 1065 'Aṭīyya dut livrer Alep à Maḥmūd, ne conservant que les territoires situés à l'est (y compris Bālis)<sup>56</sup>. Mais l'installation définitive des Seldjoukides en Iraq (1055) annonçait la fin de la brève période pendant laquelle les tribus bédouines avaient dominé politiquement la région du Moyen Euphrate. Le recours de 'Aṭīyya à des mercenaires turcomans, après 1063, contribua à ruiner le système politique mirdaside. La région connut d'ultimes péripéties auxquelles furent mêlés les Uqaylides, autre dynastie arabe, issue des Banū Ka'b, qui dominait Mossoul depuis la chute des Hamdanides : Šaraf al-Dawla Muslim b. Qurayš (1042-1085) s'empara de Raqqā, puis d'Alep (1080) y mettant ainsi un terme à l'État mirdaside. Bālis joua en ces circonstances son rôle traditionnel. Elle était l'ultime position avant Alep, d'où était lancé le dernier assaut contre la capitale de la Syrie du Nord : Muslim Šaraf al-Dawla s'y arrêta au moment où il marchait sur Alep<sup>57</sup>. Elle était aussi un point de concentration des troupes : c'est à Bālis que, quelques années plus tard, Muslim concentra ses forces au moment où il préparait contre Damas une attaque (qui devait rester infructueuse) ; et il y fut tout naturellement rejoint par un contingent de Banū Kilāb, sans doute levé dans la région de Bālis (mai 1083).

Enfin la Syrie du Nord tomba au pouvoir des Seldjoukides : dès 1070 le Mirdaside dut accepter la suzeraineté d'Alp Arslan pour se maintenir au pouvoir, sans réussir à arrêter les ravages des Turcomans. En 1085, Tutuṣ s'empara d'Alep pour le compte de son frère Malik Šāh (1072-1092). Expulsé d'Alep, le prince uqaylide Šalīm b. Mālik reçoit, en échange, Bālis, Qal'at Ġa'bar et Raqqā, suivant un système de compensation qui sera souvent utilisé ensuite, et qui montre que Bālis était considéré comme une possession fructueuse<sup>58</sup>.

C'est sans doute pendant ce siècle, durant lequel l'influence fatimide s'exerça de manière sporadique à Alep et dans sa région, que se répandit et se consolida l'influence du chiïsme. Bien que la période d'administration fatimide directe ait été brève en Syrie du Nord, l'invocation à Dieu en faveur de l'imam du Caire, au moment de la *ḥuṭba*, avait

55. Ibn Taġribirdī, *Nuġūm*, V, 66. À partir de 1067 Raḥba rentra dans la mouvance abbasside (Th. Bianquis, « Raḥba », 37).

56. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, I, 294, 297. Th. Bianquis, *Damas et la Syrie*, II, 578, 582.

57. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 67. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, 114-115.

58. Ibn al-Qalānisi, *Da'il*, 114 ; traduction par R. Le Tourneau, *Traduction annotée d'un fragment de l'Histoire de Damas*, Damas, 1952, 9-10 ; édition Amedroz, *History of Damascus*, Leiden, 1908, 19-20 ; *Tārīḥ Dimašq*, éd. S. Zakkār, 186. Ibn Šaddād, *al-A'lāq al-ḥaṭira*, éd. A.-M. Eddé, *B.E.O.*, 32-33 (1982), 398 ; *Description*, 8. Je remercie ici Madame A.-M. Eddé qui avait bien voulu me communiquer le texte arabe de la notice d'Ibn Šaddād sur Bālis (manuscrit du Vatican, Fonds arabe numéro 730) avant même l'achèvement de sa thèse sur *al-A'lāq al-ḥaṭira* et la publication de ce texte dans le *B.E.O.* Th. Bianquis, « Les frontières de la Syrie au milieu du XI<sup>e</sup> siècle », *Castrum* IV, Rome-Madrid, 1992, 135-150.

duré, presque sans interruption, depuis 970. La population était largement ralliée au chiisme. Claude Cahen rappelle que, lorsque, le 31 juillet 1070, le Mirdaside Maḥmūd se rallia à Alp Arslān, maître seldjoukide de Baghdād, et adopta à Alep la *ḥuḍba* abbasside, il fut obligé, pour surmonter les résistances des chiites, de menacer les récalcitrants de les laisser égorger par les Turcs qui étaient placés autour de la mosquée. Il remarque également qu'aux chiites déclarés il faut ajouter les chiites secrets : Muslim b. Qurayš était officiellement sunnite, mais sa famille et ses descendants étaient chiites. Dans l'ensemble de la Syrie du Nord, note-t-il encore, Kilābites et Alépins étaient « si bien chiites que Riḍwān [fils et successeur de Tutuṣ à Alep, en 1095] a cru un moment habile de porter sa *khotba* au calife fatimide ». Cette influence chiite devait être renforcée, un peu plus tard, par la propagande des ismaéliens batinis : elle fut presque ouvertement favorisée par Riḍwān « par inclination ou pour compenser l'insuffisance de ses troupes au milieu de sujets hostiles ». Une mission (*dār al-da'wa*) fut installée à Alep.

Cette influence fut particulièrement forte et durable à Bālis, qui fut un des centres de diffusion de la doctrine druze en Syrie du Nord. Th. Bianquis relève parmi les lettres druzes analysées par S. de Sacy un document datant de 1036 ou 1031 et invitant à ne pas négliger « les fidèles qui habitent les deux vallées, Balès, la contrée de l'Euphrate, les deux Raqqa »<sup>59</sup>.

Il est donc vraisemblable qu'il y avait à Bālis une importante communauté chiite : nous savons que la ville comptait plusieurs sanctuaires (*maṣhad*) alides, que mentionne al-Harawī, vers 1215, ainsi qu'on le verra plus loin. Un *maṣhad* consacré à al-Ḥiḍr et situé à quelques kilomètres au nord de Bālis a été fouillé en 1929 par L. Cavro ; ses beaux décors, déposés au Musée de Damas, donnent la date de 1076/1077, pour un sanctuaire imamite qui témoignait, remarquent D. et J. Sourdel, « moins d'une influence fatimide que de la persistance, dans la région, d'une tradition religieuse imamite attestée d'autre part à Alep depuis l'époque hamdanite »<sup>60</sup>. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle encore, après près d'un siècle de réaction sunnite, le minaret élevé en 1210-1211 à Bālis comportera une invocation de caractère chiite.

### C. Les Croisades (première moitié du XII<sup>e</sup> siècle)

C'est pendant le règne du Seldjoukide Riḍwān b. Tutuṣ (qui gouverna à Alep de 1095 à 1113) que commencèrent les Croisades : elles affectèrent inévitablement Bālis, qui souffrit des incursions temporaires des Francs (parfois suivies d'occupation), mais aussi des querelles qui opposèrent les princes musulmans entre eux, et dont la présence des Croisés ne diminua pas l'âpreté. Comme durant la période précédente, la ville et sa région furent un champ de bataille, parcouru en tous sens par les armées adverses, cependant que se nouaient et se dénouaient, entre musulmans et chrétiens, des intrigues politiques

59. Claude Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, Paris, 1940, 188, note 26, 189-190. Th. Bianquis, *Damas et la Syrie*, I, 367-371, II, 590-592. A.-M. Eddé relève des manifestations significatives de résistance au sunnisme à Alep en 1122, 1174 (« Une grande famille de Shafrites alépins », *R.E.M.M.*, 62, 1991, 63-64).

60. al-Harawī, *Kitāb al-iṣārāt*, édition J. Sourdel, Damas, 1953, 61. Dominique Sourdel et Janine Sourdel-Thomine, « Un sanctuaire chiite de l'ancienne Bālis », *Mélanges d'Islamologie*, à la mémoire de Armand Abel, Leiden, 1974.

complexes qui décidaient du sort de la Syrie du Nord. Pendant une vingtaine d'années, les épreuves allaient se succéder, presque sans répit.

Riḍwān, qui avait repris à Sālīm le contrôle de Bālis, mais avait dû la céder à son atabeg Ġanāh al-Dawla, en 494/1100-1101 (à la suite d'un siège mené avec l'aide de Duqāq, maître de Damas et de son atabeg Ṭuġtakīn), put ensuite récupérer la ville, en 1102-1103 : « La sécurité commença alors à renaître sur le territoire d'Alep ; les populations y revinrent à l'envi et la confiance de Rodouān se raffermir. »<sup>61</sup>

En 1108, Ġāwālī, ancien atabeg de Mossoul, qui est allié à Baudouin du Bourg, cherche à se tailler un royaume en Djézireh et se heurte à Riḍwān. Ġāwālī va attaquer la ville de Bālis, « bastion de la puissance alépine de ce côté » (R. Grousset). Il arrive devant la ville le 22 septembre 1108. Les partisans de Riḍwān s'enfuient de la ville. Le siège dure cinq jours : Ġāwālī s'empare de Bālis après avoir miné une des tours de l'enceinte. Il fait mettre en croix plusieurs notables (*a'yān*) et assassiner le *qādī* Muḥammad b. 'Abd al-'Aziz. Bālis est mise au pillage et Ġāwālī fait un riche butin. Il se prépare à attaquer Alep. Riḍwān prend peur et cherche un appui auprès de Tancred, prince d'Antioche. Il réussit à récupérer Bālis sur les partisans de Ġāwālī : elle passera après lui en la possession de son fils, Alp Arslān al-Aḥras (le Muet)<sup>62</sup>.

En 1110, Riḍwān, pensant que les Francs sont durement éprouvés, rompt l'accord qui, depuis 1108, le liait à Tancred, et va piller la région d'Antioche. En représailles, les Francs envahissent le territoire d'Alep : Tancred s'empare d'al-Atārib (où 2 000 hommes sont tués et le reste de la population emmené en captivité) et de Zardana ; il attaque et ravage Manbiġ et Bālis, dont la population s'enfuit par crainte de subir le même sort. Les Francs, trouvant les villes vides d'habitants, se retirent<sup>63</sup>.

La mort de Riḍwān, en décembre 1113, amena sur le trône, à Alep, Alp Arslān, un jeune homme débile et cruel ; mais c'est l'eunuque Lu'lu' qui s'assura la réalité de l'autorité et fit finalement tuer le prince en 1114. Les "Assassins" qu'avait protégés Riḍwān tentèrent de profiter des circonstances pour s'emparer du pouvoir, provoquant d'ailleurs de vives réactions de la population d'Alep et du sultanat seldjoukide. Un des missionnaires chiites (*dā'i*), le Persan Ibrāhīm al-'Aġamī, réussit à se rendre maître de al-Qulay'a « à l'extérieur de Bālis » (*bi-dāhir Bālis*), et il n'est pas impossible que Bālis ait subi le même sort<sup>64</sup>. Ces événements furent peut-être une des raisons qui provoquèrent une nouvelle expédition du sultanat seldjoukide, dirigée contre les Croisés et les émirs indociles qui s'étaient alliés à eux. En 1115, Bursuq b. Bursuq, fils d'un des principaux officiers des grands seldjoukides, entre en Syrie et dirige son effort contre Alep : il

61. Kemal ed-Dīn (Ibn al-'Adīm), *Chronique d'Alep, Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux*, III, Paris, 1894, 592. Voir aussi C. Cahen, *La Syrie du Nord*, 239 ; Ibn Šaddād, *Description*, 8-9.

62. Ibn al-Atīr, *al-Kāmil*, X, 463-464. Ibn Šaddād, *Description*, 9. Kemal ed-Dīn, *Chronique d'Alep*, 595. René Grousset, *Histoire des Croisades*, Paris, 1934, I, 439-440. Steven Runciman, *A History of the Crusades*, Cambridge, 3 vol., 1951-1955, II, 113.

63. Ibn al-Atīr, *Kāmil*, 504 ; Kamel, *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Orientaux*, I, Paris, 1872, 278. Kemal ed-Dīn, *Chronique d'Alep*, 596-597. Dahabi, *Kitāb duwal al-Islām*, traduction A. Nègre, Damas, 1979, 73. C. Cahen, *La Syrie du Nord*, 259. N. Elisséeff, *Nūr al-Dīn*, Damas, 1967, 3 vol., II, 303.

64. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 168. René Grousset, *Histoire des Croisades*, I, 479. C. Cahen, *La Syrie du Nord*, 268. S. Runciman, *A History*, II, 127. D'après A.-M. Eddé, Qulay'a ("la petite citadelle") est à identifier avec Qal'a Nādīr, situé dans les environs de Bālis (Ibn Šaddād, *Descriptions*, 10)

s'installe d'abord à Bālis et demande à Lu'lu' de lui remettre Alep. Le régent d'Alep, renforcé par ses alliés ʤuġtekin (atabeg bouride de Damas) et ʤġāzī (émir urtuqide de Mārdīn), refuse, met la ville en état de défense et fait alliance avec les Francs. La route directe par Alep lui étant fermée, Bursuq marche de Bālis à Naqīra, au sud de Manbiġ, puis se dirige vers Hama et Apamée : mais l'expédition se termine d'une manière désastreuse, à Dānīt (à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest d'Alep) où Roger, prince d'Antioche, l'écrase. Le succès des Croisés mit fin à la menace que le sultanat seldjoukide faisait peser sur les États francs ; il brisa aussi l'autorité du sultanat sur les émirs des provinces extérieures, par exemple ʤġāzī, souverain urtuqide du Diyār Bakr (1108-1122), qui va ajouter à Mārdīn Alep (en 1117) et Mayāfāriqīn (1121), et sous l'autorité de qui va tomber Bālis et sa région<sup>65</sup>.

Lorsque Lu'lu' disparut, en 1117, le problème de sa succession provoqua une crise à laquelle tous les États voisins (y compris les Croisés) furent mêlés. Bālis continua à jouer, dans cette période troublée, un rôle apparemment déterminant sur le plan stratégique, en raison de la valeur militaire que lui assuraient ses solides défenses, et en raison de sa position d'avant-poste d'Alep : tout pouvoir installé à Alep devait s'en assurer la possession pour consolider son autorité ; tout compétiteur pour la possession d'Alep devait en prendre d'abord le contrôle avant de pouvoir tenter d'enlever la capitale. Ces considérations expliquent sans doute l'âpreté des luttes qui s'engagèrent pour contrôler Bālis, et le caractère cahotique des événements dont la cité fut le théâtre. Lu'lu' fut assassiné par des militaires turcs de son escorte sous Qal'a Nādir, alors qu'il se rendait à Bālis (avril 1117)<sup>66</sup>. On soupçonna de ce meurtre Āq-Sunqur al-Bursuqī, un des principaux officiers du sultan seldjoukide, qui, à partir de son fief de Raġba, ambitionnait de s'assurer le contrôle d'Alep et de sa région. Āq Sunqur se trouvait effectivement à Bālis au début de mai 1117, et il y fut rejoint par une partie des troupes de Lu'lu'. Mais l'eunuque de Lu'lu', Yārūqtāš, qui s'était emparé de la citadelle d'Alep, fit appel à la fois à l'Urtuqide ʤġāzī de Mārdīn et à Roger d'Antioche pour se protéger. L'armée de ʤġāzī obligea Āq Sunqur à quitter Bālis et la région, et l'Urtuqide se fit livrer Bālis et al-Qulay'a ; il ne réussit cependant pas à s'imposer aux habitants et aux troupes d'Alep, et il repartit pour Mārdīn, en conservant la possession de Bālis et de Qulay'a<sup>67</sup>. Comme les troupes de Bālis ravageaient leur territoire, les gens d'Alep demandèrent secours aux Francs : une partie des troupes d'Alep et un contingent franc allèrent mettre le siège devant Bālis.

Cette succession d'événements explique peut-être la crise que connut alors Bālis et que signale l'historien Ibn Šaddād : cherté des prix et manque de denrées alimentaires. C'est sans doute aussi cette détresse qui amena les gens de Bālis à correspondre avec les Francs et à leur proposer de leur livrer la ville. Du coup, ʤġāzī revint à Bālis : son intervention avec ses Turcomans obligea les Alépins et les Francs à s'éloigner. ʤġāzī vendit alors la place à Ibn Mālik, seigneur de Qal'at Ġa'bar, puis il regagna Mārdīn. En cette année 1117, Bālis avait donc changé quatre fois de mains. La place avait finalement résisté à l'assaut de troupes combinées islamo-chrétiennes ; mais les faits mentionnés par Ibn Šaddād paraissent porter témoignage de la misère à laquelle la population était réduite

65. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 174. R. Grousset, *Histoire des Croisades*, I, 501-502.

66. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 177.

67. S. Runciman, *A History*, II, 133-134.

dans des circonstances aussi tragiques, dont les effets s'ajoutaient à ceux d'une catastrophe naturelle récente. Au mois de novembre 1114, Bâlis avait été affectée par un tremblement de terre qui avait éprouvé également un grand nombre de villes de Syrie musulmane ou franque (notamment Alep, Antioche, Edesse), mais dont les effets furent particulièrement graves ici : l'Euphrate aurait emporté, en cette occasion, la moitié de la citadelle et une centaine de maisons<sup>68</sup>.

Comme la mort de Lu'lu', en 1117, la disparition de ʿĪlgāzī, en novembre 1122, eut pour conséquence de provoquer un morcellement de ses États et de ranimer la compétition pour le contrôle d'Alep (qui avait été attribué à Badr al-Dawla Sulaymān, neveu de l'Urtuqide ʿĪlgāzī). Dès que Baudouin II eut appris la nouvelle, il réunit des troupes et des contingents arméniens, fit reconnaître sa souveraineté par les gens de Buzā'a et al-Bāb, et, pour achever d'isoler Alep par l'est, alla dresser ses mangonneaux contre Bâlis. Des négociations entamées avec Sālīm b. Mālik n'aboutirent pas. Finalement, les contingents turcomans, les cavaliers alépins qui étaient à Bâlis et les habitants firent une sortie victorieuse au cours de laquelle plusieurs chefs francs furent tués. Les troupes de ʿĪlgāzī étant venues au secours de Bâlis, Baudouin dut se retirer vers Antioche<sup>69</sup>. Comme en 1117, la tentative franque pour emporter Bâlis d'assaut se terminait par un échec.

Demeurée au pouvoir des Urtuqides, Bâlis restait le lieu de passage obligatoire pour quiconque marchait de la Djézireh vers Alep. À la fin de 1124, les Francs assiégèrent Alep que défendait Badr al-Dawla Sulaymān : la situation de la ville apparut si désespérée que les Alépins se tournèrent vers Bursuqī, le maître de Raḥba, et, plus récemment, de Mossoul. Il répondit à leur appel, et, après un arrêt à Bâlis, au début de 1125, il marcha sur Alep : les Francs et leurs alliés musulmans se retirèrent<sup>70</sup>. Maître d'Alep, Bursuqī reconstituait l'état des Hamdanides, unissant une partie de la Djézireh à la Syrie septentrionale. Mais il fut assassiné en 1126, avant d'avoir pu tirer partie d'une situation aussi favorable.

Pendant les deux décennies qui suivirent, l'installation des États francs ne provoqua guère de réaction en Syrie : les émirs étaient désunis et ils n'hésitaient pas à recourir éventuellement à l'aide des Francs. Maîtres d'Édesse, les Francs allaient pouvoir envahir tout le nord de la Mésopotamie : leurs incursions les amenèrent, vers l'est, jusqu'à proximité de Mārdīn, et, vers le sud, jusqu'à Raqqa. Vers 1144, pratiquement toute la rive gauche de l'Euphrate, d'al-Bira à Bâlis, était sous l'autorité du comte d'Édesse<sup>71</sup>.

Une situation politique troublée d'une manière aussi permanente ne pouvait qu'avoir des effets négatifs sur l'activité qui avait traditionnellement fait la prospérité de Bâlis, le trafic commercial. La division du monde oriental, les conflits entre émirs, l'implantation des Croisés, contribuèrent certainement à un déclin qui nous paraît se manifester à

68. Kemal ed-Dīn, *Chronique d'Alep*, 611-612. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, 178-180. Ibn Šaddād, *Description*, 9-10. R. Grousset, *Histoire des Croisades*, I, 511-512. C. Cahen, *La Syrie du Nord*, 277. Sur le tremblement de terre de 1114 : Ibn al-Atīr, *Kāmil*, 508 ; C. Cahen, *La Syrie du Nord*, 271 ; J. Sauvaget, *Les Trésors d'or*, Beyrouth, 1950, 12.

69. Kemal ed-Dīn, *Chronique d'Alep*, 634-635. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 209. Ibn Dawādārī, *Die Chronik des Ibn ad-Dawādārī*, édition Munaḡḡid, Le Caire, 1961, VI, 490. R. Grousset, *Histoire des Croisades*, I, 584-585. C. Cahen, *La Syrie du Nord*, 295.

70. Kemal ed-Dīn, *Chronique d'Alep*, 722-723. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 224, 228. N. Elisséeff, *Nūr al-Dīn*, II, 323.

71. N. Elisséeff, *Nūr al-Dīn*, II, 377-378.

nouveau dans le petit nombre de savants originaires de Bālis, ou exerçant à Bālis, pendant cette période de plus d'un siècle et demi.

### 3. BĀLIS SOUS LES ZENGUIDES ET LES AYYOUBIDES (1128-1260)

#### A. *Les Zenguides et les Ayyoubides*

L'arrivée au pouvoir des Zenguides et surtout de Nūr al-Dīn Maḥmūd (1146-1174) eut pour première conséquence de rétablir l'unité de la Syrie et de faire reculer le danger franc, que Ṣalāḥ al-Dīn (Saladin) (1174-1193) devait écarter définitivement. Si après qu'aient été ensuite les rivalités entre les Ayyoubides, la Syrie du Nord cessa, pendant un siècle, d'être le champ de bataille qu'elle avait été en permanence pendant les deux siècles précédents, de l'avènement des Hamdanides (944) à celui de Nūr al-Dīn (1146). Bālis ne pouvait pas ne pas bénéficier de cette situation nouvelle, et tout suggère que, après une longue suite de troubles, la ville connut une période de redressement et de restauration.

Zengī, fils de Āq Sunqur al-Bursuqī, était devenu le maître d'Alep dès 1128. Il ne tarda sans doute pas à s'installer à Bālis dont la possession lui était d'autant plus indispensable, pour assurer la liaison entre ses capitales de Mossoul et d'Alep, que la ville d'Édesse restait entre les mains des Croisés. L'opération fut réalisée par une transaction avec Ibn Mālik qui avait reçu Bālis de Īlgāzī et qui la céda à Zengī<sup>72</sup>. La situation de Bālis ne dut cependant guère s'améliorer pendant les années qui suivirent, toute cette région de l'Euphrate restant exposée aux incursions des Croisés d'Édesse : en 1144 encore, profitant de l'absence de Zengī, parti pour aller assiéger Diyarbakir, Jocelin II dirigea un raid en Djézirah, dans la région de Bālis et de Raqqa. Mais bientôt les choses changèrent radicalement : au mois de novembre 1144, Zengī commença le siège d'Édesse et il mena les opérations si rapidement que la ville tomba le 26 décembre<sup>73</sup>. Pour consolider ses communications entre Alep et Mossoul, Zengī alla mettre le siège devant Qal'at Ġa'bar sur l'Euphrate, entre Bālis et Raqqa, avant de s'attaquer à Damas. Il fut assassiné devant la forteresse, en septembre 1146. Cette disparition inattendue eut pour conséquence immédiate le partage des États qu'avait réunis Zengī. Mais son second fils, Nūr al-Dīn Maḥmūd, réussit à s'assurer la maîtrise d'Alep, et la mort de Zengī ne fut, en fin de compte, qu'une péripétie dans la marche ascendante des Zenguides<sup>74</sup>.

Située à l'intérieur d'un État solidement implanté à Alep et à Édesse, et protégée par Qal'at Ġa'bar, dont Nūr al-Dīn s'empara en 1168, Bālis était désormais en sécurité. L'État de Nūr al-Dīn, puis de Saladin constituait une construction assez solide pour que Bālis cesse d'être réduite à un rôle surtout stratégique, comme elle l'avait été durant deux siècles. On comprend, dans ces conditions, que Nūr al-Dīn ait pu traiter cette ville active et son riche territoire comme un apanage susceptible de récompenser un dévouement, ou de compenser la cession d'une place de plus grand prix stratégique pour le souverain : Bālis constitua une *iqṭā'* ("fief") profitable qui passait de main en main, suivant les intérêts politiques du souverain. L'historien Ibn Šaddād mentionne quatre titulaires successifs de

72. Ibn Šaddād, *Description*, 10.

73. R. Grousset, *Histoire des Croisades*, I, 879.

74. *Ibidem*, II, 196.

ce territoire sous le règne de Nūr al-Dīn, mobilité qui nous paraît signifier, d'une part, que Bālis constituait une possession rémunératrice (ainsi que le confirme la nature des échanges effectués), et, d'autre part, que la sécurité de la Syrie du Nord était désormais assez assurée pour que le souverain puisse concéder une place aussi bien défendue que Zengī avait prudemment gardée sous son contrôle direct.

D'après Ibn Šaddād, Nūr al-Dīn concéda d'abord Bālis en *iqṭā'* à Sābiq al-Dīn 'Utmān b. Muḥammad ibn al-Dāya, frère de Maḡd al-Dīn, lui-même lieutenant de Nūr al-Dīn (dont il était le frère de lait) et gouverneur d'Alep<sup>75</sup>. Cette concession eut sans doute lieu dans les premières années du règne. Ibn Šaddād ne fait pas état d'une transaction ultérieure qui est très fréquemment mentionnée par les historiens, peut-être parce qu'elle n'aboutit, en fin de compte, à rien. Lorsque Nūr al-Dīn s'empara de Damas, en 1154, Homs fut accordée à Muḡir al-Dīn Uvaq comme "fief de consolation"; cependant, comme l'ancien gouverneur de Damas intriguait pour se faire rétablir à Damas, Nūr al-Dīn jugea plus prudent de l'éloigner, et il lui concéda en échange la ville de Bālis: Muḡir al-Dīn ne s'y plut pas et il alla s'installer à Baghdād, où il mourut<sup>76</sup>. En 1168-1169, après la prise de Sarūḡ et de Qal'at Ġa'bar par Nūr al-Dīn, Ḥusām al-Dīn Ġāzī b. Yūsuf, qui en était le maître, se vit accorder Bālis en compensation, Sābiq al-Dīn recevant lui-même Tell Bāšīr<sup>77</sup>. Ibn Šaddād indique ensuite que, après la prise de Baalbek, l'émir Daḥḥāq al-Biqā'i reçut en échange Bālis et Qal'a Nādir. Enfin, la place de Bālis fut retirée à Daḥḥāq et concédée en *iqṭā'* au *ḡulām* du prince, Ḥaydar, puis à son fils, qui la conserva jusqu'au règne de al-Malik al-Zāhir Ġāzī (1186-1216)<sup>78</sup>.

Bālis subit naturellement les effets des difficultés qui accompagnèrent le règlement des successions de Nūr al-Dīn (1174) et de Saladin (1193). Après la mort du fils de Nūr al-Dīn, al-Malik al-Šāliḥ, qui avait été le souverain d'Alep de 1174 à 1181, il faut un an et demi à Saladin pour imposer son autorité en Syrie du Nord: au cours des opérations où s'opposent Saladin et les Zenguides, 'Imād al-Dīn Zengī démolit le fort (*ḥiṣn*) de Bālis, assiège Qulay'a Nādir, la prend et la détruit (1183)<sup>79</sup>. Mais une fois l'unité de la Syrie et de l'Égypte rétablie, sous l'autorité de Saladin, le souverain va pouvoir reprendre le *ḡihād* contre les Croisés, avec le succès que l'on sait. Les mêmes problèmes surgissent, quelques années plus tard, au moment où al-'Ādil, proclamé sultan au Caire, en 1200, essaie d'imposer son autorité à son neveu al-Zāhir Ġāzī, qui règne à Alep (1186-1216). Au cours des chevauchées auxquelles se livrent les armées des deux partis dans la Syrie du Nord, un des antagonistes fait une descente contre Bālis et la pille (1201)<sup>80</sup>.

Le souverain d'Égypte dut tolérer en Syrie du Nord le maintien de al-Zāhir. Mais il serait sans doute excessif de dire que la suzeraineté de al-'Ādil était seulement théorique et que l'autorité de Zāhir sur la région y était restée incontestée jusqu'à sa mort (en 1216),

75. Ibn Šaddād, *Description*, 10.

76. Ibn 'Asākir, *Tārīḥ Dimašq*, manuscrit Cambridge, II, 209. Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, XI, 198. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, II, 305. al-Dahabī, *al-'Ibar*, Kuwaīt, 1963, 135, 185-186. Ibn al-Furāt, *Tārīḥ*, édition H. al-Šammā', 1967, IV-1, 17. R. Grousset, *Histoire des Croisades*, II, 365. N. Elisséeff, *Nūr al-Dīn*, II, 488. S. Runciman, *A History*, II, 341. Ibn Šaddād, *Description*, 10, n° 6.

77. Ibn Šaddād, *Description*, 10-11. Ibn al-Furāt, *Tārīḥ*, IV-1, 18.

78. Ibn Šaddād, *Description*, 11.

79. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, 59. A. Musil, *The Middle Euphrates*, 317.

80. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, III, 150. A. Musil, *The Middle Euphrates*, 317.

ainsi que le suggère Ibn Šaddād, d'après qui Bālis resta, durant tout son règne, au pouvoir de Zāhir qui donna la ville en *iqṭā'* à l'émir Aṭir al-Mulk. Un épisode rapporté par Ibn Šaddād est très significatif. Il existait un grave différend entre Aṭir et le *faqih* Ma'dān de Bālis : Aṭir menaçait le *faqih* de le faire pendre et fit dresser la potence ; mais, sur ces entrefaites, Zāhir, informé d'une correspondance entre Aṭir et le souverain d'Égypte, envoya un esclave pour l'exécuter ; on utilisa pour cela la potence préparée pour le *faqih*<sup>81</sup>. L'anecdote prouve, à tout le moins, que les prétentions d'al-'Ādil à la souveraineté en Syrie du Nord avaient localement un certain écho. Il existe d'ailleurs, comme on le sait, une preuve monumentale de l'autorité exercée par al-Malik al-'Ādil à Bālis, bien avant la mort de al-Malik al-Zāhir Ġāzi : le magnifique minaret de briques qui fut érigé à côté de la mosquée est formellement attribué par une inscription, publiée par M. Van Berchem, à al-Malik al-'Ādil, "*sulṭān al-Islām*" (inscription A) ; or, l'inscription B du minaret, lue par J. et D. Sourdel, indique avec précision la date de la construction, l'année 607/1210-1211<sup>82</sup>. Nous ne connaissons malheureusement pas le nom de "l'émir" qui fut chargé de la direction des travaux (photo 4).

Ibn Šaddād indique que, après la mort d'al-Zāhir (1216), Bālis passa entre les mains de al-Malik al-'Ādil (1145-1218) ; il la donna en *iqṭā'* (avec Qal'at Ġa'bar) à son fils al-Malik al-Ḥāfiẓ Nūr al-Dīn, qui en resta maître jusqu'à l'année 638/1240-1241 et y restaura l'Hôtel du gouvernement (*Dār al-wilāya*). Il proposa alors à sa sœur, al-Malika Dayfa Ḥātūn, mère de al-Malik al-'Aziz, maître d'Alep (1216-1236) (et grand-mère de al-Nāṣir Yūsuf, alors âgé de onze ans), de lui remettre Qal'at Ġa'bar et Bālis, en échange de 'Azaz. Bālis fut remise à des lieutenants de Šalāḥ al-Dīn Yūsuf b. al-Malik al-'Aziz (1236-1260), entre les mains de qui la ville allait ensuite rester (août-septembre 1240)<sup>83</sup>. Al-Malik al-Ḥāfiẓ avait été frappé de paralysie en 638 : il pouvait paraître prudent de lui retirer deux places très exposées, sur la frontière orientale de l'État ayyoubide, en les échangeant contre une ville plus proche d'Alep et donc plus sûre, et de se préparer à faire face à la montée du péril que représentaient les bandes de Khawarazmiens qui allaient attaquer Alep. De fait, les Khawarazmiens prirent et pillèrent Qal'at Ġa'bar et Bālis et battirent l'armée ayyoubide à al-Bira, non loin d'Alep, vers le début d'octobre 1240. Cette année 1240 marqua bien le début du déclin des Ayyoubides. Mais avant d'aborder la période agitée des deux dernières décennies de l'histoire de Bālis, il nous paraît utile d'essayer de décrire la Bālis ayyoubide, telle que nos sources nous la font connaître.

## B. Bālis au XIII<sup>e</sup> siècle

Il est naturellement difficile d'apprécier l'importance exacte de Bālis au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>84</sup>. Certains auteurs modernes ont inféré un déclin de la ville à l'époque ayyoubide de

81. Ibn Šaddād, *Description*, 11-12.

82. F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise*, 2-3. E. Herzfeld, « Bālis », 634. J. Sourdel, « Bālis », 1026. Janine et Dominique Sourdel, « La date de construction du minaret de Bālis », *Annales Archéologiques de Syrie*, III (1953), 103-105.

83. Ibn Šaddād, *Description*, 12-13. Voir aussi Ibn Wāṣil, *Mufarriġ al-kurūb*, éditeurs H. Rabi' et S. Ašūr, Le Caire, 1977, V, 279-283.

84. Sur Bālis au XIII<sup>e</sup> siècle les trois textes essentiels sont : le passage que consacre Yāqūt à la ville (*Mu'ġam al-Buldān*, 477-479), la notice d'Ibn Šaddād dans son chapitre sur le *ġund* de Qinnasrin (*Description*, 4-13), et la notice d'Ibn al-'Adīm (*Buġya*, I, 119-123).

l'emploi du mot *balda* (bourgade) à son propos par Yāqūt (1179-1229), et surtout de la remarque du géographe sur le déplacement progressif de l'Euphrate, qui eut pour résultat d'éloigner Bālis de quatre "miles" (environ 8 kilomètres) du fleuve : « L'éloignement du fleuve aura précipité la décadence de la ville », notent Sarre et Herzfeld<sup>85</sup>, dans la mesure où l'importance de Bālis était fondée sur le trafic commercial et le transit. Cet argument ne paraît cependant pas décisif. Les deux historiens alépins du XIII<sup>e</sup> siècle, Ibn al-'Adīm (1192-1262) et Ibn Šaddād (1217-1285), emploient bien, comme leurs devanciers, le mot *madina* dans leur description de Bālis. En ce qui concerne la proximité de la ville par rapport à l'Euphrate, Ibn al-'Adīm, après avoir noté que l'Euphrate, qui, à une certaine époque, touchait les remparts de la ville, s'en était en effet largement éloigné, remarque que, de son temps (*fi-zamāninā*), le fleuve se rapprochait à nouveau<sup>86</sup>. En fait, il semble qu'à toutes les époques Bālis avait été séparée de l'Euphrate par des terres cultivées et des jardins (Ibn Ḥawqal le mentionne expressément) et il ne paraît guère vraisemblable qu'un déplacement de l'Euphrate, fût-il de grande amplitude, ait pu ruiner un rôle commercial qui tenait essentiellement à la position de la ville sur la grande route entre la Méditerranée et le Golfe. Les déplacements de l'Euphrate purent certainement causer des difficultés sérieuses (en particulier pour l'approvisionnement en eau), auxquelles il fallut parfois remédier. Ibn Šaddād signale par exemple que, sous le règne de al-Malik al-Nāṣir Šalāḥ al-Dīn Yūsuf b. al-Malik al-'Aziz (1236-1260), l'éloignement de l'Euphrate amena un de ses habitants, Abū Bakr ibn Qawām al-Bālisī, à creuser un canal (*nahr*), destiné à amener l'eau de l'Euphrate jusque sous les murs du tell sur lequel Bālis était bâtie, et à faciliter l'approvisionnement en eau de la ville<sup>87</sup>. Mais il s'agissait d'un problème qui ne pouvait compromettre la prospérité de la ville, car on pouvait y remédier par le portage de l'eau.

L'archéologie permet de préciser les dimensions de la ville *intra-muros* à l'époque ayyoubide — environ 450 mètres de l'ouest à l'est et 400 du nord au sud, soit une superficie d'environ 15 hectares. En évaluant la densité moyenne à 400 habitants à l'hectare, la population de Bālis pourrait être estimée à environ 5 000 habitants<sup>88</sup>. Quelques chiffres d'imposition permettent d'autre part de situer Bālis parmi les villes de cette région, à l'époque ayyoubide. Ibn Šaddād évalue le revenu fiscal de Bālis à 125 000 dirhams, mais le total des taxes qu'il mentionne s'élève à 198 000 dirhams sans compter les céréales<sup>89</sup>. Cette somme était naturellement sans commune mesure avec les revenus fournis par Alep (7 855 000 dirhams en 1250). Mais elle était d'un ordre de grandeur comparable aux chiffres que mentionne A.-M. Eddé, toujours d'après Ibn Šaddād, pour Manbiğ (510 000) et Édesse/Ruhā (546 000)<sup>90</sup>. De cet ensemble de données, nous serions tentés de conclure que Bālis était, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, une ville moyenne.

85. H. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise*, 129.

86. Ibn al-'Adīm, *Buğya*, I, 119.

87. Ibn Šaddād, *Description*, 4-5.

88. Voir le plan général de Bālis. Sur le problème de la densité moyenne dans les villes arabes voir A. Raymond, « Signes urbains et étude de la population des grandes villes arabes à l'époque ottomane », (*B.E.O.*, 27, 1974), et *Grandes villes arabes à l'époque ottomane* (Paris, 1985, 62-63), où je propose une densité "normale" maximale de 400h./ha. Mais la densité moyenne d'une petite ville comme Bālis était sans doute inférieure à ce chiffre.

89. Ibn Šaddād, *Description*, 14-15. C. Cahen (*La Syrie du Nord*, 467) donne le chiffre de 16 000 dinars (192 000 dirhams) pour Bālis.

90. D'après Ibn al-Šihna l'ensemble du district d'Alep payait 6 984 500 dirhams en 1212-1213 (*Les*

Le détail des taxes perçues à Bālis, d'après Ibn Šaddād, permet de se faire une idée de la nature de l'activité économique dont elle était le théâtre. L'importance des prélèvements effectués sur les produits agricoles rappelle que Bālis était le centre d'un terroir fertile : 73 000 dirhams de *diyā'* (impôt sur les domaines), mais aussi un prélèvement en nature considérable (30 à 40 000 *makūk* de céréales, soit environ 20 000 quintaux) ; 20 000 dirhams étaient par ailleurs prélevés sur les tribus (*'idād*, dîme prélevée sur les troupeaux des nomades). Les activités commerciales y étaient évidemment importantes : redevance payée par le peseur, 25 000 dirhams ; droit sur *al-'arṣa* (marché ouvert de céréales ?), 15 000 ; droit de passage (*iğtiyāz* : peut-être une taxe de séjour sur les voyageurs et les commerçants dans les caravansérails), 25 000. Les activités urbaines sont également mentionnées : immeubles (*ribā'*), 22 000 dirhams ; teintureries (*ṣabg*), 5 000 ; bains (*ḥammāmāt*), 7 000. Le prélèvement effectué sur les non-musulmans (*ğawālī*) (6 000 dirhams) confirme la présence d'une communauté de *ḍimmī*. Non mentionnées, mais sans doute importantes, étaient des activités artisanales, telles la poterie dont les fouilles ont montré l'importance<sup>91</sup>.

Les informations que les sources du XIII<sup>e</sup> siècle nous donnent sur la ville elle-même sont lacunaires, parfois difficilement datables. Ibn al-'Adīm mentionne naturellement le rempart construit par les "Rūm", et il parle (mais à propos d'événements survenus à la fin du IX<sup>e</sup> siècle) d'une citadelle (*qal'a*). Nous avons vu que, d'après Ibn Šaddād, al-Malik al-Ḥāfiẓ avait restauré l'Hôtel du gouvernement (*Dār al-wilāya*) « qui était un fort » (*ḥiṣn*) : ce pourrait être cette citadelle. Ibn al-'Adīm mentionne aussi un faubourg (*rabaḍ*), la *madīna* étant protégée par « un seul rempart » : nous avons vu précédemment que Bakğūr, incapable de prendre la ville en 991, en avait détruit le faubourg (*aḥraba rabaḍahā*), ce qui implique bien qu'il était situé en dehors de l'enceinte. Les fouilles effectuées à Meskéné/Bālis ont effectivement révélé l'existence de zones *extra-muros*, et en particulier d'un quartier de potiers, au sud de la ville. Du texte, mentionné plus haut, de Ibn al-'Adīm, on pourrait déduire qu'une partie de la ville était construite sur le bord même de l'Euphrate (un avant-port ?), l'autre partie étant séparée du fleuve par une zone de terres cultivées (*raqqa*)<sup>92</sup>. On tire la même conclusion des indications qui nous sont données sur le tremblement de terre de 1114 et sur les dégâts causés par le débordement de l'Euphrate (une centaine de maisons emportées), ce qui implique qu'une partie de la ville était située en plaine.

Sur les monuments de la ville, en dehors de la mosquée et de son minaret dont l'existence est connue, et de deux mosquées de quartier (mises au jour au cours des fouilles), nous ne savons guère que ce qu'en dit Ibn Šaddād qui mentionne une *madrasa* construite par al-Šafi Abū Sa'd b. al-Rağğāğ, un couvent (*ḥanqā*) édifié par Asad al-Dīn

*Perles choisies*, traduction J. Sauvaget, Beyrouth, 1933, 163-167), dont 50 000 pour les peseurs, 400 000 pour les immeubles (*ribā'*). Claude Cahen (*La Syrie du Nord*, 467) donne le chiffre de 475 000 dinars (5 700 000 dirhams) pour Alep sous les Ayyoubides et 1 500 000 pour Harrān. Pour Manbiğ, Ibn Šaddād donne le chiffre de 510 000 dirhams d'imposition (*Description*, 296). Voir l'étude de A.-M. Eddé « Notes sur la fiscalité », 248-249.

91. Ibn Šaddād, *Description*, 13 (citation), 14-15 (chiffres d'imposition). A.-M. Eddé, « Notes sur la fiscalité ».

92. Ibn al-'Adīm, *Zubda*, I, 179 ; *Buğya*, I, 119-120. Sibṭ Ibn al-Ġawzī, *Mirāt ez-Zemān*, *Recueil des Historiens des Croisades*, Historiens orientaux, tome III, Paris, 1894, 551-552. Ibn Šaddād, *Description*, 12.

Širkūh (m. en 1169). Al-Harawī (m. en 1215) mentionne pour sa part trois sanctuaires (*mašhad*) : ‘Alī, al-Tirḥ, al-Ḥaḡar. Ibn Šaddād signale encore qu’il y avait en dehors de Bālis (*bi-zāhiriḥā*) une *madrasa* qui avait été construite par l’émir Abū Sa’d b. Tāḡ al-Dīn Yūsuf al-Ga’barī. Le même personnage avait construit un khan gratuit pour les voyageurs (*lil-sabīl*), également hors de la ville. Parmi les autres édifices civils nous pouvons supposer qu’il y avait des bains et des teintureriers (mentionnés dans le décompte des taxes payées par la ville) : les fouilles ont effectivement mis au jour, *in extremis*, un hammam dans la partie nord de la ville<sup>93</sup>.

Des habitants de Bālis, nous ne savons que peu de choses. Ainsi que nous l’avons signalé précédemment, il est vraisemblable que la population était restée très largement chiite, comme le fait penser la formule gravée sur le minaret en 1210-1211. J. et D. Sourdél relèvent d’autres signes de cette influence chiite : « nombreuses *ziyāra* liées à cette tradition, personnalité de Ṭariq al-Bālisī qui procéda à Alep à la restauration de *mašhads* chiites »<sup>94</sup>. Un des *mašhad* mentionnés par Harawī porte le nom de ‘Alī b. Abī Ṭālib, et, dans celui de al-Ḥaḡar, la tête de Ḥusain aurait été déposée. Ibn Šaddād localise hors de la ville, « sur le mont Ḥuzām », un *mašhad* de ‘Alī et remarque que c’était un lieu de pèlerinage<sup>95</sup>.

Une remarque faite par Ibn Šaddād sur les qualités des gens de Bālis (« C’étaient des commerçants et des gens de métiers connus pour leur courage et leur habileté ») paraît confirmer l’importance d’activités économiques dont la liste des taxes constitue également un indice assez sûr : droits de passage, sans doute prélevés sur les commerçants, taxes sur diverses activités. L’existence d’un khan pour les voyageurs est tout aussi significative. Il en va de même de la présence à Bālis d’une petite communauté juive, dont le voyageur Benjamin de Tudèle estimait le nombre à une dizaine de personnes, lors de son passage dans la ville vers 1170. Nous avons noté plus haut que, d’après Ibn Šaddād, les non-musulmans payaient à Bālis une taxe de 6 000 dirhams. En tablant sur un taux moyen de 24 ou 18 dirhams par personne imposable (suivant diverses estimations), A.-M. Eddé évalue même à 250 ou 333 le nombre des contribuables intéressés, soit une population de juifs et de chrétiens comprise entre 750 et 1200, chiffre qui paraît considérable : dans les mêmes conditions il y aurait eu entre 12 000 et 20 000 *ḍimmī* à Alep. La présence à Bālis d’une aussi importante communauté de *ḍimmī* était sans doute liée à l’activité commerciale de la ville, dont le relatif cosmopolitisme est relevé par quelques auteurs : Ibn al-‘Adīm, dans sa *Buḡya* (dont la rédaction se prolongea jusqu’après 1260), reprend à son compte une remarque de Ya’qūbī, selon qui « sa population était un mélange d’Arabes et de non-Arabes » (*wa-ahluhā iḥlāt mina-l-‘arab wa-l-‘aḡam*)<sup>96</sup>.

Sur le plan intellectuel, l’atonie que nous avons constatée à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle paraît continuer à caractériser Bālis. Mentionnant les gens célèbres de la ville, Yāqūt ne cite qu’un "moderne" sur quatre noms, le *faqīh* shafīite Abū-l-Maḡd Ma’dān b. Kaṭīr

93. Ibn Šaddād, *Description*, 15-16.

94. J. et D. Sourdél, « La date de construction du minaret de Bālis », 103-105.

95. Ibn Šaddād, *Description*, 15-16. Ibn Šaddād, *al-A’lāq*, édition D. Sourdél, Damas, 1953, I, 59 (citant Harawī). Rappelons l’existence d’un *mašhad* d’al-Ḥiḍr situé en dehors de Bālis, dont les décors sont conservés au Musée de Damas (D. Sourdél et J. Sourdél-Thomine, « Un sanctuaire chiite »).

96. Benjamin de Tudela, *The itinerary*, 32. Ibn Šaddād, *Description*, XLIII, 13, 15. Ibn al-‘Adīm, *Buḡya*, I, 123. A.-M. Eddé, « Notes sur la fiscalité », 251-252.

al-Bālisi un homme réputé pour sa culture et sa parfaite connaissance de la langue<sup>97</sup>, mais contemporain de Sam‘āni (donc antérieur à la fin du XII<sup>e</sup> siècle). La réputation de Bālīs au XIII<sup>e</sup> siècle était fort médiocre de ce point de vue, si on en croit Ibn al-‘Adīm : mentionnant l'absence de ‘*ulamā* dans cette ville (après son abandon, il est vrai), cet auteur déclare que ses habitants avaient la réputation d'avoir peu d'esprit (*wa-yunsab ahluhā ilā qillati-l-‘uqūl*), imputation peu aimable, que reprend Ibn Šaddād, d'après d'autres auteurs ; « on attribue à ses habitants un esprit faible » (*wa ahluhā yunsabūna ilā qillati-l-‘aql*)<sup>98</sup>.

### C. La fin de la période ayyoubide et l'arrivée des Mongols

L'arrivée des Khawarazmiens en Syrie, un peu avant 1240, constitua un prélude à la terreur mongole. Les bandes que l'on appelait ainsi n'étaient que les débris des tribus ou des armées que l'approche des Mongols avait mises en mouvement et qui tournoyaient dans le Proche-Orient, en pillant ou en louant leurs services aux princes locaux, aux Urтуқіdes contre Šāliḥ Ayyūb, qui gouvernait les provinces orientales, puis à Šāliḥ Ayyūb, qui les installa dans le Diyār Muḍar (1238)<sup>99</sup>. Peu après le départ de Šāliḥ Ayyūb pour l'Égypte, où il allait régner de 1240 à 1249, les Khawarazmiens passèrent l'Euphrate à Raqqa, attaquèrent Qal‘at Ga‘bar et Bālīs : ils pillèrent la ville et tuèrent un grand nombre d'habitants ; les survivants s'enfuirent à Alep et Manbiğ (638/1240-1241). En février 1241 les Khawarazmiens passèrent à nouveau l'Euphrate et ravagèrent la région ; ils furent battus, le 5 avril, par les Ayyoubides de Syrie près d'Edesse<sup>100</sup>. Mais les Khawarazmiens continuèrent leurs raids, et les dynastes syriens durent composer avec eux : d'après Ibn Šaddād, al-Malik al-Nāšir Šalāḥ al-Dīn Yūsuf, souverain d'Alep, concéda Bālīs en *iqṭā‘* à Bahādūr al-Ḥwārazmī en 639 (1241-1242)<sup>101</sup>. Ce n'est qu'après la défaite subie par les Khawarazmiens, en 1246, que disparut la menace qu'ils avaient fait peser sur la Syrie du Nord durant près de dix ans.

Pendant les années qui suivirent, le centre de gravité des conflits se déplaça vers l'Égypte (croisade de Louis IX en 1249-1250 ; installation de la dynastie mamelouke en 1250) et la Palestine (conflit entre al-Nāšir Yūsuf et Aybak). Al-Nāšir Yūsuf, en s'emparant de Damas en 1250, rétablit, au moins en apparence, l'unité de la Syrie, et la Syrie du Nord paraît avoir joui alors d'une trêve de quelques années : Nāšir Šalāḥ al-Dīn enleva Bālīs à Bahādūr al-Ḥwārazmī, y nomma un gouverneur, puis, en 1256, la concéda en *iqṭā‘* à ‘Alam al-Dīn Qaysar al-Mawšili, qui allait conserver la ville jusqu'à l'occupation mongole<sup>102</sup>. Cependant, des bandes tartares étaient signalées en Djézireh, et déjà la terreur qui précédait l'approche des Mongols était parvenue jusqu'en Syrie : les Mongols, qui avaient pris la direction de la Mésopotamie, à la fin de 1257, arrivèrent devant Baghdād le 17 janvier 1258, et Hülğū entra dans la ville le 15 février.

97. Yāqūt, *Mu‘ğam al-buldān*, 477-479.

98. Ibn al-‘Adīm, *Buğya*, I, 119. Ibn Šaddād, *Description*, 5.

99. Sur ces événements voir N. Elisséeff, *L'Orient Musulman au Moyen Âge, 622-1260*, Paris, 1977, 294-301.

100. Ibn al-‘Adīm, *Zubda*, III, 248-249. Ibn Wāsil, *Mufarriğ*, V, 280-293. Maqrīzi, *Kitāb al-Sulūk*, édition M. Ziyāda, Le Caire, 1957, I-1, 302. A. Musil, *The Middle Euphrates*, 318.

101. Ibn Šaddād, *Description*, 12.

102. *Ibidem*, 13.

Au début de septembre 1259, Hülāgū et son lieutenant, Kitbogha Noyon, reprirent l'offensive en Iraq du Nord, en direction de la Djézireh et de la Syrie.

C'est alors que le sort de Bālis fut scellé sans qu'aucun document archéologique, ni aucune information historique ne nous permettent de savoir dans quelles conditions la ville fut occupée par les Mongols. Du moins les recherches poursuivies sur le site ont-elles permis d'établir un certain nombre de points :

- Des fouilles effectuées dans divers secteurs de la ville de Bālis, on doit conclure que le site a été occupé, d'une manière continue, jusqu'à l'extrême fin de la période ayyoubide : c'est ce que montrent, en particulier, la céramique recueillie et surtout les monnaies. Sur 848 monnaies lues pour l'ensemble de la fouille, 135 se rapportent au seul règne de Nāsir II Yūsuf (1236-1260), généralement associé au règne du calife Musta'šim (1242-1258)<sup>103</sup>.
- Par contre, le silence est à peu près total pour la période postérieure à 1260. Silence archéologique d'abord. Aucune monnaie postérieure à la fin des Ayyoubides n'a été identifiée<sup>104</sup>, carence d'autant plus frappante que le nombre total de monnaies recueillies et lues est considérable pour la période ayyoubide. Tout aussi impressionnante est l'absence de céramique mamelouke après l'abondance de céramique ayyoubide trouvée dans les couches les plus récentes du site et jusqu'en surface. Dans aucun des endroits fouillés, on n'a pu mettre en évidence un indice d'occupation postérieure à l'époque ayyoubide, à la seule exception d'une zone très restreinte du "qasr", où une occupation, apparemment très brève, a été relevée. Ce n'est qu'à l'époque ottomane (XIX<sup>e</sup> siècle) que le site sera réoccupé partiellement.

Le silence des sources historiques est tout aussi complet après 1260, ainsi que nous le verrons. Il est d'autant plus significatif, lui aussi, qu'il contraste avec l'abondance des références au site de Bālis que nous avons relevées dans les textes historiques et dans les ouvrages géographiques avant la fin de l'époque ayyoubide. À partir de 1260, les sources ne mentionnent plus Bālis que comme un point de repère situé entre Alep et Raqqa, et non comme une ville active. Ou bien elles utilisent des stéréotypes, se référant à des ouvrages antérieurs à 1260 : tel Abū-l-Fidā (vers 1331), qui emploie au sujet de Bālis un passé significatif : « Bālis était [jadis] habitée » (*kānat maskūna*) et qui cite ensuite Ibn Hawqal<sup>105</sup>. Les très nombreux "Bālisi" que mentionnent les textes postérieurs à 1260 vivaient dans d'autres régions du monde arabe, en particulier à Damas et au Caire. Les routes postales mameloukes que décrit Sauvaget au départ d'Alep se dirigent vers Qal'at al-Rūm et Qal'at Gā'bar, au nord et au sud-est de Bālis ; le relai de la poste aux chevaux étudié par Sauvaget à « Khān ech-Cha'r » (« caravansérail au crin ») était construit, d'une manière très significative, à dix kilomètres au nord-ouest de Meskéné<sup>106</sup>. Sans que son nom soit totalement oublié, Bālis, après 1260, n'est évidemment rien de plus qu'une notion topographique et historique.

103. Voir G. Hennequin et A. al-'Ush, *Les Monnaies de Bālis*, Damas, 1978, monnaies numéros 478-601 et 703-715.

104. On n'a retrouvé, à Bālis, de monnaies postérieures à 1258 que pour la période ottomane (numéros 843 à 847 dans G. Hennequin et A. al-'Ush, *Les Monnaies de Bālis*).

105. Abū-l-Fidā, *Taqwīm al-buldān*, édition Reynaud et de Slane, Paris 1840, 268.

106. Jean Sauvaget, *La poste aux chevaux dans l'Empire des Mamelouks*, Paris, 1941, 61.

L'arrivée des Mongols coïncide donc bien avec la fin de Bālis, mais aucun indice ne permet de suggérer que cette fin ait été violente. Dans aucun des endroits où des fouilles ont été effectuées sur le site de Bālis, on n'a relevé de signes d'une destruction systématique de la ville avant l'effacement qui suit l'année 1260 ; pas de couche de cendre attestant un incendie général ou partiel ; aucune trace d'une destruction volontaire des bâtiments ; pas de restes témoignant d'un combat ou d'un massacre. Tout au contraire, les fouilles ont permis de mettre au jour, dans plusieurs secteurs, des pans de murs dont la hauteur dépasse largement deux mètres et parfois deux mètres cinquante, avec, dans l'îlot I, des restes de l'étage encore en place. Les restes architecturaux mis au jour à Bālis donnent l'impression d'une dégradation naturelle avec enfouissement progressif sous les déblais. On notera enfin, comme des phénomènes significatifs, la rareté des objets trouvés intacts sur le site, l'absence de tout "trésor" monétaire, comme si la population de la ville avait procédé à un enlèvement systématique de tous les objets ayant quelque valeur, ne laissant derrière elle, dans une ville abandonnée, qu'une céramique rustique, émaillée ou non, dont les débris jonchaient le niveau d'occupation le plus récent.

Les éléments qui précèdent nous amènent donc à conclure que Bālis fut évacuée par ses habitants au moment où les troupes mongoles approchaient de l'Euphrate, après leur avance par Mossoul, Mārdīn, Ḥarrān, Édesse, Sarūg et al-Bīra. Le sac de Baghdād par les troupes de Hūlāgū avait duré une semaine, et il avait été l'occasion d'atrocités qui s'ajoutaient à toutes celles que les Mongols avaient perpétrées sur leur passage depuis l'Asie centrale ; il y aurait eu plus de cent mille victimes, de nombreux quartiers ayant été pillés et détruits (février 1258), une épreuve dont Baghdād et l'Iraq ne devaient pas se relever, tout comme la Transoxiane, après celle qu'elle avait subie, quelques décennies plus tôt. Il n'est donc pas surprenant que, à la simple nouvelle du mouvement des Mongols à travers la Djézireh vers la Syrie du Nord — mouvement d'ailleurs relativement lent, puisque les Mongols, partis au début de septembre 1259 de Baghdād, n'arrivent devant Alep que le 18 février 1260 —, les habitants de Bālis aient évacué leur ville en masse, pour se mettre à l'abri avec leurs biens les plus précieux. Tout paraît, en effet, montrer que les Mongols ne trouvèrent pas la population sur place : dans le cas contraire, on peut supposer qu'une résistance leur aurait été opposée, compte tenu de la puissance militaire du site ; de cette résistance et de ses conséquences (massacre et destruction éventuelles), aucun indice n'a été retrouvé ; d'autre part, des survivants qui auraient été déportés ou installés dans les territoires contrôlés par les Mongols, quelques traces auraient nécessairement subsisté, ce qui ne paraît pas avoir été le cas, alors que les textes historiques mentionnent, au contraire, de nombreux "Bālisi" descendants de ces réfugiés et installés en Syrie et en Égypte.

Nous pensons qu'il faut considérer comme un exemple significatif de cette fuite générale vers l'ouest le cas du cheikh Abū Bakr ibn Qawām al-Bālisi, un ascète connu, qui était né à Šiffin, mais avait ensuite vécu à Bālis. Nous savons que ce cheikh mourut, le 11 juillet 1260, dans le village de 'Alam, situé à une vingtaine de kilomètres à l'est d'Alep, sur la route de l'Euphrate, où il s'était vraisemblablement réfugié. Le cheikh fut enterré dans un cercueil de bois (*bi-tābūt min al-ḥaṣab*), ainsi que le mentionne expressément l'inscription funéraire, détail qui nous paraît pouvoir être interprété comme

confirmant que l'on attendait que les circonstances permettent une inhumation définitive, peut-être à Bālis<sup>107</sup>.

Il n'est pas impossible que les Mongols soient arrivés à Bālis dès la fin de l'année 1259 : d'après R. S. Humphreys, dès le mois de *dū-l-hiġġa* 657 (19 novembre-17 décembre 1259), Hūlāgū aurait envoyé son fils Yoshmut effectuer une reconnaissance en force au-delà de l'Euphrate, avec huit mille hommes. Les assaillants se seraient alors emparés de Bālis, sans doute vidée de ses habitants, ce qui lui évita le pillage et la destruction, après quoi ils se dirigèrent vers le nord, vers Manbiġ et Tell Bašir, avant de retourner à leur base près d'Édesse<sup>108</sup>. La biographie de Baybars assure que, à la nouvelle du raid sur Bālis, le futur sultan mamelouk proposa à al-Nāšir Yūsuf de lui fournir trois mille cavaliers pour marcher contre les Mongols, mais reçut une réponse négative. Al-Nāšir Yūsuf était évidemment très hésitant sur la conduite à tenir dans ces circonstances difficiles, puisqu'il pensait à négocier avec Hūlāgū, mais envoyait par ailleurs au Caire Ibn al-'Adim pour discuter avec le sultan mamelouk Qutuz (proclamé le 12 novembre 1259) d'une éventuelle alliance contre les Mongols, tout en envisageant sans doute, comme beaucoup de gens de son entourage, la perspective de la fuite<sup>109</sup>. En décembre 1259, Hūlāgū se mit en marche vers la Syrie : il s'empara de al-Bira (Biredjik), traversa l'Euphrate, sans doute près de Manbiġ, sur un pont de bateau, la route principale d'invasion passant donc très largement au nord de Bālis, à qui l'épreuve de l'occupation mongole fut peut-être épargnée, ce qui explique la bonne conservation de la ville. Au début de janvier, les Mongols étaient devant Alep, d'où al-Nāšir Yūsuf s'était enfui. Le siège de la ville commença le 18 janvier ; la Citadelle tomba le 25 janvier 1260. Pillée durant huit jours, la ville devait mettre un siècle à se relever de cette épreuve<sup>110</sup>. Le premier mars 1260, c'était au tour de Damas de succomber : l'invasion mongole s'étendit ensuite jusqu'à Gaza, aux frontières de l'Égypte, ce qui entraîna l'intervention du sultan mamelouk Qutuz, dont l'avant-garde était commandée par Baybars. Le départ de Hūlāgū, rappelé à Karakorum par la nouvelle du décès du Grand Khān, et obligé de confier son armée à Kitbugā, devait faciliter le succès de cette contre-offensive, et explique la victoire décisive remportée par les Égyptiens à 'Ayn Ġālūt (en Palestine), le 3 septembre 1260.

Malgré le reflux des Mongols au-delà de l'Euphrate, qui eut pour conséquence la libération d'Alep, les conditions restèrent, pendant de longues années, trop peu sûres en Syrie du Nord pour que la population pût se réinstaller à Bālis. Les Mongols, établis en Iraq, étaient toujours menaçants, et, durant les quarante années qui suivirent 1260, ils laissèrent planer la menace de leur retour en force d'une manière permanente. Dès l'année suivante, Hūlāgū revient venger la défaite de 'Ayn Ġālūt : Alep et Hama sont reconquises, mais pour peu de temps, car, le 10 décembre 1261, les Mongols sont battus près de

107. al-Nu'aïmi, *al-Dāris fi tāriḥ al-madāris*, Damas, 1948, II, 208-209. H. Sauvaire, *Description de Damas, Journal Asiatique*, 1894, II, 298 ; 1895, X, 396-397. *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, XII, p. 154, n° 4633.

108. R. Grousset, *L'empire des steppes*, Paris, 1948, 436. J. J. Saunders, *The History of the Mongol Conquests*, Londres, 1971, 113. R. S. Humphreys, *From Saladin to the Mongols*, Albany, 1977, 345-346. J. Sublet, *Les trois vies*, 48.

109. Muḥyi al-Din Ibn 'Abd al-Zāhir, *al-Rawḍ al-Zāhir fi sira al-Malik al-Zāhir*, édition A. al-Ḥuwaytar, Riyād, 1976, 61. Syedah Fatima Sadeque, *Baybars I of Egypt*, Oxford, 1956, 90. 'Abd al-Aziz Khowaiter, *Baibars the first*, Londres, 1978, 18.

110. R. S. Humphreys, *From Saladin*, 345-348.

Homs. En 1264, ils investissent al-Bīra sur l'Euphrate ; Baybars vient dégager la ville. En 1268, le bruit court que les Mongols se mettent en mouvement ; en 1269 également, ce qui amène Baybars à Damas. En 1271, on apprend que les Mongols se sont présentés dans la banlieue de 'Aynṭāb (aujourd'hui Gaziantep) et de Hārīm ; le sultan concentre des troupes à Alep et repousse les agresseurs. En 1272, nouvelle offensive mongole, qui est brisée sur l'Euphrate par Baybars ; les Mongols doivent lever le siège de al-Bīra, etc. Le péril restera pressant jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle : en décembre 1299 encore, l'Ilkhān Ġāzān passera l'Euphrate et occupera Alep puis Damas ; il faudra attendre la grande bataille des 20-21 avril 1303, près de Damas, pour que le "cauchemar mongol" puisse être enfin considéré comme dissipé, plus de quarante ans, par conséquent, après l'invasion de la Syrie en 1259, une paix n'étant conclue qu'en 1323<sup>111</sup>.

Dans ces conditions d'incertitude et d'insécurité, il était évidemment impossible aux habitants de Bālis de réintégrer un site aussi exposé. La ville de Harrān, qui s'était rendue sans combat et dont la population fut ensuite évacuée, et les mosquées et bâtiments détruits<sup>112</sup>, ne fut jamais reconstruite, elle non plus, ni réoccupée, même après la victoire des Mamelouks, en 1303, et leur occupation de la Djézireh. Les habitants de Bālis s'établirent donc là où ils s'étaient réfugiés, beaucoup sans doute à Alep et près de la ville, ou dans diverses régions du monde arabe, en particulier Damas et Le Caire. Peut-être pouvons-nous trouver dans les tribulations posthumes du cheikh Abū Bakr un symbole du sort des habitants de Bālis, d'abord pleins d'espoir dans un retour vers leur ville d'origine, puis contraints de se résigner à leur expatriation. La dépouille mortelle du cheikh demeura une dizaine d'années dans son exil provisoire de 'Alam. Mais, finalement, elle fut transférée à Damas et inhumée définitivement dans la *zāwiya* qui devait porter son nom, sur les pentes du Qasiyūn (16 août 1271)<sup>113</sup>.

Écrite fort peu de temps après l'événement (puisque l'historien Ibn Šaddād rédigea son ouvrage, *al-A'lāq al-ḥaṭīra*, entre 1272 et 1282, après qu'un voyage effectué en Syrie, en 1271, avec Baybars, lui eut peut-être permis d'actualiser ses informations), la conclusion de la notice que cet auteur consacre à Bālis est formelle : lorsque les Mongols s'emparèrent de Bālis, écrit-il, ils « forcèrent les habitants à émigrer, la ville fut abandonnée et nul n'y revint. Ses habitants se dispersèrent dans différentes villes... Bālis est aujourd'hui totalement ruinée ». Ibn al-'Adīm, qui mourut au Caire presque immédiatement après l'événement (en 1262), conclut plus brièvement et plus vaguement sur Bālis : « À notre époque, son enceinte est en ruines (*hariba sūruhā*) : il n'y est resté aucun savant ni aucun chef. »<sup>114</sup>

111. Voir N. Elisséeff, *L'Orient musulman*, 307. M. Chapoutot-Remadi dresse, dans « Mamlakat Ḥalab » (87-88), un tableau de ces affrontements mameluko-mongols.

112. Voir l'article « Ḥarrān » (G. Fehérvári) dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (deuxième édition), III, 234-237.

113. H. Sauvaire, *Description de Damas*, II, 275, 298 ; X, 396-397.

114. Ibn Šaddād, *Description*, 5, 13. Ibn al-'Adīm, *Buġya*, I, 119.

## 4. L'ABANDON DE BĀLIS ET SA REDÉCOUVERTE

A. *Bālis disparue*

Bālis offre le cas, peu fréquent en histoire, d'une ville médiévale d'une certaine importance complètement abandonnée, dont les fouilles permettent de restituer un état final vieux de sept siècles, la première couche d'occupation dégagée étant contemporaine du règne de al-Nāṣir Yūsuf II (1236-1260). Bālis est aussi complètement figée dans son état ayyoubide de 1260 que le fut Pompéi, après l'éruption volcanique de 79, avec cette seule différence que l'ensevelissement de Bālis fut progressif, alors que celui de Pompéi avait été instantané. Mais l'invasion mongole fut pour Bālis un cataclysme aussi définitif que l'éruption du Vésuve pour Pompéi.

À notre connaissance, l'histoire de Bālis s'arrête donc en 1260, à la seule exception du début de construction d'un ouvrage militaire auquel nous avons proposé de donner le nom de *qaṣr*. Cet édifice, dont les soubassements servirent, au XIX<sup>e</sup> siècle, à ébaucher une construction ottomane, ainsi que nous le verrons plus loin, fut indiscutablement commencé après l'abandon de la ville en 1260, et il devait rester inachevé. Les travaux de L. Golvin et de J.-L. Paillet sur le *qaṣr*, qui seront publiés ultérieurement, et en particulier leur coupe stratigraphique, indiquent d'une manière indiscutable qu'un intervalle assez long s'écoula entre le moment de la fuite des habitants, après lequel commence une période d'abandon et de destruction qui apparaît dans la coupe sous l'aspect d'une couche homogène, et le début de la pose des fondations du mur d'enceinte, marquée par une couche fine, blanche, constituée de sciure de pierre. Sans qu'on puisse estimer avec précision la durée à laquelle correspond la couche d'abandon, on peut l'évaluer à un minimum d'une dizaine ou d'une vingtaine d'années.

Il apparaît donc que, dans les décennies qui ont suivi l'invasion mongole et l'abandon total de la ville, la décision a été prise d'établir dans un site, dont nous connaissons la valeur stratégique, un ouvrage militaire qui devait permettre de redonner à Bālis un rôle de protection sur la frontière de l'Empire mamelouk. Le choix de l'implantation de cet ouvrage ne tenait aucun compte du beau quartier de résidence ayyoubide sur lequel il était surimposé, la seule considération retenue étant évidemment la valeur militaire de la position, sur le point le plus élevé de la ville d'où on domine la vallée de l'Euphrate qu'il s'agissait de contrôler. Aucun élément historique ou archéologique ne nous permet de proposer pour cet ouvrage une date un peu précise. Nous savons cependant que les règnes des sultans Baybars (1260-1277) et Qalāwūn (1279-1290) furent marqués par un effort soutenu de remise en état du système de forteresses qui protégeait l'empire mamelouk contre les dangers extérieurs, et en particulier contre le retour en force éventuel des Mongols (dont la menace resta très réelle, nous l'avons vu, entre 1260 et 1303). G. Wiet note que « logiquement [...] Baibars [...] s'intéressa minutieusement à la mise en état des forteresses de l'empire », et il cite un texte très significatif de Maqrīzī sur ce point : « Dès le début de son règne, il fit rebâtir toutes les forteresses de Syrie qui avaient été ruinées par les Mongols, celles de Damas, de Salt, d'Adjloun, de Salkhad, de Bosra, de Baalbek, de Chaizar, de Soubaiba, de Homs. On nettoya les fossés, on élargit les tours. »<sup>115</sup> On pourrait donner de nombreux exemples de cette activité, qui se poursuivit

115. Gaston Wiet, *Histoire de la Nation Égyptienne*, IV, *L'Égypte arabe*, Paris, 1937, 430.

sous le règne de Qalāwūn. Il suffit de rappeler quelques-unes des inscriptions qui commémorèrent ces travaux, et qui sont mentionnées dans le *Répertoire* : Safad (1267), Ḥiṣn al-Akrād (1271, 1278), 'Ullaiḳa (1271), Karak (1277), Shawbak (1277), Baniyas (1277), Kahf (1277), Biredjik (1278), pour le règne de Baybars ; Baalbek (1282, 1291, 1294), Ḥiṣn al-Akrād (1285, 1301), Markab (1285), Shaizar (1290), Sahyun (1290, 1293), Rihab (1293), Shawbak (1298), Kahf (vers 1301), Biredjik (1301), pour le règne de Qalāwūn et de ses successeurs, sans parler naturellement des capitales, Damas et Alep<sup>116</sup>. Il serait tout à fait logique que des travaux comparables aient été entrepris à Bālis, dont la position était particulièrement importante, compte tenu de la pression qu'exercèrent les Mongols jusqu'en 1303, éventuellement à l'occasion d'une alerte particulièrement grave : c'est de cette façon que Baybars, après une attaque des Mongols contre Biredjik, en 1264, ordonna de faire des travaux importants de restauration dans cette place-forte<sup>117</sup>.

Les travaux qui furent entrepris à Bālis à une date inconnue de nous étaient assez considérables : la *qaṣr* aurait dû occuper un espace de 70 mètres de côté, avec quatre tours d'angle de 4 à 5 mètres de diamètre intérieur et des murs de 1,50 m d'épaisseur, et il aurait donc constitué un ouvrage susceptible de rendre à la ville le rôle stratégique qu'elle avait tenu et de permettre sans doute sa réoccupation à l'abri de murailles restées puissantes. Néanmoins, les travaux furent interrompus, alors que les fondations avaient été creusées et un maximum de trois assises posées (sur la face nord)<sup>118</sup>. L'arrêt d'une entreprise aussi importante pose naturellement un problème qu'aucun élément ne nous permet de résoudre : les hypothèses les plus vraisemblables pour l'expliquer sont soit un changement de politique (lié à un changement de règne ?), soit, plus vraisemblablement, des difficultés surgies du côté de la frontière qui imposaient une suspension (qui fut définitive) des travaux. Cette interruption confirme que les conditions politico-militaires à la frontière ne permettaient pas d'envisager une renaissance de Bālis, et qu'il était décidément impossible de réoccuper une place par trop exposée. Dans ces conditions, l'abandon de Bālis devint en effet définitif, et le site, pourtant si remarquable, de cette ville, qui expliquait une occupation tri-millénaire, devait rester vide d'occupants, sauf des installations très limitées (et non datables), et une tentative (tout aussi infructueuse), au XIX<sup>e</sup> siècle, pour y installer un poste militaire (ou un *khān*). De toute manière, en dehors même des raisons de sécurité qui rendaient difficile la renaissance de Bālis, la coupure dont l'invasion mongole était responsable dans les circuits commerciaux traditionnels était si profonde, elle devait être si durable, que la base même de la prospérité de la ville (son rôle commercial) manquait pour qu'une ville puisse se réinstaller sur ce site.

À partir de 1260, les textes géographiques ne font plus de Bālis que de brèves mentions, qui la réduisent à un simple point de repère topographique. Bālis marque la limite de la Syrie vers l'est, à l'époque mamelouke. Gaudefroy-Demombynes note, d'après le *Taqwīm al-buldān*, que « la frontière orientale part d'El-Balqā vers les districts orientaux de Çarkhad, en longeant les confins de la Ghoūta jusqu'à Salama, jusqu'aux districts orientaux d'Alep et de Bālis. La frontière septentrionale va de Bālis en suivant l'Euphrate

116. *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, volumes XII et XIII.

117. G. Wiet, *L'Égypte arabe*, 415.

118. On peut juger de la brièveté des travaux d'après l'absence, à peu près totale, de céramique mamelouke sur le site, et surtout d'après l'inexistence de toute monnaie mamelouke.

à Qal'at Nadim, à el-Bira, à Soumaïsa, etc. ». Ou, d'après le *Masālik al-Abšār*, que le district d'Alep a pour limite, du côté de l'est, «el Jallāb sur les confins de Bālis vers l'Euphrate ». D'une manière très caractéristique, mais sans autre détail, Maqrīzī, dans sa description de la terre (quatrième *iqḷīm*), mentionne Bālis comme endroit par où on entre (*fa-yudḥil fihī Bālis*) dans le Bilād al-Šām<sup>119</sup>. Bālis est mentionnée comme une étape sur la route de l'Iraq ou sur le cours de l'Euphrate : « puis l'Euphrate tourne vers le sud jusqu'à ce qu'il arrive à Bālis et passe par Nišībīn, Raqqa, Raḥba [...] »<sup>120</sup>. Mais la ville ne fait plus l'objet de descriptions, ou bien l'auteur se borne à un rappel des textes plus anciens. Al-Dimišqī (m. 1327) la mentionne comme une « ville ancienne sur les bords de l'Euphrate (*wa hiya madīna qadīma 'alā-l-Furāt*), située non loin de Šiffīn et de Rušāfa, deux autres sites "fantômes". Abū-l-Fidā (m. 1331), en dehors de quelques mentions de Bālis comme point de repère, à propos des limites de la Syrie, sur l'Euphrate, ou de grands itinéraires, ne trouve à dire de ce lieu que : « La ville de Bālis (*madīna Bālis*) est une localité (*balda*) [jadis] habitée, de dimensions modestes, sur la rive occidentale de l'Euphrate (*kānat maskūna wa hiya šaḡīra 'alā šaṭṭ [...]*) ». Après quoi, Abū-l-Fidā cite brièvement Ibn Ḥawqal<sup>121</sup>. Mais la localité ne figure plus dans l'organisation administrative de la Syrie mamelouke, et elle disparaît des textes historiques, un silence qui contraste de manière significative avec la grande abondance des mentions de Bālis, pendant les siècles qui avaient précédé 1260.

Pendant trois siècles, le souvenir de Bālis ne va survivre que sous la forme de la *nisba* "Bālisī" attachée à des personnages descendant d'habitants de cette cité avant la catastrophe mongole, et désormais expatriés. Les dictionnaires biographiques en mentionnent un certain nombre, installés le plus souvent à Damas, mais quelquefois aussi au Caire. Il ne s'agit naturellement plus de "réfugiés", et le nom ne constitue plus qu'une présomption d'origine rattachant ces personnages, d'une manière de plus en plus ténue, à un lieu de départ lointain. Nous pouvons saisir cette évolution dans le cas d'une famille damascène qui nous est bien connue, parce qu'elle a été liée, de génération en génération, à la *zāwiya* Qawāmiyya située sur les pentes du Qasiyūn, et parce que son fondateur, le cheikh Abū Bakr ibn Qawām, habitant de Bālis, mort en 1260, eut la destinée posthume agitée que nous avons mentionnée plus haut. La *zāwiya* où il fut finalement enterré à Damas fut ensuite dirigée par son fils, 'Umar, puis par Muḥammad ibn 'Umar al-Bālisī, qui était né à Bālis en 1252, et qui mourut à Damas en 1318. Le fils de Muḥammad, le cheikh Naḡm al-Dīn b. Qawām, vécut entre 1291 et 1345 : il est qualifié de « Bālisī d'origine, Damascain » (*al-Bālisī al-aṣl al-Dimašqī*). Son fils, Nūr al-Dīn (1317-1364), lui aussi cheikh de la *zāwiya*, est appelé « Bālisī d'origine » (*al-aṣlī*), Damascain "de souche" (*al-aṣīl*), ce qui est tout à fait exact dans son cas. Mais un descendant vraisemblable de cette famille, cheikh de la Sāmariyya, mort à Damas en 1422, Šihāb al-Dīn b. 'Alī b. Qawām, n'est plus rattaché à Bālis<sup>122</sup>. On peut imaginer les liens qui, pendant un

119. M. Gaudefroy-Demombynes, *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, 8, 85. Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, 13.

120. al-Dimišqī, *Kitāb nuḥbat al-dahr*, édition Mehren, Pétrograd, 1865, 93. R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927, 454.

121. al-Dimišqī, *Kitāb nuḥba*, 205. Musil, *Middle Euphrates*, 318. Abū-l-Fidā, *Taqwīm al-buldān*, éd. Reynaud et de Slane, Paris, 1840, 51, 77, 78, 84, 225, 233, 268 (citation), 274.

122. Sauvage, *Description de Damas, Journal Asiatique*, II, 275, 284, 298, 300, 313 ; X, 396-397, 409, 450. G. Wiet, *Les biographies du Manhal Safī*, Le Caire, 1932, 417 (numéro 2768). *Répertoire*

certain temps, continuèrent à rapprocher les uns des autres ces déracinés : un exemple touchant nous est fourni par le cheikh Mūsā b. 'Uṭmān al-Bālisī qui, mort à Damas en 1275, fut enterré dans « le tombeau d'Ibn Qawām », à proximité du cheikh Abū Bakr b. Qawām qui continuait, après sa mort, à être un point de rassemblement pour les Bālisī. Parmi les Bālisī de Damas, mentionnons encore un Ḍiyā' al-Dīn 'Alī b. Muḥammad al-Bālisī, prédicateur et calligraphe, et spécialiste de *ḥadīth*, mort en 1263, à qui sa réputation assura une place dans un recueil biographique fameux du XV<sup>e</sup> siècle<sup>123</sup> ; ou, plus tardivement, un Muḥammad b. Aḥmad Abū 'Abd Allāh al-Bālisī, *imām* dans une mosquée de Damas, mort en 1313<sup>124</sup>. Le Caire compta également un bon nombre de Bālisī notables, dont plusieurs firent carrière dans la judicature et l'enseignement. Citons-en quelques uns : Muḥammad b. 'Aqīl « al-Bālisī, puis al-Miṣrī » (1261-1328), *qāḍī* chafīite de Damiette<sup>125</sup> ; Zayn al-Dīn 'Umar b. Naḡm al-Dīn al-Bālisī (m. 1330) *mudarris* à la madrasa Taybarsiyya ; Bahā' al-Dīn Abū Muḥammad 'Abd Allāh Hāsimī, Ḥalabī, Bālisī (1298-1367) fut grand *qāḍī* chafīite ; il eut pour gendre, et pour petits-enfants, trois *qāḍī*<sup>126</sup>. Aḥmad b. 'Alī b. Baṣīr al-Bālisī, mort en 1375, était un grand marchand d'épices (*kārimī*) et appartenait à une lignée de commerçants réputés, qui perpétuaient le souvenir de Bālis au Caire plus d'un siècle après la fin de la ville. D'autres connurent une grande réussite commerciale. Musallim al-Bālisī fut d'abord porteur (*ḥammāl*) puis négociant (*tāḡīr*) et il épousa la fille du chef des négociants ; son fils Muḥammad (m. en 1374) était également *tāḡīr*. Maqrīzī mentionne même des émirs qui portèrent, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la *nisba* "Bālisī" : tels Taidamur (1363-1364), Ḡurḡī (m. 1370-1371) et Naṣr (1385-1386)<sup>127</sup>.

### B. Bālis du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle

Malgré un abandon total, le caractère exceptionnel du site qui dominait et contrôlait une voie commerciale et stratégique de première importance, les dimensions imposantes des ruines antiques et musulmanes qu'il portait et qui continuaient à frapper l'imagination des voyageurs, firent que le souvenir de Bālis ne s'effaça jamais complètement. Il est impossible de dire quand un petit village, banalement appelé Maskana ("lieu habité") s'installa à quelques kilomètres au nord de Bālis. Il n'est pas attesté avant le XIX<sup>e</sup> siècle, mais son existence est évidemment plus ancienne : il était inévitable qu'un lieu d'étape s'établisse en un endroit où la route d'Alep vers Raqqa atteint l'Euphrate et où un passage

*chronologique d'épigraphie arabe*, XII, numéro 4633. al-Nu'a'imī, *al-Dāris*, I, 120-121 ; II, 208-209. 'Abd al-Ḥayy Ibn al-'Imād al-Ḥanbalī, *Ṣaḍarāt al-ḍahab*, Le Caire, 1351 H, V, 295-296 ; VI, 148, 205. Ibn al-Suqā'i, *Tāli Kitāb Wafayāt al-a'yān*, traduction J. Sublet, Damas, 1974, 210. Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī, *al-Durar al-kāmina*, Le Caire, IV, 124.

123. Ibn Taḡribirdī, *Nuḡūm*, VII, 217. G. Wiet, *Les biographies*, 238 (numéro 1624). *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, XII, 194, numéro 4691.

124. Ibn al-Ḡazārī, *Ḡāyat al-nihāya*, éd. Bergsträsser, Istanbul, 1933, II, 64.

125. G. Wiet, *Les biographies*, 336 (numéro 2250). 'Umar Kaḥḥāla, *Mu'ḡam al-mu'allifin*, Damas, 1957, I, 296.

126. G. Wiet, *Les biographies*, 188 (numéros 1320). Maqrīzī, *Sulūk*, II-2, 341.

127. Ibn Ḥaḡar al-'Asqalānī, *Inbā al-ḡumr*, ms. B.N. Paris, 1601-1603, III, 26 b. I. M. Lapidus, *Muslim Cities in the later Middle Ages*, Harvard, 1967, 212. Maqrīzī, *Ḥīṭat*, II, 401 ; *Sulūk*, III, 90, 192, 530.

a existé, de tout temps, à travers le fleuve (voir l'antique village de Mreybet qui fait face à Meskéné, de l'autre côté du fleuve et où des fouilles ont été conduites par la mission J. Cauvin)<sup>128</sup>. Du coup, les ruines de Bâlis prirent le nom d'Eski Meskéné (*eski* : "vieux" en turc), sous lequel elles ont été connues jusqu'à la submersion du site à partir de 1975.

Il n'est pas impossible que la conquête ottomane, en rétablissant les liens historiques qui existaient entre la Mésopotamie et la Syrie, et en redonnant à la route de l'Euphrate l'activité qui avait fait la fortune de Bâlis, ait contribué à faire renaître un site dont la coupure entre la Syrie et l'Iraq, en 1260, avait rendu l'abandon irrémédiable. Peut-être le tell de Bâlis fut-il réoccupé dès le XVI<sup>e</sup> siècle par un poste assez rudimentaire pour qu'aucune trace n'en ait subsisté : un document d'archive, daté de 1554, évoque un agha et des janissaires (*mustahfizân*) à propos de la "citadelle" de Bâlis (*qal'at Bâlis*)<sup>129</sup>. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Bâlis constituait apparemment un district administratif (*şanjaq*), rattaché à la province d'Alep, qui payait annuellement 20 000 pièces de monnaie et où vivaient des Turcomans<sup>130</sup> : compte tenu de la nécessité où les autorités ottomanes étaient d'acheminer par l'Euphrate des approvisionnements et du matériel de guerre à destination de la Mésopotamie, le contrôle de Bâlis avait, en effet, une importance évidente.

C'est à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle que Bâlis apparaît dans les récits des voyageurs européens, de plus en plus nombreux à traverser cette région sur l'itinéraire d'Alep à la Mésopotamie. En 1574 le voyageur vénitien Gasparo Balbi venant de Mésopotamie mentionne sur la gauche le "castello" de Belas (ou Blis) et indique que le lieu est désert « se non da ladri Arabi ». Plus d'un siècle plus tard, le site est décrit avec plus de détails par un groupe de marchands anglais au cours d'un voyage, effectué de leur comptoir d'Alep à Palmyre. Après être passés, le 12 octobre 1691, près de "Giabar" (Qal'at Ġa'bar), puis de "Ab-Rarra" (Abū Hurayra), les voyageurs décrivent, le 13, « les ruines d'une cite appelée Baulus, où les Turcs avaient précédemment un Sangiack. Mais maintenant, il n'y a aucun habitant sur le lieu, ni de maison debout, mais des ruines de maisons, et une tour octogonale d'une hauteur considérable, avec cent-sept marches, décorée à l'extérieur de décors et d'une inscription arabe qui en fait le tour. C'est une belle construction, qui est probablement l'œuvre des Mamelouks : depuis leur époque peu a été fait pour décorer, mais beaucoup pour détruire et dévaster ce pays »<sup>131</sup>.

Il semble que Bâlis fallit renaître durant le XIX<sup>e</sup> siècle, dans le cadre de projets destinés à redonner à la vallée de l'Euphrate son rôle traditionnel de voie de communication entre le monde oriental et les pays méditerranéens. Peu après 1830, les Britanniques songèrent à créer un service de navigation à vapeur sur le Tigre et l'Euphrate. Après avoir

128. La permanence sur leur terroir de populations en dépit des vicissitudes de l'histoire se vérifie jusqu'à l'époque contemporaine dans le cas des habitants de Meskéné. Remplacante de Bâlis, Meskéné a disparu sous les eaux du lac Asad en 1975, mais un nouveau village de Meskéné est né sur la route moderne Alep-Tabqa, à l'emplacement où la rejoint la piste qui descend vers le site ancien de Bâlis, et que signale le minaret, reconstruit sur le bord de la falaise.

129. *Archives Nationales de Damas*, daftar Alep numéro 5, page 19 ter, numéro 178, 7 décembre 1554. Ce document m'a été communiqué par le regretté J.-P. Thieck.

130. *Archives Nationales de Damas*, Alep, *Awâmir sulţâniyya*, volume 5, page 189, numéro 390 (début de 1158/1745?). A. Musil, *The Middle Euphrates*, 318, 349; *Palmyrena*, 272.

131. Olga Pinto, « Il Veneziano Gasparo Balbi », 683, 694. « An extract of the journals », *Transactions of the Royal Society*, vol. XIX, 1695-1697, Londres, 1698, numéro 218, 153-154. Ce texte m'a été communiqué par Michael Rogers à qui je suis heureux de pouvoir exprimer ici mes très vifs remerciements.

obtenu une lettre vizirienne (en 1834, un firman autorisait une compagnie anglaise à utiliser deux vapeurs), ils commencèrent des reconnaissances sur les deux fleuves. En 1835, 1836 et 1837, Francis Chesney se vit confier la mission d'explorer le Tigre, l'Euphrate et les régions voisines et de déterminer la profondeur, la vitesse du courant et l'état de l'Euphrate, afin de contribuer à l'étude des « avantages comparés des lignes proposées vers l'Inde passant par l'Euphrate et par la mer Rouge ». Deux bateaux à vapeur furent transportés de l'Oronte à al-Bira, et Chesney descendit l'Euphrate en mars 1836. Ses observations constituent en fait une des premières explorations scientifiques de la région. La description faite par Chesney des ruines de Bālis est précise : « Les principaux édifices sont deux petits châteaux, apparemment d'architecture romaine, avec un mur épais de douze pieds ; il y a aussi les restes d'un fossé, quelques arcs sarrazins et une tour octogonale remarquablement belle, s'élevant d'une base carrée à une hauteur de 75 pieds, avec un escalier intérieur. Il y a, en plus, quelques vestiges du port ou du lieu d'atterrissage, à un endroit où, à un moment, la rivière touchait le côté nord du Barbalissus des Tables de Peutinger. »<sup>132</sup> Cette tentative anglaise donna quelques résultats. Une navigation à vapeur commença sur les fleuves irakiens. La "Euphrates and Tigris Steam Navigation Company", constituée en 1861 par la famille Lynch, maintint sur le Tigre un service régulier, en dépit des obstacles rencontrés : obstruction administrative, difficultés au moment des basses eaux, hostilité des bédouins riverains<sup>133</sup>. Midhat Pacha, devenu gouverneur de Baghdād en 1869, souhaite développer les communications entre la Mésopotamie et Alep par l'Euphrate : dans ce but, il fit construire des forts pour protéger la route, cependant que des vapeurs, achetés en Angleterre, devaient naviguer sur le fleuve. Lady Blunt, qui voyagea dans la région de l'Euphrate en 1878, vit plusieurs de ces ouvrages : « Les forts bien qu'exagérément vastes ont rempli leur rôle et existent toujours ; les bateaux, à une seule exception près, ont disparu. » Au cours de son voyage, Lady Blunt eut l'occasion de visiter Meskéné : « Ici, il a été proposé d'établir la station pour les vapeurs dès qu'ils fonctionneront. De fait, le vapeur qui a été parfois envoyé de Baghdād pour des missions officielles a déjà mouillé à ce point extrême en amont ; un petit fort et quelques bâtiments ont été construits pour la protection de l'endroit. Il est appelé Mesquineh et il n'est pas marqué sur les cartes. » Le lendemain, 11 janvier, Lady Blunt passait le long des ruines de Bālis : « Nous sommes passés près des ruines situées à mi-chemin du sommet des falaises de Ballis ou Balleis ; elles sont principalement remarquables par une tour octogonale très élevée, d'architecture sarrazine. »<sup>134</sup>

C'est dans ces circonstances, mais à une date qu'il nous a été impossible de fixer avec précision, que les autorités turques commencèrent, à Bālis, la construction d'un édifice qui épousait exactement le plan du *qaşr* commencé plus de cinq siècles auparavant et jamais achevé : ses murs de briques utilisent les fondations et les premières assises du *qaşr*. Des pièces adossées au mur d'enceinte étaient sans doute destinées à servir au cantonnement d'une garnison. Mais, une seconde fois, la construction entamée fut abandonnée, alors qu'elle avait été tout juste ébauchée. Les visiteurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont signé

132. Francis Chesney, *The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris, in the years 1835, 1836 and 1837*, Londres, 1850, I, VIII, 48, 416. Habib K. Chiha, *La province de Bagdad*, Le Caire, 1908, 206.

133. S. H. Longrigg, *Iraq 1900 to 1950*, Oxford, 1953, 33.

134. Lady Anne Blunt, *Bedouin Tribes of the Euphrates*, New York, 1879, 72-73.

leur passage avec une grande abondance de pipes de terre et quelques monnaies de Mahmūd II (1808-1839) (une d'elles est datée avec précision de 1223/1808-1809) et de 'Abd al-Mağīd (1839-1861), premiers signes numismatiques d'une présence humaine sur le site depuis les monnaies ayyoubides datées de al-Nāṣir Yūsuf II (1236-1260)<sup>135</sup>.

### C. La redécouverte de Bālis

Après cette seconde tentative, elle aussi avortée, pour faire revivre Bālis, la ville fut redécouverte, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par les historiens et les archéologues, avant de disparaître sous les eaux du lac Asad, à partir de 1975.

Il ne saurait être question ici de retracer l'histoire de l'exploration scientifique de Bālis, qui s'inscrit dans le cadre d'une activité qui a intéressé l'ensemble de la Syrie. Nous nous contenterons de donner quelques points de repère. Parmi les noms des savants qui contribuèrent à ressusciter le passé de Bālis, une place de choix doit être faite à G. Le Strange et à A. Musil, qui collectèrent l'essentiel des références concernant l'histoire de la ville<sup>136</sup>. Mais un rôle déterminant fut naturellement joué par la grande expédition scientifique entreprise dans les régions de l'Euphrate et du Tigre par Friedrich Sarre et Ernst Herzfeld, à qui nous devons une description précise des ruines de Bālis, à l'issue d'une visite effectuée le 29 octobre 1907. Ces savants mentionnent notamment l'enceinte (où trois portes sont identifiées), le "prétoire" byzantin, le "khān" (*qaṣr*), et le minaret avec ses quatre bandeaux d'inscriptions ; ils donnent le premier relevé général du site (ph. 3) illustré par une série de précieuses photographies ; ils résumant l'ensemble des données disponibles sur l'histoire de la ville<sup>137</sup>. Max Van Berchem, à partir de ces informations, donnera une lecture de la frise inférieure A, permettant l'attribution du minaret au souverain ayyoubide 'Ādil Abū Bakr, et de la frise D, dont il relèvera le caractère chiite (ph. 4)<sup>138</sup>. C'est aussi sur les bases de cette exploration que Ernst Herzfeld rédigera la notice publiée en 1913 sur Bālis dans la première édition de l'*Encyclopédie de l'Islam*, qui devait constituer pour longtemps l'essentiel de ce que l'on connaissait de la ville<sup>139</sup>.

Dirigées par Eustache de Lorey (alors directeur de l'Institut Français d'Archéologie et d'Art Musulman) et Georges Salles (directeur du Musée du Louvre), des fouilles furent entreprises sur le site de Bālis en 1929, par l'architecte Lucien Cavro, et reprises en 1931. Une certaine obscurité pèse sur des travaux qui n'ont apparemment donné lieu à aucun compte rendu, en dehors de deux brèves mentions publiées dans *Syria*<sup>140</sup>. Les relevés de fouilles ont été longtemps considérés comme perdus par les acteurs et témoins eux-mêmes<sup>141</sup>. Quelques objets, et les restes d'une façade de sanctuaire, trouvés au cours de

135. G. Hennequin et A. al-'Ush, *Les monnaies de Bālis*, numéros 843 à 846.

136. G. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, Londres, 1890 ; *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge, 1905. Alois Musil, *The Middle Euphrates, Palmyrena*.

137. F. Sarre et E. Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris-Gebiet*.

138. Publication dans le *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, X, 159 (numéro 3828).

139. Article « Bālis », *Encyclopédie de l'Islam*<sup>1</sup>.

140. *Syria*, X, 1929, 370 ; XIII, 1932, 112. Voir R. Avez, *L'Institut Français*, 60, 62-65.

141. J'ai pu recueillir, sur les fouilles de 1929-1931, les souvenirs de Henri Seyrig qui venait alors d'arriver en Syrie et au Liban comme directeur des Antiquités. J'ai eu également l'occasion, un peu plus tard, de rencontrer à Beyrouth, à l'Institut Français d'Archéologie, grâce à Daniel Schlumberger qui en était alors le directeur, L. Cavro qui avait dirigé les travaux de fouilles à Bālis. J'ai obtenu de lui quelques

ces travaux, sont déposés au Musée National de Damas<sup>142</sup>. Les fouilles ont naturellement laissé des traces sur le terrain, notamment les quatre grandes tranchées qui éventrent le site du nord au sud. D'une manière assez paradoxale, nos informations les plus précises (en particulier en ce qui concerne les fouilles elles-mêmes) nous sont fournies par le compte rendu fait par A. Rengarten (et publié à Prague, en 1929) d'une exposition ouverte, en septembre 1929, au Musée des Arts Décoratifs de Paris, et comportant des reproductions, des photographies, des objets et documents se rapportant à des recherches effectuées dans la mosquée des Omayyades à Damas et aux fouilles qui venaient d'être entreprises à Bālis. L'article donne quelques indications sur l'histoire du site, et sur les recherches entreprises à Bālis sur un demi-hectare : mosquée (qui fut dégagée une première fois) (ph. 5 et 6), habitations et boutiques dégagées au sud de la mosquée (photographie de décors en place) (ph. 7). Il contient des descriptions (illustrées de photographies) de quelques objets découverts<sup>143</sup> (ph. 10). Un article de G. Salles, sur les décors de stuc trouvés à Bālis, porte, pour l'essentiel, sur une mosquée découverte par Lucien Cavro à quatre kilomètres hors de la ville et comportant trois salles, dont les décors sont maintenant exposés au Musée de Damas (ph. 8). G. Salles étudie d'autre part des décors trouvés dans une maison située « dans le quartier qui s'étend entre le minaret et les ruines du prétoire », et dont un certain nombre se retrouvent dans la maison dont la photographie est donnée dans l'article de A. Rengarten<sup>144</sup>. Les tranchées creusées par L. Cavro, peut-être lors de la mission de 1931 (ph. 9), ont constitué une des caractéristiques du site qui est restée parfaitement énigmatique jusqu'au moment où M. Thierry Bianquis, alors directeur de l'Institut Français de Damas, a retrouvé, dans un dépôt de la mission Dunand à Beyrouth, un rouleau de relevés correspondant à ces fouilles : cette découverte était malheureusement très postérieure à l'achèvement de nos propres recherches (que ces plans auraient pu utilement éclairer) et à la submersion du site (qui rendait toute vérification impossible). Ces relevés, étudiés par J.-L. Paillet, n'en constituent pas moins un document d'importance primordiale pour la connaissance de l'architecture et de l'urbanisme de Bālis au XIII<sup>e</sup> siècle.

Cet intérêt archéologique pour Bālis, l'extraordinaire abondance de la poterie de surface et l'espoir de nouvelles découvertes d'objets expliquent que le site, totalement laissé à l'abandon, ait si fortement tenté les fouilleurs clandestins que la surface du tell était trouée d'une multitude de petits cratères qui lui donnaient l'aspect d'un paysage lunaire (ph. 11 et 12). Dans les années 30, des travaux de consolidation furent entrepris sur le minaret<sup>145</sup>, vestige le plus spectaculaire de Bālis. Les restaurateurs, supposant, comme il pouvait paraître vraisemblable, que la porte du minaret, restée dégagée et donnant accès à l'escalier intérieur, était située à la base du monument, consolidèrent la

---

informations sur les fouilles, mais non sur les relevés qu'il avait faits et qu'il pensait alors perdus.

142. Cette façade a été récemment étudiée par D. Sourdrel et J. Sourdrel-Thomine, « Un sanctuaire chiite de l'ancienne Bālis ».

143. A. Rengarten, « Les fouilles dans la région du Moyen-Euphrate », *Seminarium Kondakovianum*, III, Prague, 1929, 301-304 (avec quatre planches). Je remercie ici Madame M. Turincev qui a bien voulu traduire cette article pour l'Institut.

144. G. Salles, « Les décors en stuc de Bālis », *Mémoires du III<sup>e</sup> Congrès International d'Art et d'Archéologie Iraniens* (Moscou-Leningrad, 1933), Leningrad, 1935, 211-226 (pl. 99-102).

145. Sous la direction de Michel Écochard, dans le cadre de l'activité du Service des Antiquités Syriennes.

partie inférieure de ce qui était alors visible du minaret. Ce n'est que beaucoup plus tard, au moment du démontage du minaret, qu'apparut la section inférieure, enterrée au cours de six siècles d'abandon, avec son escalier extérieur qui donnait accès à une porte surélevée, suivant une disposition assez courante dans cette région.

Les dernières étapes de la redécouverte scientifique de Bâlis furent marquées en particulier par les travaux de Dominique et Janine Sourdel : dans leur article sur le minaret de Bâlis (1953), ces deux chercheurs de l'Institut Français de Damas purent donner le texte du deuxième bandeau épigraphique (bandeau B) avec la date exacte de sa construction, soit 607/1210-1211<sup>146</sup>. On doit également à Madame J. Sourdel-Thomine la notice sur Bâlis publiée dans la seconde édition de *l'Encyclopédie de l'Islam* (1960)<sup>147</sup>.

La perspective de la construction du grand barrage de Tabqa et la campagne lancée par la Direction Générale des Antiquités de Syrie pour l'étude des sites menacés de disparition par la submersion de la vallée de l'Euphrate<sup>148</sup> amenèrent l'Institut Français de Damas à entreprendre, de 1970 à 1974, une série de cinq campagnes de fouilles à Bâlis. En 1975, l'immersion du site commençait : elle s'est ensuite progressivement complétée. À peine redécouverte (mais bien partiellement), Bâlis est donc retournée à son séculaire abandon. Aujourd'hui, seuls le minaret, reconstruit sur le rebord de la falaise qui domine le lac Asad, et les tours byzantines qui subsistent sur le site, rappellent le souvenir de l'antique Emar — Barbalissos — Bâlis, dont les variations du niveau du lac permettent cependant parfois de voir réapparaître les vestiges.

---

146. J. et D. Sourdel, « La date de construction du minaret de Bâlis ».

147. Article « Bâlis », I, 1026-1027.

148. Voir les deux brochures publiées par la Direction Générale des Antiquités et Musée de Syrie : *Mémoire sur la Sauvegarde des Antiquités de la Vallée de l'Euphrate*, et *Sauvegarde des Antiquités du Lac du Barrage de l'Euphrate* (Damas, 1973).

*DEUXIÈME PARTIE*

# LES FOUILLES DES ÎLOTS I ET II

PAR

Jean-Louis PAILLET et André RAYMOND

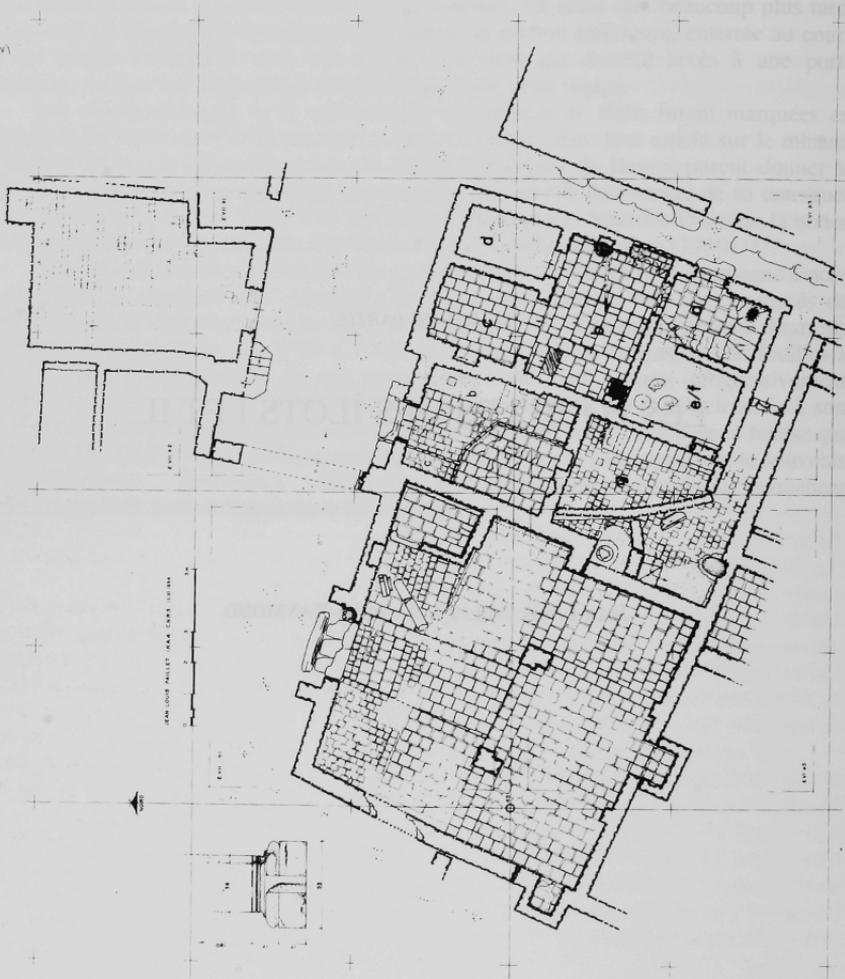


Figure 3 : Îlot I - Plan général, état III

## 1. FOUILLES DE L'ÎLOT I

La fouille de l'îlot I, entreprise au cours de la campagne 1971 (enlèvement des déblais superficiels et dégagement du niveau correspondant à la dernière période d'occupation du site), a été poursuivie en 1972 (mise au jour des niveaux plus anciens de la boutique et de la maison), et en 1973 (mise au jour des états plus anciens de la mosquée). Cette fouille a intéressé les carrés E VII a 2, E VII b 2, D VII e 1, E VII a 1, E VII b 1, D VI e 5, E VI a 5 et E VI b 5, qui sont situés dans la partie nord-ouest de la ville, immédiatement à l'est de la porte ouest de Bâlis, soit une surface d'environ 400 m<sup>2</sup> (fig. 3).

La zone fouillée s'étend dans un secteur légèrement déprimé du site, sur une ligne joignant la porte à la mosquée de Bâlis. Ainsi qu'on l'espérait en choisissant cet emplacement pour la fouille de l'îlot I, on a pu mettre au jour des constructions situées de part et d'autre d'une rue (ph. 13 et 14).

L'îlot I comporte les éléments suivants, de chaque côté de la rue de direction nord-ouest, sud-est : au nord de la rue, plusieurs bâtiments indépendants, dont une construction interprétée comme un *magasin* ; au sud de la rue, en allant de l'ouest vers l'est, un bâtiment de forme approximativement carrée, qui a été identifié comme une *mosquée* (fig. 4), puis un ensemble de constructions comprenant un local de forme rectangulaire, ouvrant également sur la rue, qui a été identifié comme une *boutique* (fig. 8) et une *maison* composée, au rez-de-chaussée, de quatre pièces disposées autour d'une cour centrale, dont la porte s'ouvre sur une ruelle qui se raccorde, à angle droit, à la rue du quartier (fig. 8). Un dégagement dessert une cour indépendante "g", située entre la mosquée, la boutique et la maison, qui complète la composition très régulière de l'îlot, dans la partie fouillée.

Les constructions de l'îlot I se disposent suivant des axes presque orthogonaux : les murs ouest-est sont, en gros, parallèles à la direction de la rue et perpendiculaires aux principaux murs nord-sud de la mosquée et de la maison et à la ruelle qui limite la maison à l'est. L'axe général que l'on peut ainsi définir (et qui forme un angle de 15 à 20 degrés par rapport à la direction ouest-est) ne coïncide cependant pas avec l'axe de la porte nord-ouest.

Des sondages effectués en 1973 ont permis de mettre en évidence la continuité qui existe entre la rue de l'îlot I et la rue dégagée dans l'îlot II. Cette rue qui se poursuivait jusqu'au minaret (et sans doute, au-delà, jusqu'à la porte nord-est de la ville) était vraisemblablement le grand axe, approximativement ouest-est, de la ville. Les fouilles de 1973 ont révélé l'existence, en un point situé entre l'îlot I et l'îlot II, d'un carrefour avec une rue de direction approximativement nord-sud, qui était probablement le principal axe

nord-sud de Bâlis : cette rue nord-sud apparaît avec netteté sur le relevé Cavro (fouilles de 1929-1931) (fig. 1).

La rue de l'îlot I a une largeur moyenne de cinq mètres, mais son tracé, très irrégulier dans le détail, en raison des changements fréquents d'orientation des murs qui la bordent au nord et au sud, explique que nous trouvions des largeurs très variables, qui se situent entre 4,80 m (sur la bordure ouest du carré E VII b 1) et 5,30 m (sur la bordure est du même carré). Au niveau dégagé, qui correspond à la dernière période d'occupation de la ville, le sol de la rue est un sol de terre simplement damée, sans revêtement. Ce niveau (cote d'altitude absolue 295,94 m) correspond, à peu de choses près, au niveau de la construction qui la jouxte au nord (cote 295,95 m) et à celui de la pièce centrale "b" de la maison (cote 295,69 m). Le niveau de la ruelle est légèrement en contrebas de celui de la rue (cote 295,75 m) (voir la coupe, fig. 9).

La rue était sans doute partiellement couverte, ou, tout au moins, protégée du soleil et des intempéries, par une couverture légère : quelques arcades disposées de loin en loin suffisaient pour soutenir une légère armature de bois sur laquelle pouvaient être disposées des nattes, suivant un dispositif que l'on trouve fréquemment dans les villes arabes. Nous avons effectivement trouvé, sur le mur sud de la rue, entre la mosquée et la boutique, le départ d'un arc, large de 0,60 m, auquel correspond, sur le côté nord de la rue, un massif de maçonnerie de briques qui a une largeur de 0,57 m et fait sur la rue une saillie de 0,93 m. Les arcs qui étaient ainsi disposés en travers des rues avaient également pour fonction de conforter les fragiles façades des maisons.

#### *A. Les constructions au nord de la rue*

Les fouilles qui ont été menées en 1971 dans une partie des bâtiments qui bordent le côté nord de la rue ont permis de dégager un local dont la destination à un usage commercial paraît vraisemblable (fig. 3).

Ce local, dont les dimensions maximales intérieures sont 6,70 m (du seuil au mur nord) et 4,85-4,95 m (du mur ouest au mur est), s'ouvre vers le sud, sur la rue, par une porte large de 1,35 m, qui nous est parvenue très dégradée. Les dimensions de cette porte sont très supérieures à celles des portes des maisons qui ont été fouillées à Bâlis (largeur de la porte de la maison de l'îlot I : 0,92 m ; portes des maisons de l'îlot II : 0,91 et 0,82 m). Cette caractéristique et la disposition intérieure de ce local (une pièce unique) nous font penser qu'il s'agissait d'un magasin ou d'un dépôt (ph. 15 à 18).

Le seuil franchi, on pénètre dans une sorte de vestibule large de 3,75 m (à l'entrée) et profond de 2,06 m (le long du mur est) où subsistent quelques restes d'un dallage, apparemment assez grossier. La pièce s'élargit ensuite et la partie principale du local forme un carré presque régulier (largeur 4,85 à 4,95 m ; profondeur : 4,90 m), sur lequel s'ouvre, dans l'angle nord-est, un petit réduit de 1,07 m de large sur 0,85 m de profondeur (ph. 18). L'irrégularité dans la disposition des murs et dans le détail de la construction doit faire considérer ces chiffres comme des valeurs moyennes. La pièce principale du local comporte deux parties. Sur la gauche, le long du mur ouest, s'étend un espace de 1,36 m de large dont le niveau se situe à 0,20-0,25 m au-dessous de celui du reste du local. La partie surélevée de la pièce conserve quelques restes d'un dallage assez

régulier de carreaux de 21 x 21 x 35 cm, dont plusieurs rangées sont encore identifiables dans la partie médiane de la pièce, et dont le mortier de pose subsiste par endroits.

Nous n'avons découvert aucun indice qui permette de conclure que cet espace était couvert. Il existe bien, à gauche de l'entrée, un départ d'escalier dont subsistent une marche en diagonale et trois marches d'une largeur de 0,63 m et d'une hauteur moyenne de 0,25 m ; mais la terrasse à laquelle conduisait éventuellement cet escalier pouvait appartenir à l'une des constructions, non identifiées, qui jouxtent le local. Les dimensions de la pièce que nous étudions excèdent notablement les dimensions maximales connues des poutres retrouvées à Bâlis : nous pensons donc qu'une partie au moins de ce local était à ciel ouvert (le carré intérieur), et qu'il pouvait s'agir d'une cour servant de dépôt pour les marchandises et de parc pour le bétail. Cette destination éventuelle nous paraît rendre compte de tous les indices que nous a fournis l'étude de cette construction ; elle est confirmée par l'absence de matériel céramique de type domestique, remarquée au cours des fouilles. Elle est tout à fait logique si l'on tient compte de sa proximité par rapport à la porte de la ville, point de passage du trafic caravanier.

### B. La mosquée du quartier

Au cours des fouilles effectuées pendant la campagne de 1971, on a pu dégager ce monument dans son état le plus récent, qui appartient à la période ayyoubide, très vraisemblablement au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (état III). La présence, dans le mur sud de cet édifice, d'une niche rectangulaire nous a amené à identifier cette construction comme une mosquée (ph. 19). La reprise des travaux, en 1973, a permis de définir deux états antérieurs de ce monument : la découverte dans le monument le plus ancien (état I) d'un premier *mihrâb* a montré que si, au cours de ces phases successives, la structure du monument avait considérablement changé, son affectation à des activités cultuelles n'avait, elle, pas varié. Dans son état I, le plus ancien, la mosquée n'occupait que la partie nord du monument final, soit environ la moitié de sa superficie. La mosquée de l'état II est caractérisée essentiellement par le doublement de la surface construite, par déplacement vers le sud du mur de *qibla*, avec translation du *mihrâb*. L'état III ne représente que l'aménagement final du monument, sans que sa structure ait été modifiée pour l'essentiel, par rapport à l'état II (fig. 4 et 5).

#### L'état I de la mosquée

Cet état apparaît comme l'état le plus ancien. Un sondage pratiqué devant le *mihrâb* de l'état I a montré que ses fondations reposent sur un dallage rustique de briques comportant des restes de mortier : la construction qui a précédé la mosquée de l'état I ne présente aucun caractère qui permette de l'identifier comme une mosquée.

Dans l'état I, la mosquée était une pièce rectangulaire de dimensions irrégulières, longue de 9,25 m (mur nord) et large de 5,55 m (mur est). On pénétrait dans la mosquée par une porte ouverte dans le mur nord, large de 1,12 m, dont le seuil était situé à un niveau de 0,20 m au-dessus du niveau du sol de la mosquée. C'est sur le même emplacement que s'ouvrira la porte de l'état III, avec un seuil plus large (ph. 20).

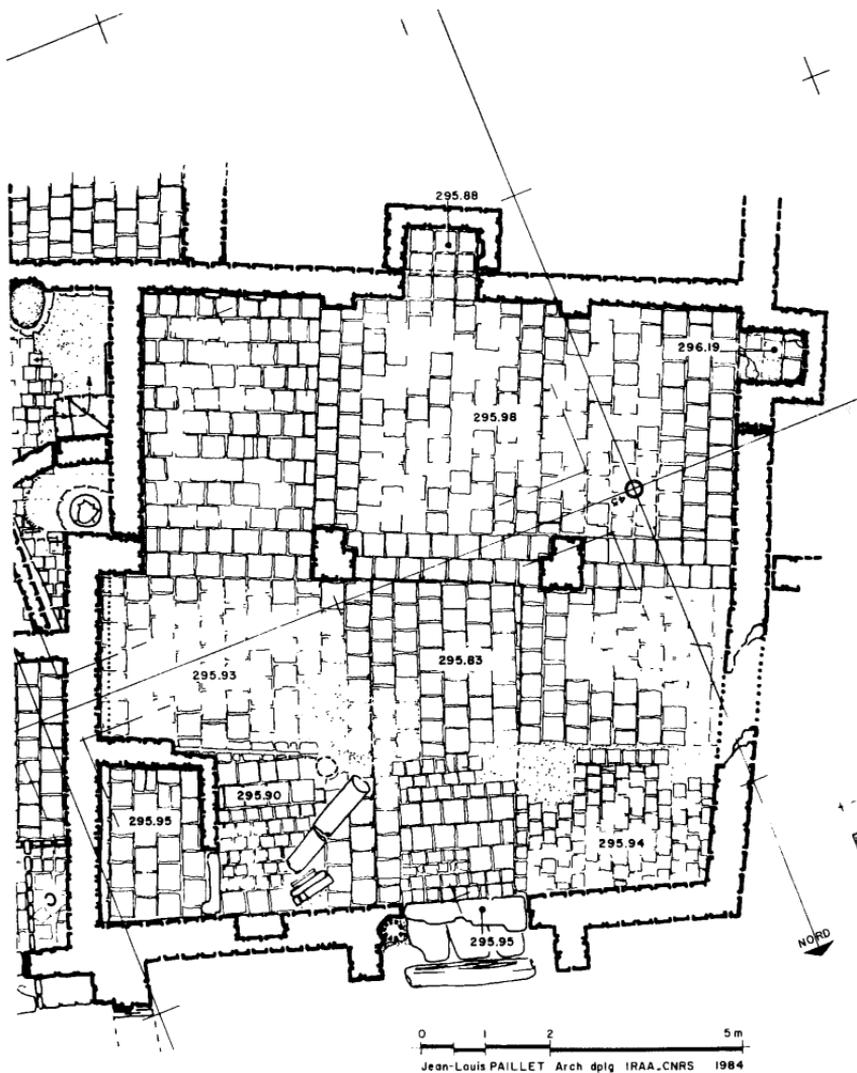


Figure 4 : Plan de la mosquée de l'îlot I, état final

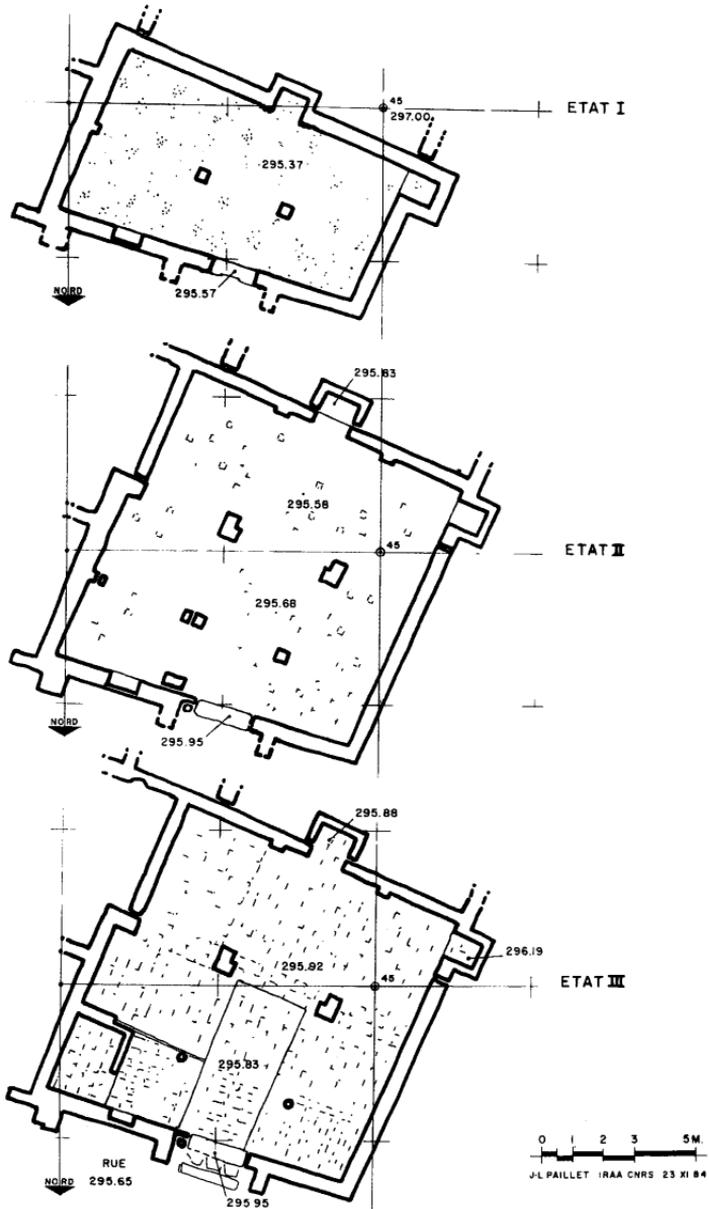


Figure 5 : Îlot I - Mosquée, état I, état II et état III

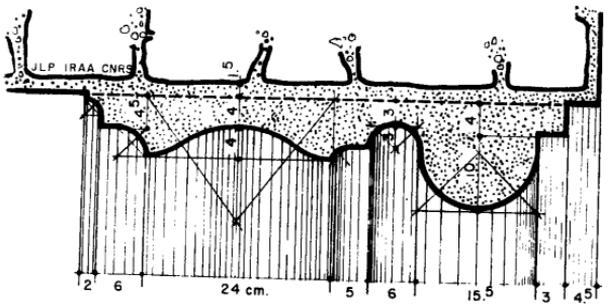
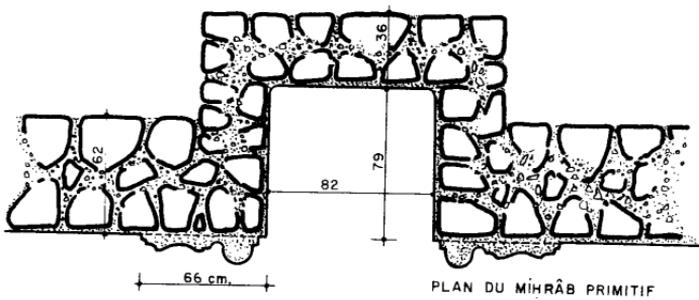


Figure 6 : Mosquée de l'îlot I  
plan du *mihrâb* primitif ; profil du chambranle du *mihrâb* primitif

Les bases de deux piliers de briques qui partageaient la mosquée en deux travées ont été retrouvées : ces piliers avaient pour dimensions moyennes 0,45 x 0,45 m. Au pilier est correspond un pilier engagé dans le mur est (longueur 0,43 m ; largeur 0,52 m). Aucun vestige du pilier correspondant éventuellement au pilier ouest n'a été retrouvé.

Le mur nord de cette mosquée de l'état I (dont l'emplacement a été conservé dans les états suivants de la mosquée) et le mur sud sont construits en pierres calcaires blanches, liées par un mortier de chaux et enduites sur les deux faces, un type de construction qu'on retrouve ailleurs (sondage profond, îlot V), et qui paraît appartenir à la période pré-ayyoubide. Le mur nord comportait une niche dans laquelle a été trouvée une grande jarre brisée : la destination de cette niche est inconnue de nous. Du mur est de la mosquée de l'état I ne subsistent que des restes, le mur de l'état III ayant été construit un peu plus à l'est (d'une quinzaine de centimètres). Aucun reste du mur ouest de l'état I n'a été retrouvé en dehors des traces de fondation d'une niche en saillie : on doit penser que, lors des réfections de la mosquée (état II, puis état III), les vestiges du mur primitif ont disparu. Nous remarquerons plus loin que les murs de cette partie de la mosquée III ont beaucoup souffert, peut-être en raison de la forte déclivité du sol en cet endroit, en direction de la porte, ce qui aurait pu entraîner une érosion plus intense qu'ailleurs. Un sondage effectué perpendiculairement à l'axe du mur ouest de l'état III vers l'extérieur de la mosquée s'est également avéré négatif et n'a révélé aucun reste d'un mur pouvant appartenir à l'état I de ce côté.

Dans la partie médiane du mur sud de la mosquée I s'ouvrait une niche qui était nettement désaxée vers l'ouest : la distance du bord ouest au mur ouest de l'état III est de 3,90 m ; du bord est au mur est, de 4,90 m (fig. 5). Nous l'identifions comme le *mihṛāb* de la première mosquée : les dimensions de la niche sont de 0,82 m de large et 0,79 m de profondeur. Sa base repose sur un dallage irrégulier, vestige de l'état qui a précédé la construction de la mosquée primitive. Les chapes successives du sol de la mosquée de cet état viennent s'appliquer sur la face du *mihṛāb* dont la construction appartient, en tout état de cause, à l'état le plus ancien de la mosquée I. Le *mihṛāb* est encadré par des moulures de plâtre sur lesquelles apparaissent les restes d'une décoration de couleur bleue et des traces de décors géométriques tracés dans le stuc frais (fig 6). On a également retrouvé sur la partie est du mur de *qibla*, sous une couche d'enduit plus tardive, des traces d'un décor de couleur rouge (ph. 21). Ces modénatures se composent d'une part d'un boudin demi-circulaire saillant encadré sur un côté par un listel plat et sur l'autre par une gorge, et d'autre part d'un large bandeau concave mis en valeur entre deux cavets déprimés. Le raccordement à la paroi se fait enfin par l'intermédiaire d'un autre cavet et d'une baguette périphérique.

Le sol de la mosquée I est constitué par un lit de briques de couleur vert-jaune, assez régulièrement disposées, de format moyen 21 x 21 x 4,5 cm, très courant à Bâlis à l'époque pré-ayyoubide et ayyoubide, noyé sous une chape de mortier de chaux d'une épaisseur totale de 6 cm dans laquelle apparaissent plusieurs couches superposées, témoignages de réfections successives de ce sol. La première couche, la plus ancienne, est un enduit rougeâtre granulé, très résistant, de 2 à 2,5 cm d'épaisseur. La deuxième couche d'enduit de chaux blanche a une épaisseur moyenne d'un centimètre et demi. Une couche superficielle très fine témoigne peut-être d'une dernière réfection du sol de l'état I,

à moins qu'il ne s'agisse d'une couche de barbotine déposée pour lisser la partie supérieure de la deuxième chape.

Les fouilles effectuées ne nous ont livré aucune indication sur la nature et l'extension de la couverture de la mosquée I. La disposition des deux piliers centraux et de la saillie sur le mur est permet d'imaginer la présence de poutres supportant un toit.

Les sondages que nous avons effectués au-dessous du sol le plus ancien de la mosquée I ne nous ont fourni aucune indication précise tant en ce qui concerne la date de l'édification de ce monument qu'en ce qui concerne les constructions qui ont éventuellement précédé la mosquée. La monnaie la plus profonde que nous ayons trouvée était intercalée entre la seconde et la troisième couche de la chape du sol, à proximité de la porte de la mosquée : datée du souverain al-'Azīz (Alep : 1226-1236) (publication des monnaies : n° 476), elle nous fournit une indication sur la date du dernier remaniement du sol de la mosquée I, nécessairement postérieur à 1226. Cependant, comme la céramique qui a été trouvée au cours de fouilles effectuées devant le *mihrāb* et à l'intérieur de la porte de la mosquée paraît pouvoir être datée des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, et que, comme nous l'avons vu, les murs nord et sud (*qibla*) paraissent relever d'une technique pré-ayyoubide, on serait tenté de dater la construction de ce monument des décennies ayant immédiatement précédé ou suivi l'avènement des Ayyoubides. Aucune trace certaine d'une occupation antérieure à la construction de la mosquée I n'a été relevée dans un espace qui pourrait avoir été occupé par une rue, si on interprète comme un "trottoir", semblable à ceux qui ont été retrouvés dans les rues d'autres secteurs (îlots III et V, rues avoisinant la grande mosquée), l'alignement de pierres blanches, assez irrégulièrement disposées, qui forment un dallage rustique à un niveau de 0,35 m au-dessous du niveau du dallage de la mosquée primitive, devant le *mihrāb*.

#### L'état II de la mosquée

Dans son deuxième état, la mosquée a été profondément modifiée par rapport à l'état I : elle a été fortement agrandie par l'adjonction d'une nouvelle salle, un nouveau mur de *qibla* étant aménagé à 4,50 m environ au sud du premier mur. La mosquée II a une surface double de la surface de la mosquée I (89 m<sup>2</sup> contre 46 m<sup>2</sup>, *mihrāb* non compté). Ainsi agrandie, la mosquée II a une forme carrée qui serait à peu près régulière (la longueur des deux axes médians est de 9,60 mètres) si le mur est de l'extension n'était nettement décroché vers l'ouest par rapport au mur de la mosquée I (fig. 5, ph. 22).

Le plan de la mosquée I, devenue partie nord de la mosquée II, n'a subi que des changements mineurs, mais la construction a été presque totalement renouvelée. Le mur nord a été détruit et reconstruit sur le même emplacement ; le mur est a été également détruit et rebâti avec un déplacement d'une dizaine de centimètres vers l'est ; le mur sud (mur de *qibla*) a été arasé ; tout fait supposer que le mur ouest a été reconstruit à l'emplacement où nous avons trouvé le mur de la mosquée dans son état final (III). Les deux piliers de briques de l'état I ont été conservés, le pilier oriental étant alors doublé dans sa longueur qui passe à 0,86 m, cependant que le pilier accolé au mur oriental était lui aussi doublé par l'adjonction d'un second pilier de 0,40 m de large et de 0,36 m de long. Le long du mur nord, un pilier de dimensions 0,91 sur 0,79 m a été construit. Ces divers remaniements, qui appartiennent évidemment à l'état II car leurs fondations reposent directement sur le dallage de l'îlot I, paraissent avoir eu pour but de renforcer les

éléments porteurs de la toiture dans cette partie de l'édifice. L'ancienne salle de prière de la mosquée I a été profondément remblayée, sur une hauteur de 0,30 m : le sol de l'état II se compose d'un lit assez irrégulier de fragments de briques de dimensions 23 x 23 cm, que recouvre une épaisse chape blanche.

Dans la partie médiane de la mosquée II, deux gros piliers de briques ou de demi-briques de 20 x 20 x 4 cm ont été érigés sur l'emplacement de l'ancien mur dérasé de *qibla* de la mosquée I, de part et d'autre du *mihrâb*, en alignement par rapport aux deux piliers de l'état I. Les dimensions de ces deux piliers sont, à peu de chose près, semblables : plus grande longueur 0,87 m (pilier ouest) et 0,86 m (pilier est) ; plus grande largeur 0,65 et 0,64 m.

L'ancien mur de *qibla* de la mosquée I a été arasé à la hauteur du remblai et le sol a été nivelé et ensuite recouvert d'un dallage. Le tassement de la terre de remblai a été inégal dans la partie nord et la partie sud de la mosquée II : moins important dans la partie nord où le dallage II était conforté en profondeur par la présence du dallage I ; plus accentué dans la partie sud où l'épaisseur du remblayage était plus grande. Ce fait explique que le sol de la moitié nord de la mosquée II soit situé à une dizaine de centimètres au-dessus du niveau du sol de la moitié sud.

La partie sud de la mosquée II est limitée à l'est par un mur qui est décroché, par rapport au mur est de la mosquée I, peut-être parce qu'il y avait ici un mur antérieur à l'agrandissement de la mosquée. Il est également possible que, sur le côté sud, on ait utilisé un mur lui aussi antérieur à l'agrandissement de la mosquée I : ceci expliquerait le "trait de scie" à l'emplacement du raccord entre le *mihrâb* et le mur sud, qui donne bien l'impression que le mur a été sectionné et la niche rapportée à cet endroit, lorsque l'extension de la mosquée vers le sud a été réalisée. Le *mihrâb* du mur de *qibla* de la mosquée II a une forme carrée (largeur 1,10 m ; profondeur 1,15 m). Il est placé exactement au centre du mur de *qibla* (distance des bords du *mihrâb* par rapport aux murs ouest et est : 4,10 m). À l'intérieur de la niche se trouve une marche de 0,19 m de hauteur et 0,66 m de profondeur, qui a disparu dans l'état III où elle est dissimulée par le dallage final. De part et d'autre du *mihrâb*, mais à des distances inégales, on trouve deux piliers de brique liés au mur de *qibla* qui correspondent aux deux gros piliers centraux de la mosquée II. Dans le mur ouest de la mosquée, près de l'angle sud-ouest, s'ouvre une petite niche de 0,75 m de largeur et 1,05 m de profondeur semblable à celle de l'état I.

Le sol de l'extension sud de la mosquée dans son état II est constitué par un dallage de fragments de briques de petites dimensions et de formes irrégulières, qui a fait l'objet d'une réfection, elle aussi assez grossière, dans la moitié est ; l'importance du tassement des remblais dans cette partie de la mosquée explique la nécessité où l'on s'est assez rapidement trouvé de restaurer un dallage de médiocre qualité.

Un sondage ponctuel effectué au-dessous du dallage de la partie sud de la mosquée II jusqu'à une profondeur de 0,50 m n'a révélé aucune trace de sol éventuel antérieur à l'extension de la mosquée.

L'élargissement de la porte de la mosquée sur la rue (largeur portée à 1,95 m) est vraisemblablement à mettre en rapport avec l'ensemble des travaux effectués à l'état II du monument : le doublement des dimensions de la mosquée justifiait que l'entrée même en fût notablement agrandie. D'autre part, en déplaçant l'axe de la porte vers l'est, on la recentrait par rapport au nouveau *mihrâb*, l'alignement des différents éléments constitutifs

de la mosquée restant cependant assez imparfait, en raison de l'irrégularité de la construction.

Si la disposition des piliers qui délimitent trois travées (une large, le long du mur de *qibla*, et deux étroites) permet de supposer l'existence d'une couverture avec des poutres, aucun indice ne nous permet de dire si l'ensemble du monument était couvert, ou si un jour subsistait permettant d'éclairer la mosquée.

Nous ne disposons que d'indices assez imprécis sur la date vraisemblable de l'agrandissement de la mosquée de l'îlot I. Nous avons vu plus haut qu'une monnaie datée de 'Aziz (n° 476) fournit un *terminus a quo* pour la dernière réparation du dallage de la mosquée I (1226). Ainsi que nous le verrons plus loin, les monnaies trouvées sous le dallage de l'état III nous amènent à situer vers 1240-1250 la réfection finale de la mosquée. Nous proposerons donc comme date vraisemblable de l'agrandissement de la mosquée la période 1230 à 1240.

### L'état III de la mosquée

L'état III est le premier que nous ayons dégagé au cours des fouilles faites dans ce secteur. Nous n'avons trouvé aucune trace de construction, ni aucun indice d'occupation postérieure à cet état, qui était donc celui de la mosquée de l'îlot I, lorsque, en 1259-1260, la ville de Bālis fut abandonnée définitivement par sa population. Quelques monnaies ont été retrouvées sous le dallage de la mosquée III : notamment une monnaie de Zāhīr Ġāzī et 'Ādil (1199-1218) (n° 333) et une monnaie de al-Nāṣir Yūsuf II (1236-1260) (n° 519). Nous pensons que l'aménagement final de la mosquée n'a guère été postérieur au *terminus a quo* que fournit la monnaie n° 519 et nous proposons de dater de la décennie 1240-1250 la réfection du dallage de la mosquée et les dernières transformations qui ont donné à ce monument son aspect final (ph. 19 et 23-29).

Par rapport à l'état précédent, l'état III de la mosquée, dont nous ferons plus loin une description plus détaillée, nous paraît se caractériser de la manière suivante :

- L'ensemble du sol de l'édifice a été fortement remblayé et recouvert d'un dallage de briques de belle qualité, régulièrement disposées, qui a entièrement recouvert le matériel, assez hétéroclite et médiocre, qui caractérisait, de ce point de vue, l'état II de la mosquée. La surélévation du niveau de la mosquée (0,20 m dans la moitié nord, 0,25 m dans la moitié sud, de la surface du sol II à la surface du sol III) a permis de faire disparaître complètement les traces du mur de *qibla* de la mosquée I et du *mihrāb* que l'on pouvait deviner sous la surface assez tourmentée de la mosquée II. Dans le tiers nord de la mosquée III, ce dallage a fait l'objet d'une réfection tardive de moins bonne qualité.
- Aux deux piliers de briques de la partie nord de la mosquée II ont été substituées des colonnes, dont une a été retrouvée ; la présence d'une seconde colonne paraît vraisemblable, car il n'y a aucune trace d'un éventuel pilier de briques. L'existence d'une zone dallée rectangulaire, ménagée entre les colonnes et les piliers de la mosquée, légèrement déprimée par rapport au dallage du reste de l'édifice et comportant une canalisation pour l'évacuation des eaux, paraît indiquer que cette zone centrale était découverte et assurait à la mosquée un éclairage zénithal.

- Un petit réduit a été aménagé dans l'angle nord-est de l'édifice, vraisemblablement dès la réfection de la mosquée, ainsi que l'indique son dallage qui correspond à celui de la travée centrale de la mosquée III (mais non à celui, remanié, de la travée nord) (ph. 29).
- D'une manière générale, la structure même de l'édifice (les murs), et ses dimensions, n'ont pas été affectées par les transformations qu'il a subies dans l'état III, ces transformations s'étant limitées à un embellissement du monument, dont l'aménagement avait pris sa forme définitive au moment de son agrandissement (état II).

Dans son état final, la mosquée de l'îlot I a une forme carrée, avec pour dimensions intérieures : mur sud (*qibla*) 9,35 m ; mur ouest 9,20 m ; mur nord 9,50 ; mur est (longueur mesurée le long de sa partie sud et de son prolongement vers le mur nord) 10,15 m.

La porte du mur nord (largeur 1,95 m) est décentrée vers l'ouest, par rapport à l'axe du *mihrab*. De part et d'autre de l'entrée, deux piliers de briques cuites, revêtues d'un enduit, font saillie sur la rue. Le piédroit gauche de la porte garde la trace d'un tambour de colonne dont le diamètre approximatif était de 0,30 m. Le seuil de la porte comporte, de l'extérieur vers l'intérieur, un fragment de colonne de basalte en remploi, trois dalles de pierre et enfin, à la hauteur du mur de la mosquée, un muret de briques.

Le sol de la mosquée est revêtu d'un dallage de briques de dimensions variables qui indiquent des remaniements dans le tiers nord du bâtiment ; le dallage repose sur une couche de mortier rose épaisse de quatre centimètres et demi.

La mosquée comporte divers éléments qui permettent d'en reconstituer le plan. Deux tambours d'un fût de colonne byzantine de basalte gris (diamètre 0,38 m ; longueur des deux fragments 1,05 et 0,76 m) et une base en calcaire blanc avec sa plinthe carrée ont été trouvés gisant dans le quart nord-est de la mosquée, à proximité de ce qui paraît avoir été leur scellement original (ph. 23 et 24). À l'ouest, on n'a retrouvé aucun reste de pilier ; l'état de destruction de l'emplacement réservé dans le carrelage ne nous permet pas de conclure avec certitude sur la nature de l'élément porteur qui faisait pendant à la colonne qui a été retrouvée. La présence d'une seconde colonne de ce côté ne constitue donc qu'une hypothèse. Les deux vestiges de piliers de briques de 20 x 4 cm, de dimensions 0,87 x 0,65 (pilier ouest) et 0,86 x 0,64 (pilier est), situés à 3,68 et 3,71 m du mur de *qibla*, ont une forme en L qui implique la disposition des poutres de la couverture. Deux piliers de briques engagés dans le mur de *qibla* leur correspondent. De la couverture éventuelle aucun reste n'a été retrouvé au cours des fouilles.

Les emplacements de la colonne et de son éventuel pendant du côté ouest, les deux piliers de briques et les deux piliers engagés dans le mur sud, placés dans un alignement relativement correct, déterminent trois nefs, dont la largeur, à la hauteur des piliers de briques, est de 2,30 m (nef occidentale), 2,90 m (nef centrale), 2,60 m (nef orientale). La zone rectangulaire qui est située entre la porte et les piliers est déprimée de 7 à 9 cm par rapport au niveau général de la mosquée (ph. 25) ; nous avons retrouvé une mince rainure de 4 cm de large qui court vers l'est à partir de l'emplacement de la colonne est, et que l'on peut suivre sur 2,40 m (ph. 23 et 24). Ces éléments nous permettent de supposer que cette zone centrale était à ciel ouvert, les eaux de pluie recueillies étant évacuées vers un puits perdu. Elle dessinait une nef perpendiculaire au mur de *qibla* qui éclairait l'intérieur

de l'édifice et conduisait vers le *mihrāb*. La travée située le long de la *qibla*, large de près de 4 m, et le vestibule non couvert donnent un agencement général en forme de T.

Le dallage du tiers nord de la mosquée a fait l'objet d'une réfection assez grossière avec des briques d'un module inférieur à celles qui sont employées dans le reste du bâtiment. Dans l'angle nord-est, est ménagée une petite pièce dont les murs de brique, très légers, sont simplement posés sur le dallage de la mosquée, le mur sud englobant le pilier engagé de l'état I, agrandi dans l'état II. La comparaison des dallages fait penser que cette construction a été effectuée après la pose du dallage de l'état III et avant la réfection tardive que nous venons de mentionner. De dimensions intérieures 1,50 x 2,60 x 1,40 x 2,40 m, ce local s'ouvre sur la mosquée par une porte large de 1,05 m. Il pouvait être destiné à servir de dépôt ou à loger un gardien chargé de l'entretien de la mosquée (ph. 29).

La travée centrale de la mosquée a conservé le dallage primitif, assez fortement détérioré dans les parties ouest et est. La travée méridionale est assez nettement séparée du reste de l'édifice par l'alignement des deux piliers de briques et par le retour du mur oriental. Le carrelage de briques forme un bandeau, à la hauteur des piliers, qui contribue également à l'individualiser sur le plan. Cette partie a partout conservé le beau dallage de briques jaune-vert, de dimension 37 x 37 x 5 cm, alignées en rangs réguliers perpendiculaires au mur de *qibla*, sauf dans le tiers oriental de cette travée (rangs parallèles au mur de *qibla*), cette différence d'agencement du dallage correspondant probablement à une réfection (ph. 25).

La niche du *mihrāb* est celle de l'état II (largeur 1,10 m réduite à 1,04 par les enduits ; profondeur 1,12 m), avec pour seule différence que la marche qui s'y trouvait a disparu et est dissimulée sous le dallage de l'état III (la surélévation du niveau du sol atteint ici 0,27 m) (ph. 26 et 27). Nous avons déjà remarqué que ce *mihrāb* est situé exactement au centre du mur de *qibla* ; mais il est nettement décentré vers l'est, par rapport à l'axe qui permettent de définir la porte et les colonnes et piliers de la mosquée. Aucune trace de décoration n'a été retrouvée sur les murs du *mihrāb* ; par contre, sur les restes assez importants d'enduit qui subsistent sur la partie orientale du mur de *qibla*, des traces d'un décor de peinture rouge ont pu être relevées. Cette partie du mur garde également la trace d'une mouluration faisant saillie de deux ou trois centimètres et placée à 1,04 m au-dessus du niveau du sol ; les parties verticales de cette mouluration formaient un double bandeau de 0,24 m qui encadrait peut-être une des fenêtres qui éclairaient le fond de la mosquée. Aucune trace de décor n'a été retrouvée sur la partie occidentale du mur de *qibla*, en raison de son état plus accentué de dégradation. Ce mur, comme les autres murs de la mosquée, et, d'une manière générale, comme tous les murs de Bâlis à l'époque ayyoubide, se compose de briques cuites (dimensions 20/21 x 20/21 x 4/5 cm) dans sa partie inférieure, et de briques crues de *leben* dans la partie haute des murs ; dans la partie orientale du mur de *qibla*, on trouve des briques cuites jusqu'à une hauteur maximale de 1,70 m. La niche de l'angle sud-ouest de la mosquée, signalée dans l'état II, se retrouve dans l'état final, avec un dallage de briques de 20 x 21 x 4,5 cm, qui forme marche, à un niveau de 0,27 m au-dessus du niveau du dallage de la salle de prière (ph. 27 et 28).

Si on accepte comme vraisemblables les dates que nous avons proposées pour les états successifs de la mosquée de l'îlot I, c'est-à-dire les environs de 1200 pour l'état I,

de 1230-1240 pour l'extension de l'état II, de 1240-1250 pour les premiers aménagements de l'état III, on peut tirer de la comparaison de l'état du monument à ces différentes époques les conclusions suivantes :

- la mosquée de l'état I, qui remonterait à la fin de la période pré-ayyoubide ou aux premières décennies de la dynastie ayyoubide, est un monument très modeste dans ses dimensions et dans son exécution ;
- on peut supposer que l'agrandissement de la mosquée à l'état II correspond à une augmentation de la population, et aussi sans doute à un développement de l'activité économique à Bâlis : sanctuaire de quartier, élevé à proximité d'une des portes de la ville, la mosquée de l'îlot I ne pouvait que s'adapter au mouvement humain et matériel qu'entretenait ici l'activité commerciale ; la mosquée de l'îlot I témoignerait de l'essor de la ville dans une période qui fut au total favorable, comme en témoignent la construction du minaret de Bâlis et la restauration de la grande mosquée, qui seraient à peu près contemporaines de l'extension de la mosquée de l'îlot I ;
- les embellissements de détail que l'on constate dans l'état III, l'évidente recherche d'une qualité meilleure de construction et d'une apparence plus flatteuse (colonnes substituées à des piliers de briques ; dallage homogène de belle qualité) conduiraient de même à conclure que le début des années 40 fut marqué à Bâlis par une réelle prospérité matérielle ;
- en revanche, la relative médiocrité des aménagements les plus tardifs (restauration du dallage de la travée nord de la mosquée) pourrait faire penser à un déclin relatif dans les années qui précédèrent l'abandon de la ville.

### C. La boutique de l'îlot I

La construction qui jouxte la mosquée vers l'est et qui occupe le centre de l'îlot nous a paru pouvoir être décrite comme une boutique, en raison de plusieurs de ses caractéristiques (fig. 8, ph. 30 à 37) :

- ouverture directe sur la rue par une porte dont la largeur (1,26 m dans le dernier état) est très supérieure à la largeur des portes d'habitations privées à Bâlis ;
- présence d'une banquette devant la porte qui évoque tout naturellement les *maṣṭaba* que l'on trouve traditionnellement devant les boutiques (*dukkān*) des villes arabes jusqu'à l'époque moderne (ph. 31) ;
- isolement de la construction qui consiste en une pièce unique, sans ouverture vers l'intérieur, disposition qui la distingue également de toutes les maisons d'habitation fouillées à Bâlis ;
- division du local en plusieurs secteurs, disposition qui se retrouve, avec des variantes, dans les états successifs de la construction et qui paraît explicable par des utilisations commerciales ou artisanales.

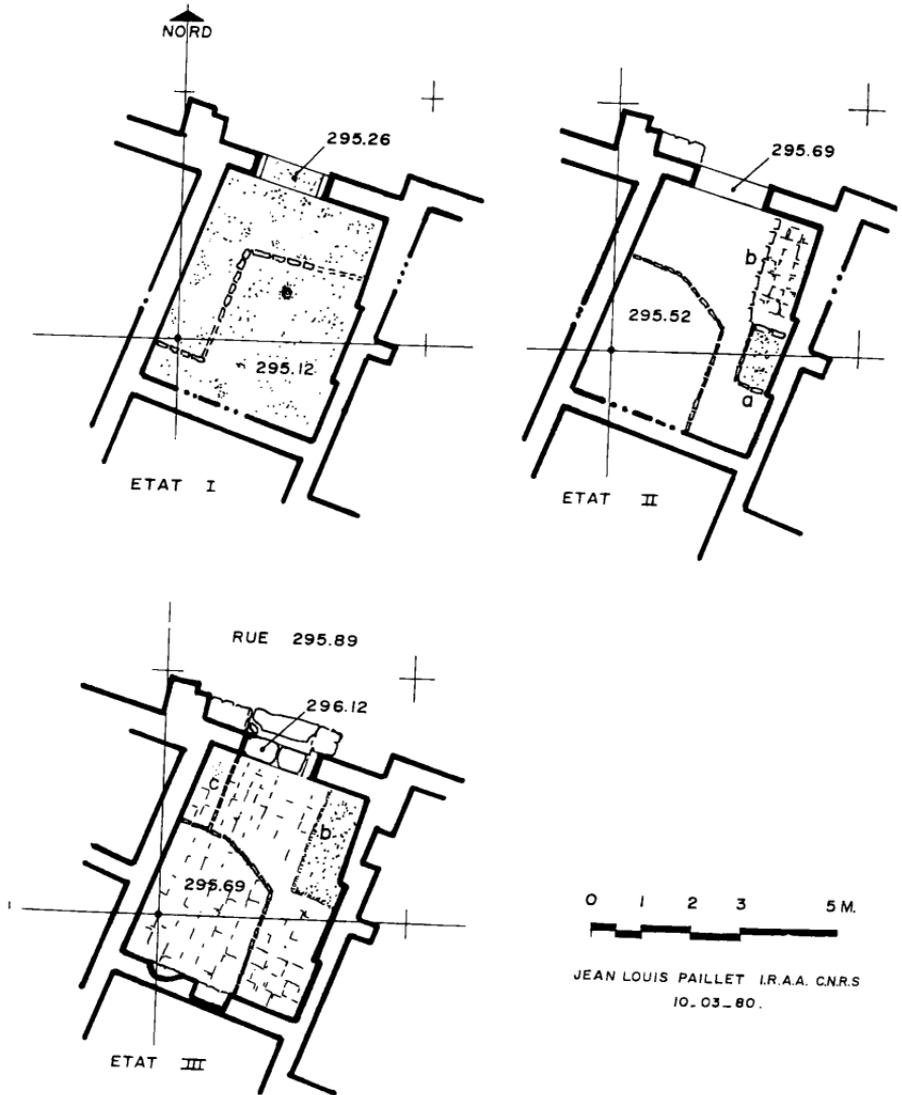


Figure 7 : Îlot I - Boutique, état I, état II, état III

Les fouilles de 1971 ont permis de dégager l'état le plus récent (état III) de cette construction. Des recherches complémentaires, effectuées en 1972, ont mis au jour deux niveaux antérieurs d'occupation (fig. 7) :

- *L'état I* est le plus ancien que nous ayons pu identifier (ph. 32 et 33). Sur un sol très compact de terre battue et de chaux, en forte pente du nord vers le sud, courait un muret en forme de S, en saillie de quelques centimètres par rapport au sol et enrobé dans le même enduit. À ce sol I, situé à une profondeur de 0,43 m (au nord) à 0,70 m (au sud) au-dessous de la surface du dallage de l'état III, paraît correspondre un seuil large de 1,17 m (situé à une profondeur de 0,86 m par rapport au seuil de l'état III). L'abondance des scories et des cendres trouvées dans la couche la plus ancienne, juste au-dessus du sol, constitue un indice suggérant que l'on y travaillait le métal.
- Du dallage de *l'état II*, ne subsistent que quelques restes dans l'angle sud-est de la boutique, quelques belles briques de format 34 x 38 cm posées en rangées régulières, à une profondeur de 0,17 m par rapport au niveau du dallage de l'état III (ph. 34). À cet état appartient une petite fosse "a", située dans le quart sud-est de la boutique : délimitée par des briques de chant de dimensions 34 x 4 cm, cette fosse formait un rectangle assez irrégulier de 1,18 m de long (nord-sud) sur 0,70 m de large (ouest-est) et était profonde de 0,30 m ; elle avait pour fond un sol simplement recouvert d'un enduit blanc de chaux très friable (ph. 35). La fosse allongée "b" qui a été mise au jour dans l'état le plus récent de la boutique (état III) appartenait à l'état II (ph. 36). C'est à cet état II également qu'appartient un seuil II situé à 0,43 m au-dessus du seuil I, et large de 1,42 m. La boutique de l'état II était divisée en deux parties par un muret de briques qui isolait le quart sud-ouest de la pièce ; ce muret a été conservé dans l'état final de la boutique. Une monnaie trouvée au-dessous du dallage de l'état II (dans la couche qui se trouve immédiatement au-dessus du sol I) et qui est datée de *Zâhir Gâzi* (1186-1216) (n° 353) permet de conclure que la pose du dallage II a eu lieu à une date postérieure à 1186. Notons dès maintenant que la disposition de la boutique dans son état II ne diffère pas substantiellement de la disposition de l'état III (présence de fosses et d'un espace délimité) : les conclusions auxquelles nous arriverons sur l'utilisation éventuelle de cette boutique valent donc également pour l'état II.
- Dans son *état III*, la boutique présente quelques modifications par rapport à l'état II, mais en conserve plusieurs éléments : l'ensemble de la boutique est recouvert par un nouveau dallage qui dissimule la fosse "a" ; en revanche, la fosse "b" est conservée, sa partie supérieure affleurant au niveau du dallage III. Une fosse "c" est construite en élévation dans l'angle nord-ouest de la boutique. Le nouveau sol préserve le muret édifié dans l'état II (ph. 30 et 37).

Dans cet état final, la boutique est un rectangle irrégulier de dimensions intérieures maximales 4,60 m (nord-sud) et 3,64 m (ouest-est). On entre dans la boutique, du côté nord, par une porte qui est de plain-pied avec une banquette de briques. Long de 3,08 m et large de 0,58 m, ce *maṣṭaba* déborde largement de chaque côté de la porte ; sa surface,

qui a conservé une partie de son enduit, est située à 0,37 m de haut par rapport au niveau de la rue (ph. 31).

Le seuil de l'état III est légèrement plus étroit que le seuil de l'état II (1,26 au lieu de 1,42 m). Il est situé à 0,43 m au-dessus du seuil de l'état II, et à 0,86 m au-dessus de seuil de l'état I : cet exhaussement correspondait vraisemblablement à l'exhaussement progressif du niveau de la rue, phénomène classique dans les villes proche-orientales à l'époque arabe. Le niveau du seuil III est situé à 0,43 m au dessus du niveau de dallage de l'état III, qui est donc légèrement inférieur au niveau le plus récent de la rue (la différence est de 6 cm).

Le sol de la boutique est entièrement dallé de carreaux de brique de modules variables, parmi lesquels dominent les briques de grandes dimensions (38 x 38 cm, et surtout 34 x 34 cm, et 20 x 21 cm), avec, en remploi, quelques briques byzantines. Un petit mur, dont il subsiste une largeur et deux épaisseurs de demi-briques de 21 x 10/9 cm, s'accroche au mur sud de la boutique, suivant un angle d'environ 90 degrés ; après s'être dirigé vers le nord sur un parcours de 2,25 m, il s'infléchit vers le nord-ouest et va s'accoler au bas du bac "c". Ce mur délimite, dans le quart sud-ouest de la boutique, un espace assez régulièrement dallé de briques de 33/34 cm, fort détériorées, dont nous n'avons pas pu déterminer l'utilisation.

La fosse "b", située dans l'angle nord-est de la boutique, avait pour dimensions 2,41 x 0,72 m (dans sa partie nord) : appuyée au nord et à l'est sur les murs de la boutique, elle était close à l'ouest et au sud par des parois de briques de 21 cm posées à plat, mélangées de cailloux (ph. 36). Construite dans l'état II, ainsi que nous l'avons vu plus haut, elle affleure au niveau du dallage III. Sa profondeur varie de 0,38 m (partie sud) à 0,48 m (partie nord). Dallée de briques de 22 x 22 cm, elle était à l'origine partagée en trois bacs par deux petites cloisons transversales de mortier de chaux qui ont presque complètement disparu dans l'état III (seule subsiste la partie basse de ces cloisons). Le bac "c", construit dans l'angle nord-ouest de la boutique, appartient au seul état III. Il forme un rectangle irrégulier de 1,60 m de longueur et de 0,60 m de largeur, qui s'appuie sur les côtés nord et ouest aux murs de la boutique, sur le côté sud au mur, et est fermé, à l'est, par un petit mur comportant un maximum de cinq assises de briques de petit module. Les fosses "b" et "c" pourraient être des bassins destinés à l'accomplissement d'une tâche artisanale, ou des bacs où étaient entreposés, en vue de leur vente, des produits agricoles ou "industriels".

Les murs de la boutique, dont l'emplacement ne semble pas avoir varié de l'état I à l'état III, sont constitués, dans leur état final, de briques cuites verdâtres et rouges de module 20/21 x 13 x 4 cm jusqu'à une hauteur variant de 0,70 à 1 m, la partie supérieure des murs étant constituée de briques crues (*leben*) d'un module d'environ 31 x 15 x 6 cm ; cette technique de construction, ainsi que nous l'avons vu précédemment, se retrouve dans les autres constructions d'époque ayyoubide qui ont été mises au jour dans les divers îlots. Les murs sont revêtus d'un enduit de couleur rosâtre, dont les restes les plus étendus se trouvent sur la brique crue. La hauteur maximale des murs retrouvés en place dépasse deux mètres. Dans le mur du fond de la boutique (mur sud) s'ouvrent, à l'ouest, une petite niche de 0,55 m de largeur, et, au centre, une sorte de placard (*dūlāb*), de dimensions un peu plus vastes (largeur 0,60 m ; hauteur 0,62 m ; profondeur

maximale 0,35 m), dont la partie supérieure conserve la trace de la poutre qui formait linteau (ph. 37).

Plusieurs monnaies ont été trouvées sous le dallage III de la boutique lors de son démontage : la monnaie n° 215 attribuée à Kay Kā'ūs II et autres (1248/9-1257) indique que le dernier dallage fut aménagé après 1248.

Des transformations successives que nous avons décrites précédemment se dégagent les conclusions suivantes :

- La permanence d'un certain type de disposition intérieure (existence de bacs ou de fosses, murets intérieurs délimitant plusieurs secteurs) paraît révélatrice d'activités de caractère artisanal ou commercial, qui se sont maintenues de l'état I à l'état III.
- Le passage d'un sol de terre battue et de chaux dans l'état I, le plus ancien, à un dallage assez soigné, dans l'état II, indique un progrès dans la construction dont on peut inférer une amélioration des conditions matérielles. L'irrégularité relative du dallage de l'état III (avec emploi de briques byzantines) pourrait au contraire être le signe d'un certain déclin en fin de période. Le parallélisme de ces conclusions avec celles que nous avons tirées de l'étude des trois états successifs de la mosquée nous amènerait à penser que les trois états de la boutiques se situent à l'intérieur de la période ayyoubide, le premier dans les dernières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, le second (postérieur de toute manière à 1186) dans les premières du XIII<sup>e</sup> siècle, et le troisième, très tardivement, vers 1250.

#### D. La maison de l'îlot I

L'extrémité est de la partie de l'îlot I située au sud de la rue est occupée par une maison d'habitation et une courette aménagée derrière la boutique décrite précédemment. Ce secteur a été entièrement fouillé durant la campagne de 1971 (ph. 38 à 62). Délimitée au nord par la rue, à l'est par un passage (ph. 39), au sud par un couloir (ph. 40), à l'ouest par la boutique et la cour (ph. 59), la maison a une forme de rectangle irrégulier de dimensions extérieures 5,50 m (côté nord), 10,90 (côté est), 5,70 (côté sud), 10,70 (côté ouest). Sa superficie hors œuvre est de 60,50 m<sup>2</sup>, sa surface intérieure de 46 m<sup>2</sup>. Elle s'organise autour d'une cour centrale (patio), qui était au moins partiellement à ciel ouvert, sur laquelle ouvrent une pièce et un *īwān* et à laquelle donne accès un vestibule. Un escalier permet de monter à un étage (fig. 8, 9 et 10).

Comme dans une des maisons de l'îlot II, la maison n'ouvre pas directement sur la rue principale du quartier, mais sur un passage perpendiculaire à cette rue, dont la largeur est de 1,57 m, et qui desservait sans doute plusieurs maisons (dont une avait sa porte en face de la maison fouillée) (ph. 39). La porte a une largeur de 0,92 m. Le trou d'encastrement de l'élément horizontal supérieur du dormant de la porte a été retrouvé à une hauteur de 1,53 m au-dessus du seuil ; son diamètre, dont on peut déduire les dimensions de la poutre, est de onze centimètres. La pièce "a" est un vestibule de 3,07 m sur 2,15 m dont la plus grande partie est occupée par un escalier, au-dessous duquel, suivant une disposition assez habituelle dans les maisons d'habitation de Bālis, sont aménagées des latrines, retrouvées ici très dégradées (orifice des latrines : 0,45 m sur 0,28 m) (ph. 41 et 42). Le seuil de la porte est situé à 0,30 m au-dessus du dallage de la pièce "a", qui est

donc nettement en contrebas du niveau du passage. Le dallage de "a" est constitué par des carreaux de 37 cm, en assez bon état, et assez régulièrement disposés. L'escalier balancé tourne le long des murs ouest, sud et est de la pièce "a", selon trois volées en U. Construites en briques de 26 x 12 x 5,5 cm, les marches de l'escalier ont des dimensions très variables ; leur hauteur moyenne est de 23 cm. Les trois premières, qui constituent la première volée, le long du mur ouest, ont une largeur de 0,70 m. Une marche plus large forme une sorte de palier à l'angle sud-ouest de la pièce "a". De là, on pouvait accéder, par une porte de 0,86 m de large, à la pièce "f" qui était située à l'étage et dont le plancher a été retrouvé en place ; cette porte a été ultérieurement bouchée par des briques de 20 x 20 x 4,5 cm, liées par un mortier maigre. Les trois marches de la deuxième volée, le long du mur sud, subsistent, en très mauvais état ; elles ont une largeur de 0,80 à 0,85 m. Une marche triangulaire, de 0,80 m de large, subsiste le long du mur est ; le reste de l'escalier s'est effondré, mais la trace de l'accrochage d'une marche supplémentaire est visible sur le mur est. Cet escalier conduisait à la terrasse qui couvrait sans doute la plus grande partie de la maison, et à laquelle on pouvait accéder par une ouverture pratiquée dans le plafond de la pièce "a" ; au cours des fouilles, on a retrouvé, dans son angle sud-ouest, les traces d'une poutre d'un diamètre de 0,10 m, qui soutenait vraisemblablement le plafond, dont les solives pouvaient s'appuyer sur les décrochements de 0,17 m de largeur constatés sur les murs est et sud du vestibule.

Du vestibule "a" on accède, vers l'ouest, à la pièce "e", et, vers le nord, au patio "b", par une porte large de 0,87 m et haute de 1,74 m (ph. 43). Un fragment du linteau de bois, ou de la partie horizontale haute du dormant de la porte, long de 0,90 m et large de 0,16 m, a été retrouvé au cours des fouilles (ph 44).

Le sol du patio "b" est surélevé de six centimètres par rapport à celui du vestibule. Le patio a une forme rectangulaire : longueur de 4,65 m (côté nord) et 4,97 m (côté sud) ; largeur de 3,10 m dans sa partie centrale (ph. 45 à 52). Ses murs, comme tous les murs de la maison de l'îlot I, sont constitués de briques cuites, jaunes et rouges, de module 21 x 21 x 4 cm liaisonnées par un épais mortier de chaux jusqu'à une hauteur d'environ un mètre. La partie supérieure des murs est constituée par des briques crues (*leben*) de module 30 x 15 x 5 cm, liées par le même mortier rose épais, sur lesquelles l'enduit s'est mieux conservé, ce qui a pu aider à la relative bonne conservation des murs, dont certains pans dépassent largement deux mètres de haut. Le dallage du patio, retrouvé en très bon état, se compose, pour l'essentiel, de belles briques carrées de couleur jaune-vert de 35/36 cm de côté et 4,5 cm d'épaisseur, très régulièrement disposées (ph. 45 et 46). Vers le milieu de la pièce, mais légèrement décalé vers le sud, un carré de 1,47 sur 1,49 m de côté (quatre fois quatre rangées de carreaux) est disposé à un ou deux centimètres en contrebas du reste du dallage. Sur le côté est de ce carré s'ouvre la bouche d'une canalisation composée d'éléments cylindriques de terre cuite juxtaposés, de 26 cm de long et 13,5 cm de diamètre (diamètre intérieur 10,5 cm) (ph. 47 et 48) : elle descend en pente douce vers l'est, sur une longueur de 1,47 m, et aboutit à une fosse creusée sous le dallage, le long du mur (ph. 52). Cette fosse, dont l'aménagement est assez rustique (maçonnerie peu soignée de briques de 22 cm ; tracé assez irrégulier, avec un diamètre nord-sud de 0,75 m et ouest-est de 0,92) et que l'on a pu fouiller jusqu'à une profondeur de deux mètres, constitue vraisemblablement un puits perdu. L'ensemble de ce dispositif, évidemment destiné à recueillir et à évacuer l'eau de pluie (et l'eau de ménage) paraît

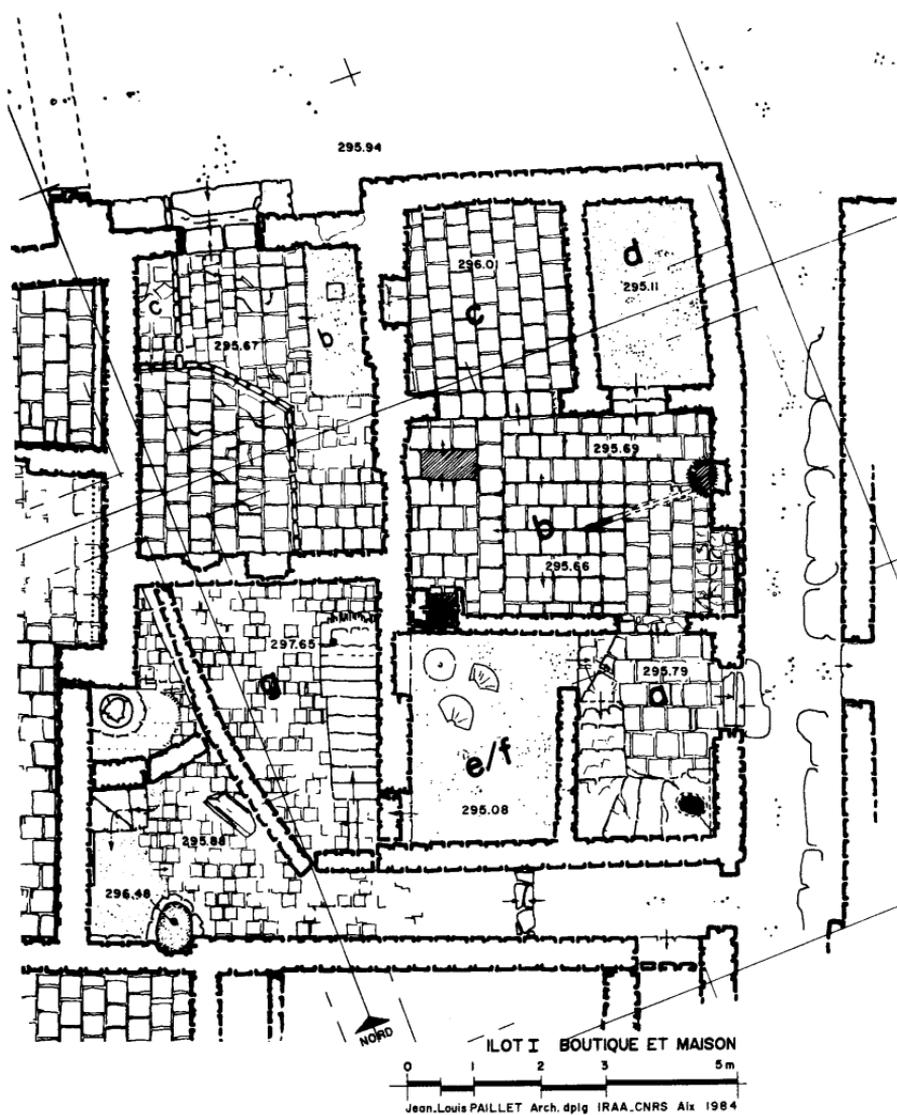


Figure 8 : Maison de l'îlot I - Plan général

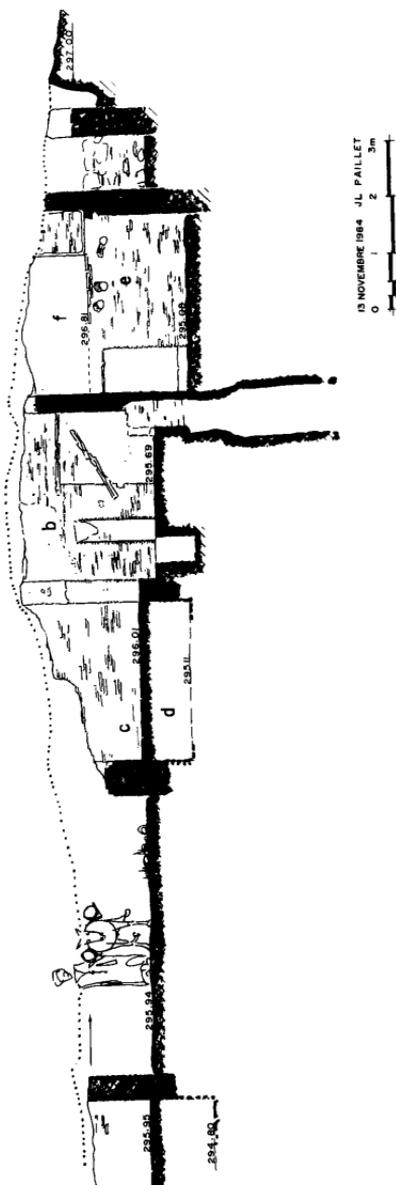


Figure 9 : lot I - rue, maison, coupe nord-sud

indiquer que la zone centrale au moins du patio était découverte, ce qui permettait l'éclairage du patio et des pièces voisines. Le patio comporte encore, dans l'angle nord-ouest, un petit bassin rectangulaire de 0,45 m sur 0,92 m dont le fond, simplement damé et chaulé, se trouve à une profondeur de 0,71 m par rapport au niveau du dallage de "b", et dont les parois de briques sont assez soigneusement disposées. Un puits dont la margelle carrée mesure 0,47 m sur 0,41 m, et qui a pu être sondé jusqu'à une profondeur de dix-sept mètres, est ouvert dans le coin sud-ouest de la pièce (ph. 49 à 51). L'existence de puits dans de nombreux endroits du site confirme les indications trouvées dans les sources historiques à ce sujet. Enfin un placard, disposé dans l'angle sud-est (largeur 1,11 m ; hauteur 1,62 m ; profondeur 0,28 m), complète l'aménagement du patio. On a retrouvé, au-dessus de ce *dūlāb*, les trous d'encastrement du linteau de bois, dont les dimensions peuvent donc être estimées avec quelque précision : longueur 1,64 m ; hauteur 8 à 9 cm ; largeur 13 cm (ph. 52).

Les deux pièces qui communiquent avec le patio du côté nord sont de caractères très différents (ph. 53 et 54). La pièce "c", au nord-ouest, profonde de 2,81 m le long du mur ouest, et large de 2,50 m, est surélevée de 0,32 m par rapport à "c" sur lequel elle s'ouvre par un seuil large de 1,92 m : elle a donc l'allure d'un *iwān* comparable à ceux qui ont été mis au jour dans les maisons 1 et 2 de l'îlot II, et dans plusieurs maisons des îlots III et IV. Son dallage de carreaux de briques de 36/37 cm, parfaitement régulier et homogène (sauf un rang de carreaux de 32 cm le long du mur ouest), nous est parvenu à peu près intact. Ses murs, revêtus avec soin d'un solide enduit, suggèrent qu'il s'agit d'une "pièce de réception" où ne manque pas un petit *dūlāb* (d'une largeur de 0,65 m) aménagé dans la paroi ouest.

La pièce "d", au nord-est, est située fortement en contrebas du patio : on y descend par deux marches de 0,66 m de large, la différence totale de niveau étant de 0,58 m. Ses dimensions sont assez réduites (largeur 1,61 ; longueur entre 2,60 et 2,70 m). Elle n'est éclairée que par une porte de 0,87 m de large, l'existence d'une fenêtre ou d'une lucarne sur la rue ou la ruelle étant improbable ; elle était donc assez obscure et fraîche. Sur son sol, qui est simplement damé et chaulé, on a recueilli des traces de sciure. Si des activités de caractère artisanal paraissent peu vraisemblables à cet endroit, on peut imaginer que la pièce "d" pouvait servir au stockage de produits nécessaires à la maisonnée, et était susceptible d'abriter des travaux domestiques.

La pièce "e" est nettement isolée par rapport au reste de la maison puisqu'on n'y avait accès que par le vestibule "a", et pendant un temps, par une porte ouvrant directement sur une cour extérieure qui a été ensuite murée (ph. 55 à 58). On descend du vestibule dans "e" (dénivellation 55 cm) par deux marches, dont la première est placée en biais, en bas de l'escalier "a", et en franchissant une porte fort basse (hauteur 1,35 ; largeur 0,78 m) (ph. 43). Les dimensions de la pièce sont de 2,20 x 3,15 m. Ses murs sont, comme dans le reste de la maison, construits en briques cuites (module 22 x 23 x 4 cm) dans leur partie inférieure (ici jusqu'à une hauteur de 1,35 à 1,55 m), et en briques de *leben* dans la partie la plus haute, qui garde quelques rares traces d'enduit. Un *dūlāb* de 0,88 m de largeur s'ouvre à l'angle nord-ouest de la pièce "e". Les traces d'une porte, large de 0,87 m, mettant en communication "e" avec la cour située entre la maison, la mosquée et la boutique, ont été retrouvées dans l'angle sud-ouest de cette pièce (ph. 56). Cette porte a été ultérieurement obturée, sans doute au moment de la construction de

l'escalier extérieur situé dans la cour, et dont la première marche empiète de quelques centimètres sur cette porte. La pièce "e" était à la fois obscure et basse puisque la base des points d'accrochage des solives qui soutenaient le plafond ne se trouve qu'à 1,35 m au-dessus du sol. Ces deux traits, la relative médiocrité de la construction de la pièce "e" (dont le sol est en terre battue) et la présence d'une meule et de fragments de meules de basalte trouvés à plat sur le sol (meule complète : diamètre 0,46 m, trou central 6 cm ; demi-meule : rayon 0,35 m) (ph. 55), des traces de son, sont autant d'éléments qui nous font penser que la pièce "e" était consacrée à des activités domestiques, en particulier au broyage des grains.

De la pièce "f" qui était construite au-dessus de "e", on a retrouvé la porte ultérieurement bouchée qui y conduisait à partir de l'escalier de "a", une partie assez étendue du sol restée en place, et enfin un pan de mur, long de 2,25 m, qui appartenait à la cloison séparant "e" / "f" de "b", et qui s'est écroulé vers le sud, où les fouilles ont permis de le mettre en évidence (ph. 57 et 58). Les éléments retrouvés sur place (trois solives de bois supportant une surface assez étendue du carrelage de "f") permettent de reconstituer avec précision la structure du "plancher" de "f" : des poutres de quatorze centimètres de diamètre, liaisonnées entre elles par du mortier, portaient des solives, une couche de carreaux de 21 cm (relique d'un premier dallage) prise entre deux couches de mortier de pose, et enfin la dallage final de briques de 34 x 34 cm. Au total, un dispositif d'une épaisseur de trente-huit centimètres environ. Des traces d'enduit ont été retrouvées sur ce qui subsiste des murs de "f", sauf à l'emplacement de la porte y donnant accès à partir de l'escalier du vestibule "a". L'obturation de la porte donnant accès à "f" par l'escalier du vestibule "a" eut pour résultat de condamner totalement la pièce de ce côté. Mais "f" a pu rester accessible soit par la terrasse de la maison, soit par l'ouverture d'une autre porte, à partir de l'escalier construit dans la cour "g". L'état des vestiges ne nous permet pas de trancher.

En ce qui concerne la structure de l'étage de la maison de l'îlot I, nous sommes réduits à des hypothèses. Les opérations de dégagement des couches superficielles ne nous ont pas mis en présence d'éléments (restes de murs, de dallages) qui nous permettent de penser que la maison comportait un étage, en dehors de la pièce "f", que les fouilles ont précisément permis d'identifier avec certitude. Pour cette raison, nous suggérons que la maison ne comportait à l'étage qu'une terrasse à laquelle on accédait par l'escalier du vestibule "a", un bâti de bois, construit sur la terrasse, au-dessus de l'endroit où débouchait l'escalier, pouvant assurer une protection suffisante à la cage de l'escalier. La terrasse s'étendait vraisemblablement sur une partie du patio "b" dont seule la partie centrale aurait été découverte. Il n'est pas impossible que l'escalier construit dans la cour "g" ait assuré ultérieurement un autre accès à cette terrasse (fig. 10).

Les opérations de dépose des dallages de "b" et "c" qui ont été entreprises en 1972 en vue de préciser la datation de l'état final de la maison nous ont donné une connaissance sommaire de la structure dans son état immédiatement antérieur. Dans la pièce "b", on a mis au jour un dallage de briques jaunes de 31 x 32 x 4 cm, situé à 0,31 m au-dessous du niveau du dallage final, et, au centre de la pièce, une fosse de briques d'un diamètre de 1,05 m, dont l'ouverture affleuraît au niveau du dallage : cette fosse, d'une construction assez soignée, peut avoir été un puits perdu comparable à celui qui a été trouvé dans l'angle nord-est de "b", dans l'état le plus récent ; il a été comblé et bouché lorsque le

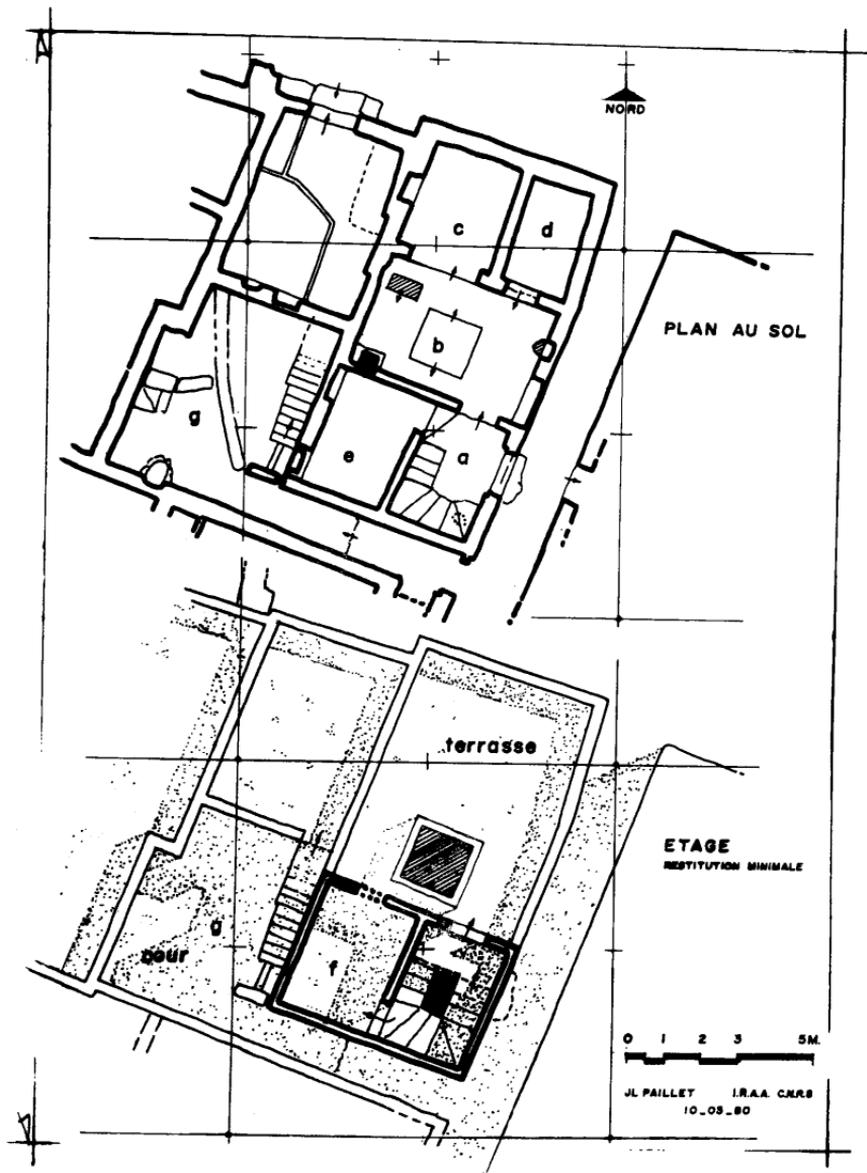


Figure 10 : Îlot I, maison  
plan au sol ; étage, restitution minimale

dallage final a été posé. À ce niveau paraît correspondre dans la pièce "c" un niveau d'occupation situé à 0,78 m au-dessous du dallage final, avec un sol assez irrégulier, comportant un mélange de briques, de terre et de pierres ; les deux pièces "b" et "c" étaient séparées par un seuil de briques retrouvé à un niveau inférieur de 0,48 m par rapport au seuil du dernier état. Dans l'ensemble, la qualité de la construction paraît moins soignée dans cet état antérieur que dans l'état final.

Des nombreuses monnaies trouvées sous le dallage final des pièces "b" et "c" (6 monnaies datées en "b" et 13 en "c"), les plus tardives, toutes deux attribuées à al-'Aziz Muhammad (Alep : 1226-1236) ("b" : n° 454 ; "c" : n° 451) permettent de proposer un même *terminus a quo* pour le dernier remaniement de cette partie de la maison, la contemporanéité des deux états finaux dans les deux pièces voisines étant vraisemblable. Nous proposons donc les environ de 1230-1240 comme date vraisemblable de ces derniers travaux qui ont eu pour caractère évident l'embellissement de la maison. C'est à une conclusion voisine que nous arrivons pour la date des derniers travaux effectués dans la pièce "f", dans laquelle une monnaie retrouvée entre une solive et le dallage (n° 426 : al-'Aziz, Alep, 1216-1225) fournit un *terminus a quo* assez voisin. À une date plus tardive, la porte qui donnait accès à la pièce "f" à partir de l'escalier du vestibule fut obturée. D'autre part, la porte qui donnait directement accès à la pièce "e", à partir de la courette "g" fut, elle aussi, murée. On ne peut s'empêcher de penser que ces faits correspondaient à un certain déclin du style de vie à Bâlis, dans les dernières décennies de l'époque ayyoubide. Cette constatation va dans le même sens que les hypothèses précédemment formulées à propos de la mosquée ; elle nous paraît confirmée par les indices que nous fournit l'évolution de la cour "g" située derrière la maison.

### E. La cour intérieure "g"

L'espace compris entre le mur oriental de la mosquée, le mur sud de la boutique et le mur ouest de la maison formait une petite cour "g", de 4,30 m sur 5,40 m, à laquelle on pouvait accéder par un couloir (large de 1,14 m), qui longeait le mur sud de la maison et se rattachait perpendiculairement au passage, et sur laquelle s'ouvrait une porte dans l'angle sud-ouest de la pièce "e" (dont le niveau est inférieur de 0,45 m par rapport à celui de la cour) (ph. 40 et 59 à 62). Cette cour comporte un certain nombre d'éléments assez hétéroclites qui paraissent témoigner d'une histoire tardive très complexe, puisque, pour finir, plusieurs secteurs de la cour furent privés de tout accès vers l'extérieur. Les éléments principaux trouvés au cours des fouilles, dont l'interprétation doit permettre de proposer une histoire de ce secteur de l'ilot I, sont les suivants :

- Les restes, bien conservés, d'un escalier de brique d'une construction assez soignée, dont subsistent huit marches de 0,23 m de hauteur, dont six de 0,66 et deux de 0,79 m de large. La marche la plus basse masque en partie la porte ouest de la pièce "e", ce qui fait penser que l'ouverture de la porte se faisait nécessairement vers l'intérieur de la pièce "e" (ph. 60).
- Un long mur de direction nord-sud, qui coupe la cour en diagonale ; construit en briques cuites de 21 cm pour les assises inférieures (jusqu'à une hauteur de 0,58 m) et en briques de *leben* de 28 cm pour les assises supérieures, ce mur, d'exécution très médiocre, s'appuie, à son extrémité sud, sur un tronçon de mur en

briques cuites, qui est raccordé au mur sud de la maison. Ce mur isole un compartiment dont le sol est entièrement dallé de briques de format 21 cm, assez irrégulièrement disposées (ph. 59).

- Dans l'angle nord-ouest de la cour, un mur courbe, de construction peu soignée, prend appui, à l'ouest, sur un élément court, relativement bien construit, qui paraît appartenir à un escalier montant le long du mur est de la mosquée, et dont subsistent trois marches ; à l'est, ce mur va s'accoler au mur décrit précédemment. L'espace clos ainsi délimité contient des éléments d'un dallage qui a les mêmes caractères que le dallage des autres parties de la cour et est en continuité avec lui (ph. 61). Une jarre scellée dans un massif de briques et de mortier a été disposée ici postérieurement à la pose du dallage qui a été crevé pour en permettre l'installation (ph. 62).
- Dans l'espace laissé ouvert au sud-ouest du mur principal subsistent des restes d'un dallage de petit module qui correspond à celui qu'on retrouve ailleurs dans la cour. Le long du mur sud de la cour, un petit bassin saillant du type mangeoire ou abreuvoir a été construit en briques recouvertes d'un enduit d'étanchéité à une soixantaine de centimètres au-dessus du dallage.
- Le couloir qui permet d'accéder à la cour est barré à un peu plus de trois mètres de son entrée par un muret de pierres et de briques, d'exécution très médiocre, dont la présence a pour effet d'isoler complètement la cour de l'extérieur (ph. 40). Toutefois, il peut s'agir d'un seuil destiné à matérialiser l'espace privé de la courte par rapport à la ruelle publique.

Ces divers éléments nous permettent de résumer de la manière suivante l'histoire de ce secteur. Dans son état le plus ancien, l'espace situé derrière la maison constituait une cour non compartimentée dont le dallage a été respecté par les constructions ultérieures ; un bassin ou abreuvoir était ménagé dans la partie sud de la cour ; le long du mur est de la mosquée courait un escalier qui montait peut-être vers la terrasse de la mosquée ; la porte arrière de la maison de l'îlot I (pièce "e") s'ouvrait sur cette cour. Ultérieurement, un escalier fut construit le long du mur de la maison, sans doute pour en desservir la terrasse ou celle de la boutique adjacente, cette construction étant antérieure ou concomitante avec la fermeture de la porte de la pièce "e". La construction du grand mur en diagonale isola de l'extérieur la partie nord-est de la cour, vers laquelle l'accès demeura possible grâce à l'escalier. Un mur d'assez mauvaise qualité isola plus tard le secteur où une jarre avait été installée. Enfin, une petite murette, construite dans le couloir, interdit complètement l'accès à ce secteur ou le contrôla, si les vestiges correspondent à ceux d'un seuil maçonné. On notera le morcellement progressif des espaces et la médiocrité d'aménagements tardifs qui paraissent dater des derniers temps de la période ayyoubide.

D'une manière générale, les observations faites dans les divers secteurs fouillés de l'îlot I nous conduisent à envisager un progrès des conditions matérielles à Bâlis pendant le premier demi-siècle de la domination ayyoubide : nous pensons trouver des indices de ce progrès dans l'amélioration de la qualité de la construction (pose de dallages qui remplacent des sols simplement enduits) et dans l'agrandissement de la mosquée. Nous placerions l'apogée de cette prospérité vers les années 1220-1240. Au contraire, les dernières décennies de la période ayyoubide paraissent plutôt marquées par un déclin

relatif dont les remaniements assez médiocres du dallage de la mosquée, la fermeture progressive de la cour de la maison, constituent quelques signes.

Les monnaies retrouvées dans la couche d'abandon de l'îlot I indiquent, d'autre part, que ce secteur de la ville a été occupé jusqu'à la fin de la période ayyoubide. Si beaucoup des vingt-huit monnaies datées trouvées dans les déblais remontent aux années 1186 à 1236, période marquée par les longs règnes de al-Zāhir (1186-1216), al-'Ādil (1196-1218) et al-'Azīz (1216-1236) (14 monnaies), quatre concernent des souverains ayant régné après 1236 (n<sup>os</sup> 373, 670, 231, 692), et le dernier Ayyoubide, al-Nāṣir Yūsuf II (1236-1260), est lui-même représenté par une monnaie (n<sup>o</sup> 576). Les fouilles ne nous ont livré aucun indice suggérant que la ville ait été détruite : nous n'avons trouvé aucune trace d'incendie ou de destruction systématique des maisons. Tout, au contraire, paraît évoquer un abandon volontaire des lieux vers 1260, d'où, sans doute, la rareté des objets trouvés complets au cours de ces fouilles. Par ailleurs l'absence complète d'indices d'une occupation postérieure à 1260 dans ce secteur, montre que cet abandon fut définitif.

## 2. LE CROISEMENT DES RUES

Au cours de sondages effectués à l'est de l'îlot I pour préciser le tracé de la rue ouest-est joignant la porte ouest aux îlots I et II, une zone déprimée a paru correspondre à un croisement de rues. Le dégagement de cet espace, entrepris vers la fin de nos opérations de terrain, n'a pas été conduit jusqu'à son terme faute de temps, mais les résultats acquis sont suffisamment clairs pour permettre l'identification d'un carrefour entre la rue ouest-est et une rue nord-sud dont la découverte du plan Cavro a confirmé l'existence et permis de préciser le tracé sur une longue distance vers la porte sud. Le carrefour est constitué par la réunion de trois rues venant de l'ouest (porte ouest et îlot I), de l'est (îlot II et mosquée) et du sud (fig. 11).

À la hauteur du croisement, la rue se dirigeant vers l'ouest a une largeur de 4,50 m. Les façades des maisons qui la bordent n'étant pas parallèles, sa largeur se rétrécit progressivement à 4,20 m avant de s'élargir à 5,10 m, à environ 17 m du croisement, en raison d'un important retrait de la façade des constructions qui la bordent au nord. Après le croisement, la rue se poursuit vers l'est avec un décrochement vers le nord : sa largeur augmente légèrement, passant de 2,80 à 3,60 m. La troisième rue se dirige vers la porte sud et se raccorde à celle qu'indique le plan Cavro (fouilles de Salles et Lorey) : sa largeur, sur la dizaine de mètres dégagés, est constante, 3,60 m. Elle ne se poursuit pas au nord, mais bute sur une construction qui paraît être une boutique. L'accès à la porte nord pouvait se faire à partir d'un second croisement éventuellement situé entre l'îlot II et la mosquée.

La configuration du croisement, avec un étranglement à la jonction des trois rues qui réduit le passage à 2,80 m, était de nature à y rendre le passage malaisé. Le carrefour lui-même ne possède aucun aménagement spécifique susceptible de marquer son importance éventuelle.

Parmi les constructions qui entourent ce carrefour, nous avons dégagé deux espaces que leur disposition et la largeur de la porte donnant sur la rue nous amènent à identifier comme des boutiques (E1 et E2). La destination de l'espace E3 est plus incertaine.

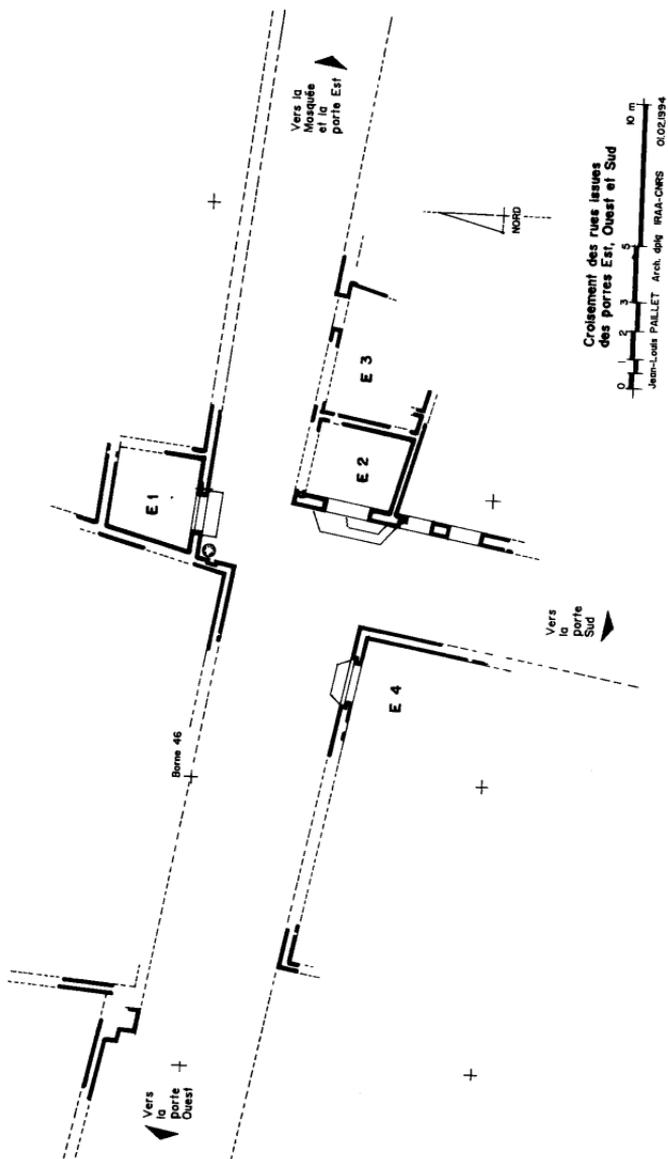


Figure 11 : Plan du croisement des rues

### L'espace E1

Situé sur le côté nord du carrefour, en face de la rue conduisant à la porte sud, cet espace se compose d'une seule pièce de 8,80 m<sup>2</sup> dont les trois angles nord-ouest, sud-ouest et sud-est ont été reconnus. Sa profondeur depuis la rue n'est que de 2,80 m alors que son mur de façade sur rue a 3,15 m de longueur. Ce dernier est percé approximativement en son milieu par une porte large de 1,24 m. Elle est précédée par une marche d'escalier, large de 0,52 m, dont la longueur est de 1,60 m. Ces caractéristiques peuvent faire penser à une boutique. Le mur de façade est épais de 0,43 m. Dans l'angle de la rue, contre le débordement de mur qui empiète sur la rue de 1,36 m, une saignée verticale, large de 0,22 m, paraît être le logement d'une canalisation en poterie disparue qui aurait pu être en relation avec la fosse contiguë.

### L'espace E2

Ce local forme l'angle sud-est du croisement et se compose également d'une pièce unique de surface modeste : 2,6 x 3 m = 7,8 m<sup>2</sup>. Elle s'ouvre à l'ouest par une baie, large de 1,45 m, qui est précédée d'un massif de maçonnerie large de 0,58 m. Sa forme et sa localisation paraissent correspondre à une triple fonction : la première, évidente, est de constituer un emmarchement pour accéder au seuil de la porte d'entrée de la boutique. Il a tous les caractères d'un *maṣṭaba*, banquette polyvalente (banc, étal) précédant la boutique d'un commerçant ou d'un artisan. Enfin, ses pans coupés latéraux constituent un obstacle physique destiné à dévier la circulation et à protéger l'espace commercial. Ces divers traits (espace clos, large ouverture sur la rue, présence d'un *maṣṭaba*) invitent à identifier cet espace comme une boutique, très semblable à la boutique de l'îlot I.

Les murs de cette boutique sont d'épaisseurs variées : 0,48 m pour le mur ouest, le plus fragile parce que percé par la porte d'entrée ; 0,32 m pour les murs sud et nord ; 0,38-0,39 m pour le mur est, en très mauvais état, qui sépare la boutique E2 de l'espace voisin.

### L'espace E3

De l'espace E3, nous ne connaissons que ses dimensions (4,30 x 3,30 m), sa surface (14,20 m<sup>2</sup>) et la largeur de sa porte d'entrée (1,10 m). Dans l'angle sud-ouest de la pièce, un refend a été dégagé en surface. Faute d'arguments, et vu le caractère très incomplet de la fouille, nous ne nous prononcerons pas sur la fonction de cet espace, mais une boutique est possible.

### L'espace E4

Nous sommes réservés au sujet de l'espace E4 qui constitue l'angle sud-ouest du carrefour. Nous n'en connaissons qu'un angle et une porte d'entrée à ébrasement, large de 1,15 m, et précédée d'un emmarchement aux angles abattus, semblable à celui de la boutique E2.

À l'issue de l'étude de ce croisement de rues, quelques constatations s'imposent :

- la largeur des rues varie de 2,80 à 4,50 m ;
- c'est au croisement lui-même que l'étranglement est le plus prononcé : il est encore aggravé par les constructions qui précèdent l'entrée des boutiques ;
- le carrefour apparaît comme un lieu privilégié d'implantations commerciales, de boutiques dont la surface est de l'ordre d'une dizaine de m<sup>2</sup>.

Bien qu'inachevée puisque nos fouilles n'ont atteint aucun des sols d'occupation des locaux et qu'elles n'ont pas déterminé les limites de tous les espaces repérés, notre investigation a cependant permis de préciser l'un des points forts de la composition de la ville : liaison principale entre la porte ouest et la mosquée (par les îlots résidentiels I et II), départ d'une grande rue nord-sud de la ville (mise en évidence par le plan Cavo) conduisant à la porte sud ; présence au point de rencontre d'activités commerciales.

### 3. FOUILLES DE L'ÎLOT II

La fouille de l'îlot II a été menée, au cours des campagnes 1972 et 1973, dans les carrés F VI d 5, F VII d 1 et F VI e 5. Son implantation avait été choisie de telle manière qu'on pût disposer, comme dans l'îlot I, d'une rue encadrée de constructions, dans la zone intermédiaire entre la porte de la ville et la région de la mosquée, le long de ce qui apparaissait comme l'axe principal ouest-est de la ville (fig 12 et 13).

#### A. La rue

Les constructions mises au jour dans l'îlot II sont réparties de part et d'autre d'une rue qui est la continuation de la rue de l'îlot I et qui se poursuit vers la mosquée suivant une direction générale nord-ouest, sud-est (ph. 63). La largeur de la rue tend à augmenter de l'ouest vers l'est dans la zone fouillée : elle est de 3,70 m à l'extrémité ouest, et de 4,10 m à l'extrémité est de notre fouille. La surface la plus récente de la rue est un mélange de terre battue et de chaux d'une épaisseur de 3 cm, qui repose sur une couche épaisse de 12 cm environ, constituée par un mélange de gravillons et de galets, et enfin sur une couche de 15 cm environ de terre grise, fine et assez homogène. À 30/35 cm au-dessous du niveau le plus récent, nous avons pu déterminer la présence d'un niveau plus ancien, correspondant à un état antérieur de la rue. Dans la partie est de la rue, des restes d'un "trottoir" de pierres appartenant à l'état ancien ont été retrouvés le long du mur sud. À une vingtaine de centimètres au-dessous du niveau le plus ancien, dans la partie est de la rue, une couche de cendres, épaisse de 4 à 5 cm, a été identifiée.

Le départ d'un arc, immédiatement à l'ouest de la porte de la maison 1, auquel correspond, sur le côté sud de la rue, un départ similaire, la présence, le long du côté nord et sud de la rue, de contreforts de briques de largeurs variables formant saillie d'environ 0,30 m et placés vis-à-vis les uns des autres, font penser que la rue de l'îlot II, comme celle de l'îlot I, comportait un système de couverture, éventuellement des arcades supportant un toit formé d'éléments légers (ph. 65 et 66). On a trouvé, dans la berme de l'angle sud-est du carré F VI d 5, des restes de poutres de bois d'une épaisseur de quatre centimètres qui pourraient être les vestiges d'une telle couverture.

De la rue part, à angle droit, en direction du nord-nord-est, une ruelle qui donne accès à la maison 2 de l'îlot (ph. 64) ; une porte, située sur la droite de cette ruelle, s'ouvre presque en face de la porte de la maison 2. La ruelle donne, sur la rue principale, par un passage étroit, de 1,42 m de large et de 1,25 m de longueur, au-dessus duquel se développait un escalier dont nous avons retrouvé les débris obstruant l'entrée de la

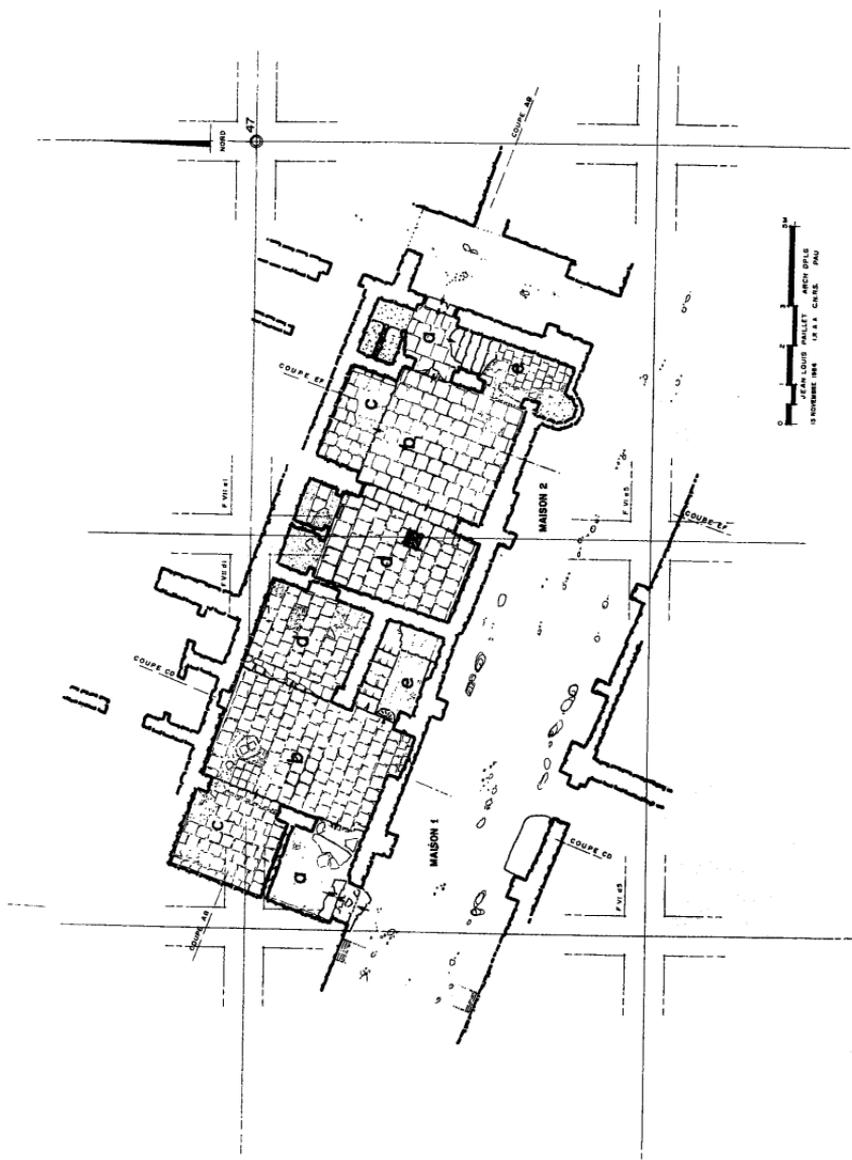


Figure 12 : Îlot II - Plan général

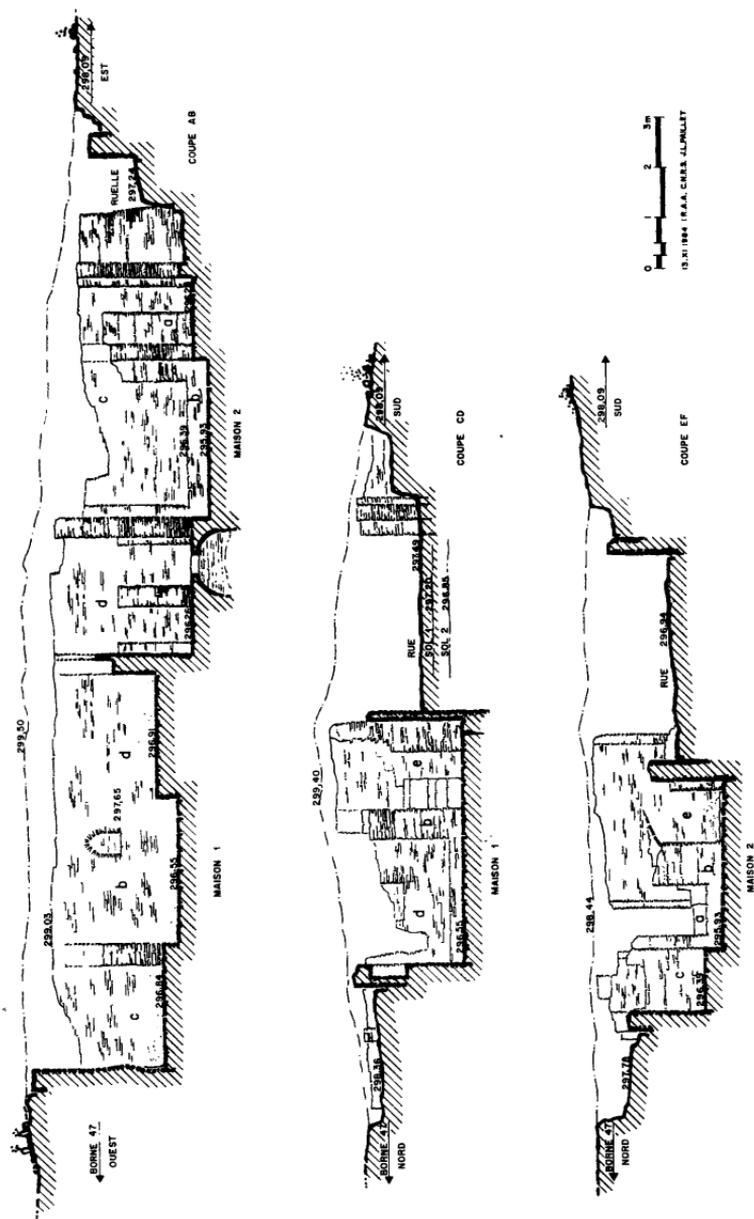


Figure 13 : Îlot - Coupes

ruelle : trois marches ont pu être identifiées. Cet escalier prolongeait apparemment celui dont nous avons trouvé le début dans la maison 2. Une fois franchi ce passage étroit, la ruelle s'élargit jusqu'à une dimension moyenne de 2,15 m. Juste après la porte de la maison 2, un mur transversal long de 0,90 m réduit le passage utilisable ; il pourrait s'agir d'un mur d'entretoisement construit entre les deux maisons se faisant face et comportant un passage étroit à sa partie inférieure. Un peu plus loin sur la gauche, s'ouvre une porte d'une largeur de 0,75 m, qui donne accès aux constructions, non fouillées, qui s'étendaient au nord des maisons 1 et 2, et qui étaient vraisemblablement une maison d'habitation, ainsi que l'indiquent les structures partiellement dégagées de l'autre côté du mur nord de la maison 1.

Le système de rue et de ruelle perpendiculaire mis au jour dans l'îlot II est en tous points semblable au système déjà relevé dans l'îlot I, avec cependant des dimensions légèrement différentes : la rue de l'îlot I a une largeur qui varie de 4,80 m à 5,30 m (îlot II : 3,70 m à 4,10 m) ; la ruelle de l'îlot I, en revanche, est plus étroite que celle de l'îlot II (1,57 m contre 2,15 m).

Les fouilles n'ayant pu être développées sur le côté sud de la rue, il nous est impossible de déterminer avec précision la nature des constructions qui s'y élevaient. Une porte a été dégagée, comportant, à l'ouest, une banquette de 1,78 m de long et 0,57 m de large. Ce *maṣṭaba* présente des caractères très différents des *maṣṭaba* retrouvés devant des boutiques : dans le cas de la boutique de l'îlot I, la banquette occupe tout l'espace situé devant la porte, et ses dimensions sont nettement plus importantes (3,08 m de longueur). Il faut donc penser que la construction dont nous avons trouvé la porte au sud de la rue est une maison et non une boutique, conclusion à laquelle amène également la dimension de la porte (0,90 m), qui est celle des portes de maisons retrouvées à Bâlis.

Les deux constructions fouillées sur le côté nord de la rue sont, elles aussi, des maisons d'habitation ; l'îlot II ne présente donc apparemment aucune structure non résidentielle, dans la zone étudiée.

### B. La maison 1

Des deux maisons de l'îlot II qui se font suite du côté nord de la rue, l'une, la maison 1, ouvre directement sur la rue principale, tandis que la seconde, la maison 2, s'ouvre sur la ruelle, comme c'était le cas de la maison de l'îlot I étudiée précédemment (fig. 14).

La maison 1, qui occupe la moitié nord du carré F VI d 5, est organisée autour d'un patio central rectangulaire "b", sur lequel ouvrent un vestibule "a", deux *iwān* "c" et "d" et un escalier "e", disposition qui rappelle celle de la maison de l'îlot I et de la maison 2 de l'îlot II. Les dimensions de la maison 1 (longueur, le long du mur nord : 7,80 m ; largeur du patio à la hauteur de la coupe CD : 4,61 m ; surface intérieure totale : 36 m<sup>2</sup>) sont un peu inférieures à celles de la maison de l'îlot I (surface intérieure : 46 m<sup>2</sup>) (ph. 67 à 77).

La porte de la maison 1 est ouverte dans un mur dont les orientations sont assez irrégulières ; les épaisseurs très variables (0,46 m à 0,52 m) trahissent des reprises successives et des restaurations. La largeur de la porte (0,91 m) correspond au module habituel des portes de maisons à Bâlis. Le seuil, large de 0,40 m, assez grossièrement dallé de carreaux irrégulièrement disposés, est établi à la hauteur du niveau le plus récent de la rue (ph. 68 et 69).

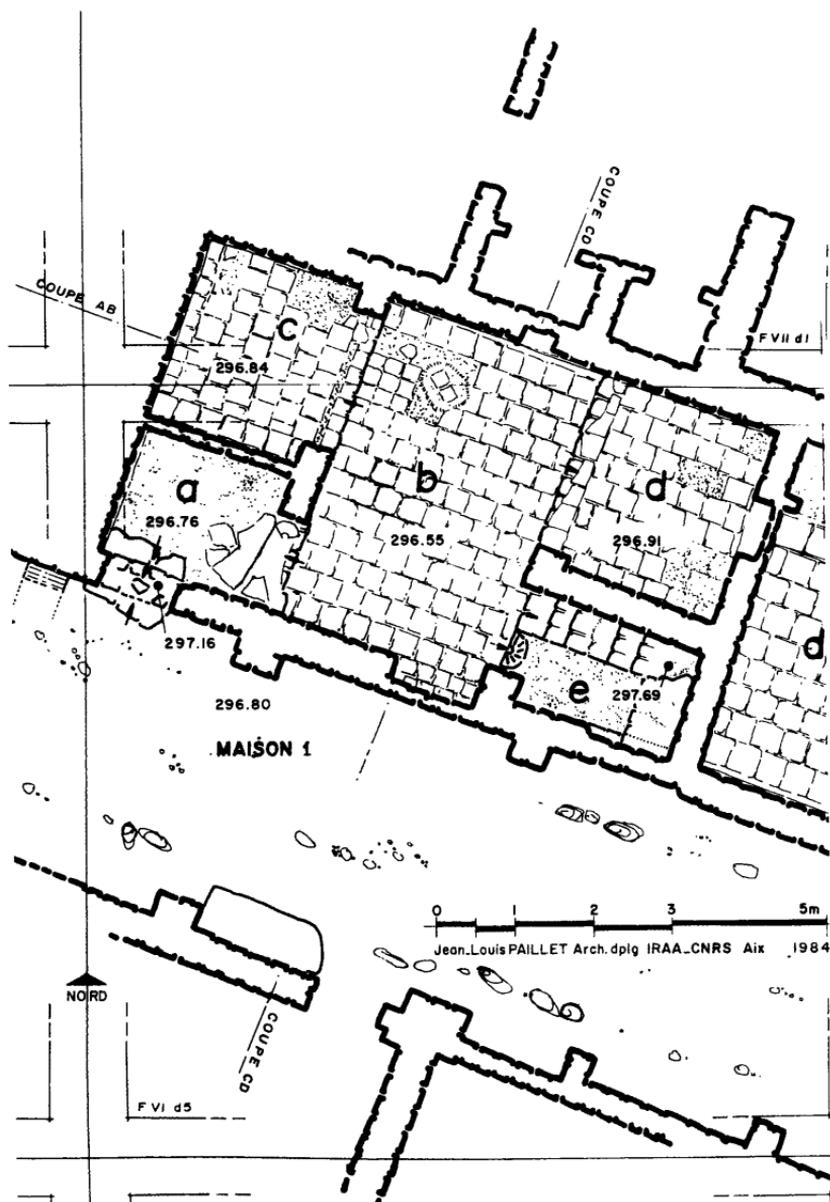


Figure 14 : Îlot II - Plan de la maison 1

Le seuil franchi, on entre dans une petite pièce "a", de dimensions 2,40 m sur 1,75 m (ph. 68). Le sol de ce vestibule, simplement damé, est situé à un niveau inférieur de 0,36 m à celui de la rue, et il paraît correspondre, à peu de choses près, au niveau plus ancien qui a été identifié au moment de la fouille de la rue. Il semble donc logique de penser que la maison 1, dans son état le plus récent, a été aménagée au moment où la rue était située à son niveau I. Le remblayage ultérieur de la rue (sur une épaisseur de 30 à 35 cm) a obligé les occupants de la maison à en surélever le seuil, de manière à compenser l'élévation progressive de la chaussée, le niveau intérieur de la maison restant inchangé. Quelques restes de dalles de basalte constituent vraisemblablement des reliques, fortement dégradées, du dallage primitif de ce vestibule. Une petite cloison de séparation, ne comportant qu'une épaisseur de briques de 21 x 21 cm, et dont quatre assises au plus étaient encore en place, séparait le vestibule "a" de la pièce "c" (ph. 70). Le mur ouest de la maison (pièces "a" et "c") nous est parvenu très dégradé (ph. 71). Son épaisseur varie de 0,80 m (extrémité sud) à 0,50 m (extrémité nord) : il est construit en briques cuites, de couleur rouge (dimensions 20/21 cm) dans sa partie inférieure ; la partie supérieure, est constituée de briques de *leben* recouvertes d'un enduit épais dont la qualité et la résistance expliquent que le mur ait été conservé jusqu'à une hauteur de 2,60 m (angle nord-ouest). Un mur de briques de 1,06 x 0,48 m isole partiellement le vestibule du patio : il était vraisemblablement destiné à supporter la couverture du vestibule, de l'*iwān* et de la partie éventuellement couverte du patio. Des restes de cendres et de charbon de bois trouvés dans l'angle nord-ouest de cette pièce "a" pourraient indiquer qu'elle servait à des tâches domestiques.

On entre du vestibule "a" dans le patio "b" par une ouverture large de 1,09 m perpendiculaire à la porte extérieure de la maison, ce qui assure la protection de l'intérieur de la maison contre les regards de l'extérieur, suivant une disposition traditionnelle (ph. 68). Cette pièce, qui occupe une position centrale dans la maison, a une forme rectangulaire (longueur 4,61 m ; largeur 2,84 m). Toutes les pièces de la maison ouvrent directement sur elle : vestibule "a", *iwān* "c" et "d", escalier "e". Le sol du patio est légèrement déprimé par rapport aux pièces qui l'entourent : de 0,21 m par rapport à la pièce "a" ; de 0,29 m par rapport à "c" ; de 0,36 m par rapport à "d". Il est constitué par un dallage régulier de briques de 32 cm, qui a été retrouvé dans un bon état de conservation, sauf dans la partie centrale où il est assez usé, et dans l'angle nord-ouest où il a fait l'objet d'une réfection assez grossière, avec des briques de petit module (20/21 cm) mal ordonnées. Le mur nord du patio, composé de briques cuites, de couleur jaune et rouge, jusqu'à une hauteur d'environ 1,40 m, puis de briques de *leben* qui ont conservé des traces assez étendues de leur enduit, est en assez mauvais état (ph. 72). Il comporte, dans une position légèrement décalée vers l'est, une petite niche située à 1,09 m au-dessus du niveau du sol, couronnée par un arc de forme ogivale, et de dimensions 0,61 m (hauteur) sur 0,38 m (largeur) et 0,20 m (profondeur), qui garde des traces d'un enduit intérieur. Cette niche ornementale pouvait abriter des objets domestiques. Le mur sud (qui a fait, nous l'avons vu précédemment, l'objet de réfections successives à l'extérieur), nous est parvenu en assez bon état de conservation jusqu'à une hauteur de près de deux mètres ; il est construit en briques cuites jaunes et rouges, jusqu'à une hauteur de 1,40 m, et même, en certains endroits, 1,80 m ; la partie supérieure du mur est constituée de briques de *leben* (ph. 73). Un renforcement de 0,28 m de profondeur et de 1,11 m de large, dans

l'angle sud-est du patio, pourrait constituer un placard semblable à celui du patio de la maison de l'îlot I, dont les dimensions sont tout à fait comparables. Un certain nombre d'éléments permettent de supposer que le patio était en partie couvert ; les deux piliers qui se font vis-à-vis, à l'ouest et à l'est de "b", permettaient la pose d'une poutre supportant une terrasse ; la meilleure conservation du carrelage, au sud de la ligne qui joint les deux piliers, pourrait s'expliquer par le fait que cette zone était à l'abri des intempéries, la moitié nord du patio, découverte, témoignant d'une usure plus marquée.

La pièce "c" est un *iwān* de petites dimensions (2,48 m de l'ouest à l'est ; 2,35 du nord au sud), qui s'ouvre par une large baie de 1,76 m sur le patio (ph. 70 et 74). Son dallage de briques carrées, vertes, de grandes dimensions (32/33 cm), était posé très régulièrement ; il nous est parvenu assez détérioré, le long du mur nord et à l'emplacement du seuil qui sépare "c" du patio.

L'*iwān* "d", dont les dimensions sont très comparables à celles de l'*iwān* "c" (2,40 m d'ouest en est ; 2,62 m du nord au sud), s'ouvre sur le patio par une baie large de 2,29 m, qui occupe donc presque toute sa largeur (ph. 74 et 75). Il comporte un beau dallage de briques vertes de 32 cm, très régulièrement disposées. Son mur oriental conserve les restes d'un petit placard d'une profondeur de 0,30 m, qui a été aménagé dans l'épaisseur du mur de 0,48 m qui sépare la maison 1 de la maison 2. Les murs de l'*iwān* "d" sont constitués de briques cuites jaunes et rouges jusqu'à une hauteur qui est très variable (mur nord : 0,90 m ; mur est : 0,36 m ; mur sud : 0,55 à 0,70 m). Sur les briques crues de la partie supérieure, on trouve encore d'importantes plaques d'un enduit de trois centimètres environ d'épaisseur.

Enfin, une pièce "e", de petites dimensions (2,40 sur 1,50 m), s'ouvre dans l'angle sud-ouest du patio, par un passage dont la largeur est réduite par un retour du mur sud (1,11 m) (ph. 76 et 77). Cette pièce, au sol simplement damé, est occupée par un escalier qui conduisait à l'étage ou à la terrasse de la maison 1. Seule la première volée de cet escalier, où l'on peut distinguer cinq marches de giron et de hauteur très irréguliers larges d'environ 0,60 m, reste encore en place. Une marche d'angle, située à une hauteur de 1,33 m au-dessus du niveau du sol, est le dernier reste visible de l'escalier. De la volée supérieure, qui devait revenir vers l'ouest, rien ne subsiste. La dégradation de la pièce "e" n'a pas permis d'identifier les latrines, qui se trouvaient sans doute sous l'escalier, suivant une disposition fréquente dans les maisons de Bâlis. Notons que la situation de cet escalier est exceptionnelle à Bâlis, où l'escalier se trouve normalement à proximité de la porte d'entrée, dans le vestibule de la maison. C'est le cas, en particulier, de la maison de l'îlot I et de la maison 2 de l'îlot II.

Les fouilles exécutées dans la maison 1 de l'îlot II n'ayant pas été poussées au-delà de la dernière période d'occupation du site, qui est celle de l'état que nous avons dégagé, il ne nous est pas possible de proposer une hypothèse sur la date de sa construction. La découverte de monnaies datées de 1226-1237 (n° 660) et 1242-1258 (n° 577) dans la couche de déblais amène logiquement à conclure qu'ici, comme dans les autres secteurs, l'occupation a été continue jusqu'à l'abandon final du site. D'autre part, la constatation que le niveau de la maison paraît correspondre à un niveau ancien de la rue nous conduit à conclure que l'état dernier de la maison pourrait remonter pour le moins à deux décennies avant 1260.

### C. La maison 2

La maison 2 de l'îlot II a des dimensions en tous points comparables à celles de la maison 1 : longueur maximale intérieure (d'ouest en est), 7,30 m ; largeur maximale (du nord au sud), 4,40 m. Soit une surface totale intérieure de 32 m<sup>2</sup> environ, contre 36, nous l'avons vu, pour la maison voisine (fig. 15 ; ph. 78 à 91).

Ainsi que nous l'avons noté plus haut, c'est sur une ruelle (ph. 64) que s'ouvre la maison 2 par une porte d'une largeur de 0,82 m, dont le seuil, constitué par une dalle de basalte, s'établit à 6 cm au dessus du niveau le plus récent de la ruelle, cette surélévation du seuil ayant évidemment pour but d'éviter que l'eau ou les saletés de l'extérieur ne pénètrent dans la maison (ph. 79). On a trouvé dans la ruelle, à proximité de la porte de la maison 2, un grand nombre de fragments de plaquettes décoratives de cuivre ajouré, qui nous donnent une idée assez précise de ce qu'était la décoration des portes des maisons privées à Bâlis (ph. 80 et 81).

On pénètre dans un petit vestibule "a" en descendant de 0,22 m : cette particularité doit nous faire conclure (comme dans la maison 1) à un exhaussement du niveau de la ruelle postérieur à la construction du dernier état de la maison, le seuil ayant été surélevé pour compenser cette élévation (ph. 82). Le vestibule est pavé, comme une grande partie de la maison, avec des carreaux de briques jaunes de 37/38 cm de côté. Sur la droite, s'ouvre un réduit où se trouvent les latrines ; à gauche, subsiste le départ d'un escalier. Une cloison légère, disposée en biais, isole les latrines par rapport au vestibule ; d'autre part, en s'ouvrant, la porte de la maison venait s'appliquer contre cette cloison et occultait l'entrée des latrines. L'orifice des latrines, très bien conservé, mesure 0,09 m sur 0,86 m, et donne sur un puits perdu (ph. 83).

De l'escalier qui part sur la gauche, quatre marches subsistent, et des restes d'une cinquième : construites en briques jaunes de 21 cm, les marches sont d'une belle régularité. La première, construite en diagonale, permet d'amorcer la montée, sans trop empiéter sur le passage vers le patio (ph. 82 et 84). Les marches suivantes sont larges de 0,90/0,95 m, hautes de 0,22/0,23 m et profondes de 0,25 m. Peu d'indices subsistent sur la direction que prenait ensuite l'escalier. Tout permet de supposer qu'il recouvrait totalement la pièce "e" : arrivé à l'extrémité sud de cette pièce, l'escalier ne pouvait tourner vers l'ouest au dessus du patio dont le plan interdit toute possibilité, même partielle, de couverture. Il pouvait tourner d'équerre vers l'est, puis éventuellement vers le nord, donnant ainsi accès à la terrasse ou à l'étage. Ceci expliquerait les trois marches d'escalier retrouvées au cours des fouilles dans la partie étroite du début de la ruelle. Le renforcement des murs, de chaque côté de l'entrée de la ruelle, le rétrécissement de la ruelle à cet endroit, la solidité des murs de la partie sud-est de la maison (où l'on trouve des briques cuites jusqu'à une hauteur inhabituelle) sont des éléments qui permettent d'imaginer qu'il y avait, au-dessus de la ruelle, un passage faisant partie de la terrasse de la maison 2. Cette solution est d'ailleurs la seule possible.

Par une porte de 0,88 m, on passe du vestibule au patio "b", en descendant une marche de 0,27 m (ph. 85). La pièce centrale "b" de la maison 2 est située à un niveau inférieur de 0,62 m à celui du patio "b" de la maison 1, et notamment au-dessous du niveau le plus récent, et même du niveau ancien, de la rue de l'îlot II (fig. 13). Cette différence très sensible peut s'expliquer de plusieurs manières : d'une part, par la pente

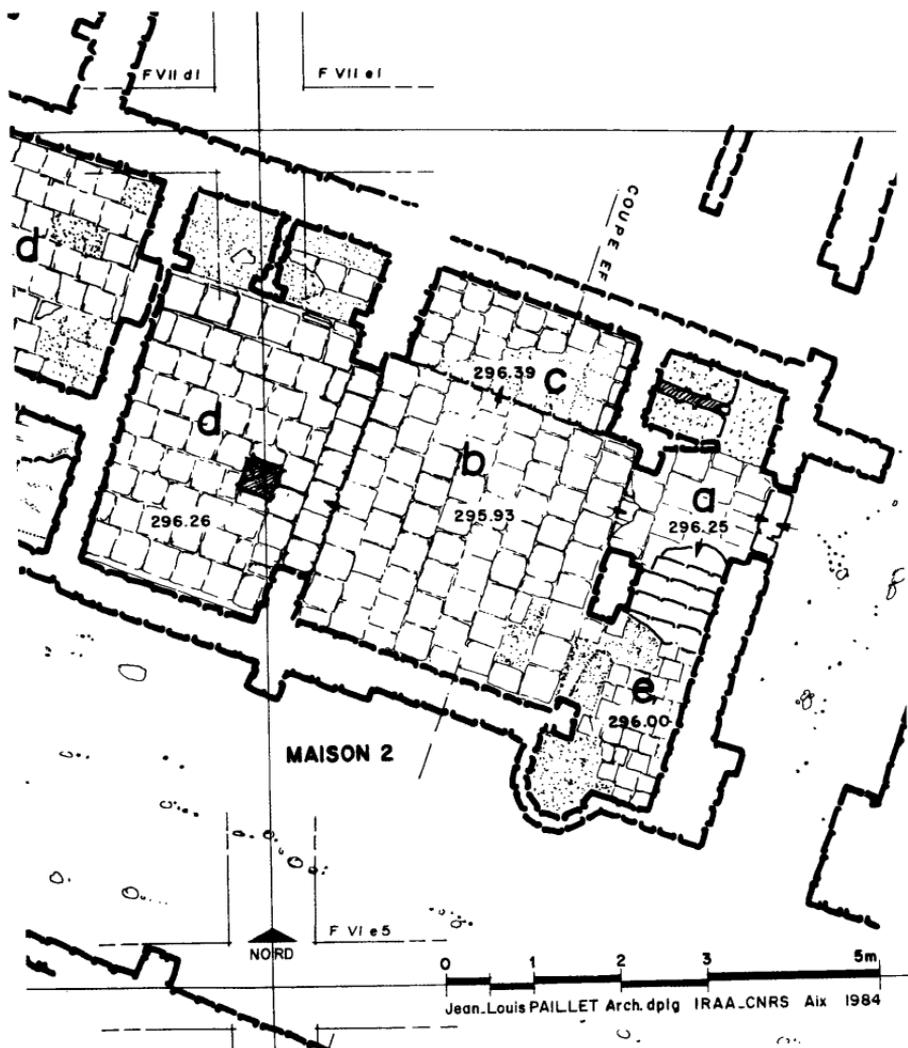


Figure 15 : Îlot II - Plan de la maison 2

générale de la rue vers l'est, en direction du minaret et de la mosquée ; d'autre part, par le remblaiement progressif de la rue plus rapide que celui de la ruelle, ce qui aurait provoqué un exhaussement plus marqué du niveau de la maison 1, qui donne sur la rue, que de celui de la maison 2, qui ouvre sur la ruelle. Le patio de la maison 2 est un carré à peu près régulier (dimensions : 3,14 m le long du mur sud ; 3,26 m mur ouest ; 3,11 m mur nord ; 3,17 m mur est). Il est revêtu d'un dallage très régulier de carreaux de briques jaunes de 37/38 cm de côté. Cette pièce était vraisemblablement découverte en totalité : le pilier mis au jour entre les pièces "a", "b" et "e" n'a pas de correspondant sur le côté ouest du patio. On ne pourrait donc imaginer ici qu'une couverture légère et amovible (natte ou tissu). Il y a lieu de noter que, dans le cas de la maison 2 comme dans celui de la maison 1, aucun système d'évacuation de l'eau de pluie n'est prévu (à la différence de ce que nous avons constaté dans la maison de l'îlot I). Les fouilles qui ont amené le dégagement du patio ont mis au jour une quantité considérable de débris de poterie qui ont été écrasés sous la chute des murs et peut-être de l'étage de la maison dont les restes d'une poutre, dégagés au cours des travaux de déblaiement, pourraient être un témoin.

Sur le patio "b" s'ouvrent deux *īwān*, au nord ("c") et à l'ouest ("d") (ph. 86). L'*īwān* "c" est une pièce de forme rectangulaire, de petites dimensions (longueur 2,45 m ; largeur 1,13 à 1,20 m). Situé à un niveau de 0,33 m (ouest) à 0,40 m (est) au-dessus du niveau du patio, il comporte un dallage régulier de carreaux de briques jaunes d'un format 31/32 cm, fortement dégradé dans ses parties sud et est (ph. 86 et 87).

L'*īwān* ouest est à la fois plus vaste et plus complexe (ph. 88 à 90). Situé à 0,29 m au-dessus du niveau du patio, il s'ouvre sur la pièce centrale par une baie que le retour des murs nord et sud réduit à une largeur de 2,44 m. Sa longueur est de 4,50 m, sa largeur de 2,63 m. C'est ici que les murs de la maison 2 ont été le mieux conservés, vraisemblablement parce qu'il s'agissait de murs mitoyens avec la maison 1, dont la construction a donc été particulièrement soignée, et qui ont fait l'objet d'un entretien plus attentif ; dans la partie médiane du mur ouest, la hauteur maximale du mur trouvé en place est de 2,73 m. Dans leur partie inférieure, comme dans toutes les maisons de Bālis, ces murs sont construits en briques cuites de couleur jaune, de format 21/22 x 3,5 cm, sur une hauteur variable : toute la hauteur conservée du mur sud (du côté de la rue), 1,30 m pour le mur ouest, 1 m pour le mur nord. La partie supérieure est construite en briques crues (*leben*). Ces murs conservent encore des restes étendus d'un enduit de couleur rosâtre. Le dallage de l'*īwān* nous est parvenu en excellent état : il est composé de grands carreaux jaunes de 37 centimètres de côté, très régulièrement disposés. Une ouverture de 0,39 m sur 0,35 m, aménagée dans la partie centrale du sol de l'*īwān*, donnait accès à ce qui était vraisemblablement un silo.

Dans sa partie nord, l'*īwān* "d" est divisé en deux petits espaces, larges de 1,04 m (espace ouest) et de 1,11 m (espace est) et profonds respectivement de 0,94 et 0,98 m (ph. 89 et 90). Seul l'espace est comporte des éléments de dallage (carreaux de 31 cm de côté) ; le sol de l'espace ouest est simplement damé. Nous ignorons la destination exacte de ces deux petits locaux qui pouvaient servir au rangement des objets domestiques ou au stockage des produits nécessaires à la vie de la maisonnée. Notons qu'une des maisons de l'îlot III comporte des espaces semblables.

Un retrait du mur nord de la pièce "d", situé à une hauteur de 1,94 m au-dessus du niveau du sol et profond de dix centimètres, marque vraisemblablement l'emplacement où s'appuyaient les solives qui soutenaient le toit de l'*iwān*.

Dans l'angle sud-ouest du patio "b", une porte, large de 0,82 m, donne accès à une petite pièce "e", qui était située entièrement au-dessous de l'escalier décrit plus haut (ph. 85 et 91). Large de 1,05 m, elle est prolongée dans le sens de sa plus grande dimension par un hémicycle couvert par un faux cul-de-four construit en encorbellement (hauteur 1,05 m ; diamètre 0,71 m). Cette niche déborde sur la rue : sa partie supérieure, située à dix centimètres au-dessus du niveau ancien de la rue, a été recouverte par l'exhaussement ultérieur de la rue. La position de cette pièce, à proximité du vestibule, et sa structure (faible hauteur et éclairage réduit) nous font penser qu'elle pouvait être utilisée pour les tâches domestiques.

Nous n'avons pas retrouvé d'indices permettant de supposer que la maison comportait un étage, même sur une partie seulement de sa surface. Le patio était certainement entièrement découvert, ainsi que paraît l'indiquer la disposition des murs. Nous pouvons supposer que le reste de la maison était recouvert par une terrasse, à laquelle l'escalier du vestibule "a" donnait accès, éventuellement en passant au-dessus de la ruelle.

Nous ne disposons pas d'indications précises sur la date de construction de cette maison dans son état le plus récent. La monnaie la plus tardive (n° 392) trouvée sous le dallage final de "b" est datée de al-'Ādil Abū Bakr (1196-1218). Mais ce que nous savons de l'histoire de la maison de l'îlot I nous fait penser que la date de la dernière réfection de la maison 2 de l'îlot II est sans doute notablement postérieure à ce *terminus a quo*.

Les deux maisons 1 et 2 présentent, nous l'avons vu, des caractéristiques très voisines, tant en ce qui concerne leurs dimensions que leur aménagement intérieur. Mais un certain nombre de détails de construction (latrines, escalier) donnent l'impression que la maison 2 bénéficiait d'une réalisation plus soignée et d'aménagements mieux étudiés.



## REMARQUES EN FORME DE CONCLUSION

Il ne peut être question de proposer ici une véritable conclusion sur l'urbanisme de Bâlis tel que les îlots I et II nous permettent de le connaître. L'échantillon étudié est trop réduit et il faut attendre la publication des fouilles des îlots III, IV et V pour que l'on puisse aboutir à des hypothèses fondées sur des éléments plus nombreux et surtout plus variés, les types d'habitat, en particulier, variant fortement d'une zone à l'autre de la ville. Du moins pouvons nous proposer quelques remarques à partir des informations que nous fournissent déjà les fouilles dans le secteur nord-ouest de la ville.

1. Quelques traits de l'organisation générale de la ville apparaissent. Les fouilles ont mis en évidence deux rues qui paraissent constituer des axes importants de la ville. Une rue, dirigée approximativement de l'ouest vers l'est, reliait la porte nord-ouest à un quartier caractérisé par un mélange de locaux à usage résidentiel et de structures de caractère économique (îlots I et II), puis à la région de la grande mosquée, et aboutissait, selon toute vraisemblance, à la porte nord-est de la ville. Les recherches menées entre les deux îlots ont montré l'existence d'un carrefour avec une rue conduisant vers la porte sud de la ville, rue dont on a retrouvé ensuite le tracé sur le relevé effectué par L. Cavro. Tout permet de supposer que, malgré la modestie de ses dimensions (passage réduit à 2,80 m), ce carrefour constitue un des points nodaux de la ville ayyoubide. Entre l'îlot II et la mosquée, une autre intersection marquait sans doute le départ de la rue conduisant vers la porte nord de la ville.

Les rues que nous avons pu étudier dans ce secteur se caractérisent par une largeur qui apparaît assez modeste, et qui est très irrégulière. Les largeurs mesurées se situent entre 3,60 et 5,30 mètres, avec de fortes variations à l'intérieur des secteurs étudiés : pour la rue ouest-est on a relevé des largeurs allant de 4,80 à 5,30 m dans l'îlot I, de 4,20 à 5,10 au carrefour, de 3,70 à 4,10 dans l'îlot II. La largeur mesurée au début de la rue vers le sud est de 3,60 m. Ces dimensions sont, au demeurant, tout à fait suffisantes pour la circulation des piétons et des animaux (ânes, mulets et chameaux) qui assuraient le transport des marchandises. Sur ce point la voirie de Bâlis est conforme à celle des villes arabes traditionnelles (la Qasaba, principale avenue du Caire, avait une largeur de 6 m).

Les rues étaient simplement damées, l'adjonction de terre et de graviers suffisant à donner une surface relativement plane et consistante. L'accumulation de poussière et de débris divers avait pour effet (comme dans toutes les villes arabes) d'amener un exhaussement progressif du niveau de la rue. Nous avons ainsi retrouvé des niveaux plus anciens (une trentaine de centimètres au dessous de l'état final) qui témoignent de ce remblayage continu de la rue, un exhaussement d'une trentaine de centimètres pouvant

se produire en quelques décennies. Il en résultait un phénomène également traditionnel, l'enfoncement relatif des maisons dont les dallages intérieurs finissaient par être situés à une profondeur assez importante par rapport au niveau final de la rue. Dans quelques endroits nous avons relevé des alignements de pierres le long des murs des constructions bordant la rue qui paraissent pouvoir être interprétés comme des trottoirs rudimentaires. Ces rues étaient, au moins en partie, couvertes, ainsi que le montrent les départs d'arcs relevés en plusieurs endroits.

Sur les rues principales se raccordaient des ruelles ou des impasses de largeur plus réduite (1,57 m dans l'îlot I et 2,15 dans l'îlot II) sur lesquelles ouvraient certaines des maisons étudiées. Le dessin de la rue et des impasses donne une impression de relative régularité sur laquelle cependant l'extension très limitée de nos fouilles nous interdit de tirer des conclusions et de prononcer les mots de disposition "orthogonale".

L'ensemble de cette zone où ont été mises au jour des structures commerciales et des maisons d'habitation paraît caractérisé par une variété qui contraste avec le caractère apparemment exclusivement résidentiel de l'îlot III. La proximité de l'une des portes de la ville, l'importance de la rue conduisant vers la grande mosquée, la présence d'un carrefour, justifient l'implantation de structures commerciales et artisanales (boutiques et magasin). L'habitat de la région paraît caractéristique d'une zone relativement modeste en ce qui concerne le niveau socio-économique de la population, impression que renforce la comparaison avec les maisons de plus grande qualité des îlots III et IV installés sur la partie la plus élevée du site.

Enfin la présence d'une mosquée de quartier, de dimensions évidemment réduites si on la compare à la grande mosquée, complète l'équipement de cette partie de la ville. C'est un point de ressemblance avec l'îlot V (lui aussi situé non loin de l'une des portes de la ville). Cette mosquée s'étendait, dans son dernier état, sur 90,90 m<sup>2</sup>.

2. Si limitées qu'elles aient été, les fouilles des îlots I et II nous ont apporté des informations à partir d'un échantillon certes réduit (trois maisons fouillées) mais d'une homogénéité qui autorise l'esquisse d'une typologie.

Les dimensions et la simplicité de cet habitat domestique nous permettent de le considérer comme modeste, une conclusion à laquelle nous conduit également la comparaison avec les maisons plus étendues et plus complexes qui ont été mises au jour dans l'îlot III. Les surfaces intérieures des maisons fouillées dans les îlots I et II paraissent étonnamment réduites : 46 m<sup>2</sup> (maison de l'îlot I), 36 m<sup>2</sup> et 32 m<sup>2</sup> (maisons 1 et 2 de l'îlot II). Le nombre des pièces était tout aussi limité : un vestibule, un patio, deux ou trois pièces de niveau. Comme ces maisons étaient, de toute évidence, habitées par des familles (c'est-à-dire en moyenne par 4 ou 5 personnes), la compacité de l'habitat avait sans doute pour conséquence une densité générale assez importante, même en l'absence habituelle d'étage (une pièce dans la seule maison de l'îlot I). L'existence d'une terrasse sur chaque maison compense toutefois l'exiguïté de la surface habitable. On est également frappé par l'absence à peu près totale de décor, les plaques de cuivre de la porte de la maison 2 de l'îlot II constituant le seul élément d'un luxe, tout à fait relatif, que nous ayons pu trouver dans cette zone, en dehors de la petite niche qui décore un mur du patio de la maison 1 de l'îlot II.

L'organisation de ces maisons est assez uniforme. On y entrait par une porte dont la largeur était assez constante : 0,92 m (îlot I), 0,91 et 0,82 (maisons 1 et 2 de l'îlot II). Le petit vestibule qui donnait accès à la maison (et qui protégeait l'intimité de la vie familiale contre les regards des passants) comportait, dans deux cas sur trois, un escalier donnant accès à la terrasse : dans la maison de l'îlot II, cet escalier était situé à l'intérieur de la maison. Les latrines dont chaque maison était apparemment pourvue étaient souvent situées (deux fois sur trois dans notre zone) sous l'escalier. La plupart des pièces donnaient sur le patio qui était, au moins en partie, découvert. Généralement du type *iwān* elles ouvraient largement sur la cour centrale. La pièce "e" de l'îlot I constitue une exception à cette disposition ; dans la même maison, la pièce "d" était isolée par rapport au patio.

Les éléments de "confort" se réduisent à des *dūlāb* et, occasionnellement, un bassin dans le patio. Nous n'avons retrouvé de puits que dans la maison de l'îlot I. La nécessité de creuser à une grande profondeur au travers de couches anthropiques mal compactées pour atteindre la nappe phréatique explique peut-être que deux des maisons n'en aient pas possédé.

Du fait du petit nombre des pièces, on doit supposer qu'elles n'étaient pas spécialisées dans une utilisation particulière. Aucun indice, à l'exception de la pièce "e" de la maison de l'îlot I, ne permet d'imaginer l'existence de locaux particulièrement voués aux tâches domestiques. L'utilisation possible du vestibule de la maison 1 de l'îlot II pour des tâches ménagères donne un exemple de cette non-spécialisation. Les pièces donnant sur le patio avaient sans doute des utilisations variées, des éléments de rangement permettant de dissimuler, durant le jour, les matelas, couvertures qui étaient utilisés durant la nuit, comme il est d'usage dans les maisons de nos jours. Des tentures devaient éventuellement permettre d'isoler ces pièces durant la nuit.

Les escaliers conduisaient aux terrasses qui pouvaient elles aussi être utilisées pour des usages divers : stockage en toutes saisons, lieu de repos durant l'été. Nous n'avons trouvé de preuve de l'existence d'une pièce à l'étage que dans le cas de la maison de l'îlot I.

3. Les constructions économiques comprennent un magasin et des boutiques. Le local que nous avons identifié comme un magasin dans l'îlot I, en raison de la largeur de sa porte (1,35 m), de sa configuration et de sa superficie (32,80 m<sup>2</sup> pour une pièce ouverte, sans doute en partie couverte) était susceptible d'être utilisé comme local pour le bétail ou comme dépôt pour les marchandises.

Trois locaux ont été identifiés, avec quelque certitude, comme des boutiques du fait de leur structure. La disposition de l'espace est remarquablement constante. L'ouverture large sur la rue interdit de les confondre avec les maisons : 1,26 m dans le cas de la boutique de l'îlot I ; 1,24 m et 1,45 m pour les espaces E1 et E2. La présence d'une banquette (*maṣṭaba*) sur la rue caractérise également deux de ces trois boutiques (îlot I, E2). Ces locaux sont des pièces fermées de dimensions assez variables : la boutique de l'îlot I a une surface intérieure de 16,74 m<sup>2</sup>, très supérieure à celle des deux boutiques du croisement (E1 : 8,80 m<sup>2</sup> ; E2 : 7,80 m<sup>2</sup>). Cette différence peut expliquer les aménagements, apparemment plus complexes, dont dispose la boutique de l'îlot I. Mais d'une façon générale ces locaux ont toute la simplicité et la modestie des boutiques dont les

*madīna* contemporaines nous offrent d'innombrables exemples. Nous avons manqué d'éléments susceptibles d'indiquer quelle était l'utilisation précise de ces différentes boutiques.

4. Nos fouilles nous ont enfin permis de faire quelques hypothèses sur l'évolution de la ville durant son dernier siècle, hypothèses dont nous reconnaissons la fragilité en raison de la quasi-impossibilité où nous nous trouvons d'assigner des dates précises aux constructions fouillées et aux aménagements qui leur ont été apportés et en raison du fait que nous n'avons pas disposé du temps nécessaire pour mettre en évidence les états successifs de la plupart des constructions fouillées.

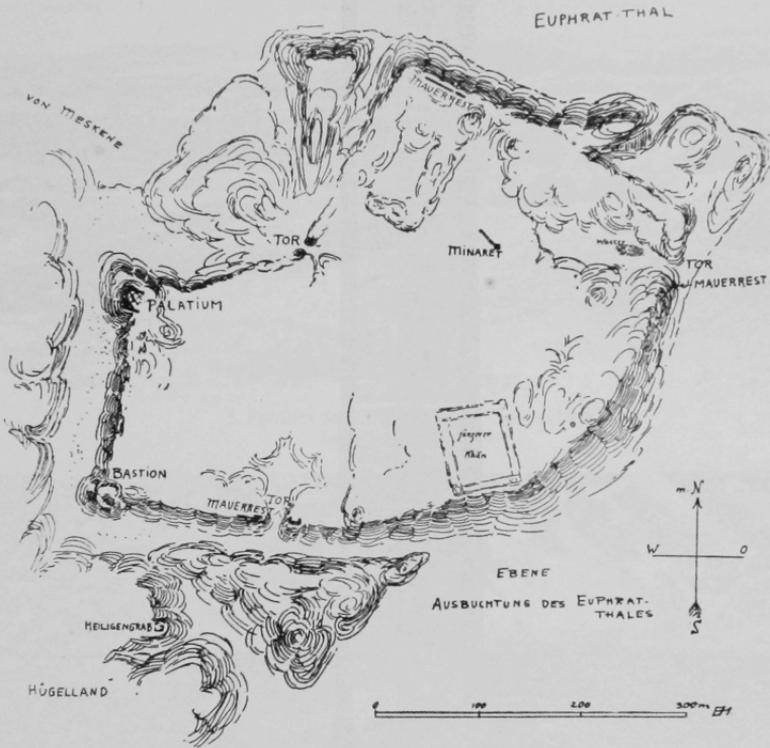
Avec ces réserves il nous a semblé que divers indices permettent de suggérer que les premières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle ont été, sur le plan urbain, une période de progrès : des aménagements plus soignés (en particulier dans les dallages de la mosquée, de la boutique et de la maison de l'îlot I), l'agrandissement de la mosquée (portée de 51,30 m<sup>2</sup> à 90,90 m<sup>2</sup>) permettent de suggérer un développement urbain jusque vers les années 1230-1240. Les deux dernières décennies de Bālis auraient au contraire été marquées par un certain déclin caractérisé par des remaniements ou des aménagements médiocres. Il est naturellement tentant de mettre cette évolution en rapport avec les circonstances générales de la Syrie du Nord au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais le caractère très limité de nos investigations ne permet pas d'aller très loin dans cette direction. Ce qui, en revanche, apparaît avec évidence (en particulier dans la collecte des monnaies) c'est que le site a bien connu une fin abrupte, et définitive, en 1259-1260 au moment de l'invasion mongole qui a provoqué l'abandon de Bālis. Sur les circonstances mêmes de cet abandon, nos fouilles semblent indiquer que la population a fui à l'approche de l'envahisseur avec tout ce qu'elle pouvait emporter ; ceci pourrait expliquer, en particulier, le très petit nombre d'objets retrouvés intacts. La ville ne semble pas avoir été prise d'assaut et c'est, apparemment, dans une cité déjà abandonnée que les Mongols ont pénétré.



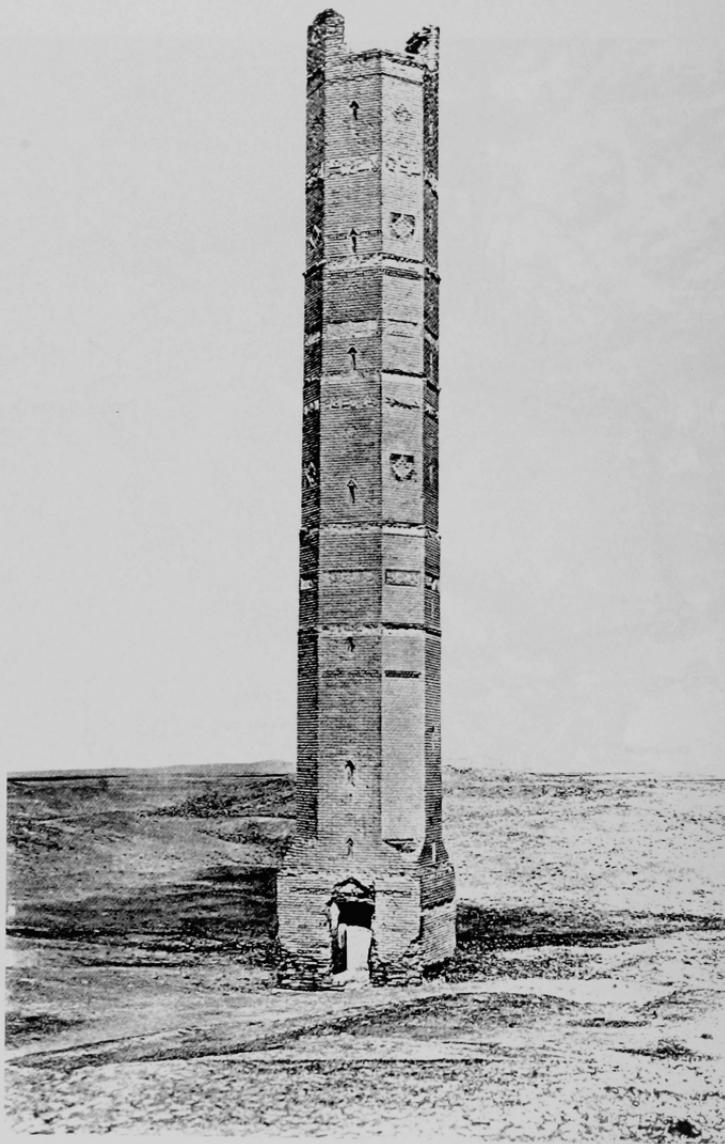
1. Le site de Bālis en 1935  
(photographie de l'Armée du Levant)



2. Photographie aérienne de Bālis et de la vallée de l'Euphrate  
(l'Euphrate est visible dans l'angle inférieur gauche de la photographie)



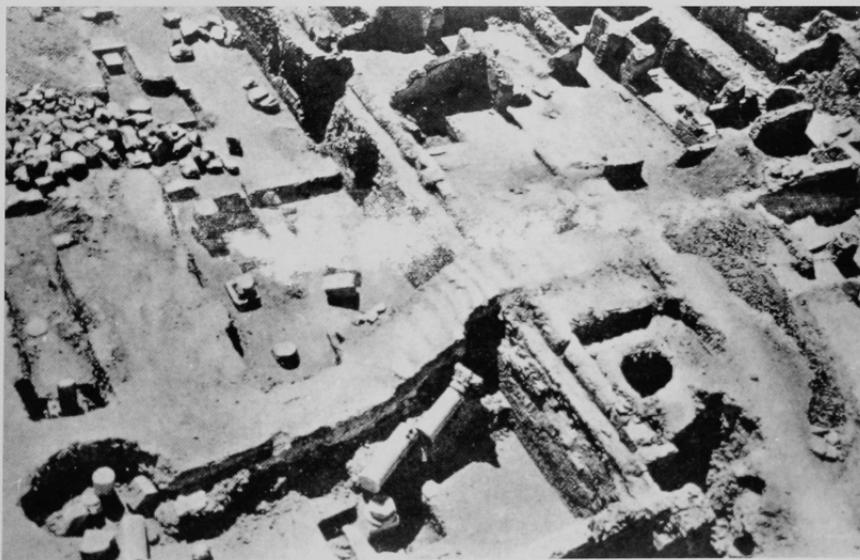
3. Plan de Bälis dressé en 1907 par Sarre et Herzfeld  
(d'après *Archäologische Reise*, fig. 43)



4. Le minaret de Bālis en 1907  
(photographie de la mission Sarre et Herzfeld, d'après *Archäologische Reise*, planche 1)



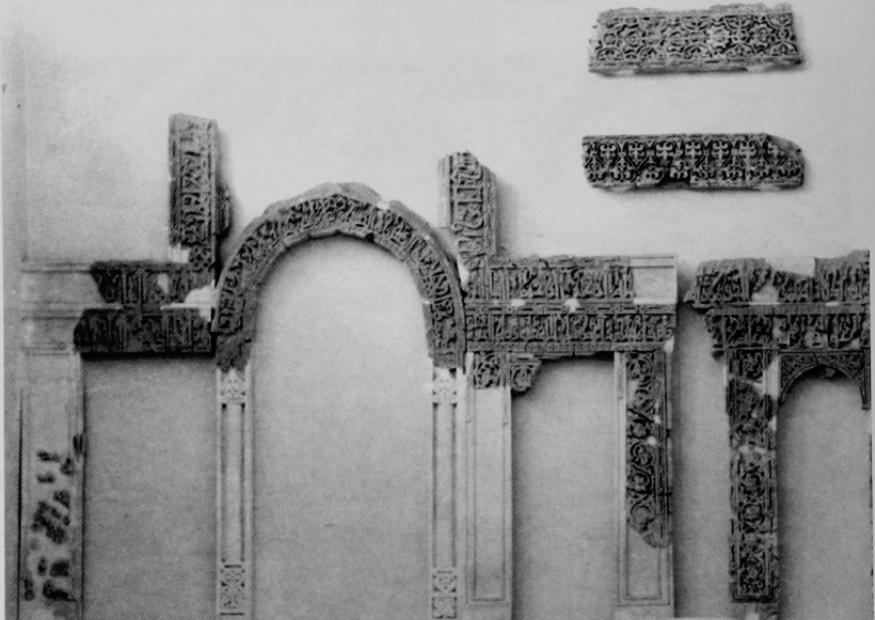
5. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929)  
Le secteur de la mosquée



6. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929)  
Vue générale de la mosquée et des bâtiments adjacents  
(d'après A. Rengarten, "Les fouilles", planche XXIX)



7. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929) : décors muraux dans une maison (d'après A. Rengarten, "Les fouilles", planche XXIX)



8. Façade en stuc appartenant à une mosquée fouillée par E. de Lorey et G. Salles (exposée au Musée de Damas, photographie D.G.A.M.S.)



9. Les quatre tranchées relevées par L. Cavro lors des fouilles de E. de Lorey et G. Salles (photographie D.G.A.M.S.)



1.



2.



3.



10. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929) : céramiques trouvées à Bâlis (d'après A. Rengarten, "Les fouilles", planche XXIX)



11. Le site de Bālis avant les fouilles de 1970-1974  
(photographie D.G.A.M.S.)



12. Le minaret de Bālis avant les fouilles de 1970-1974  
(photographie D.G.A.M.S.)



13. Vue générale de l'îlot I  
(photographie prise vers l'est)



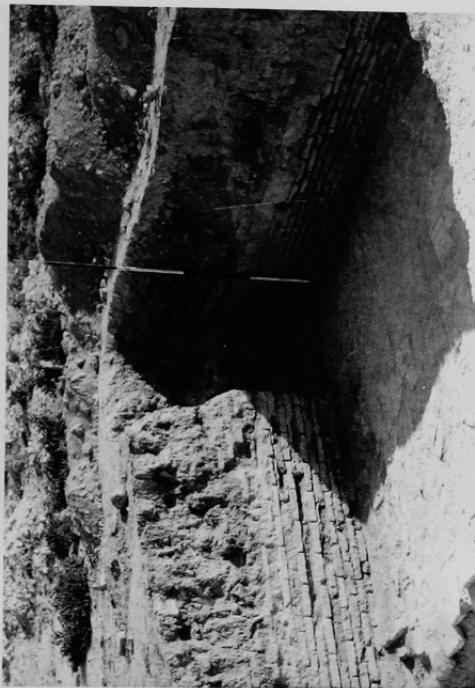
14. Vue générale de l'îlot I  
(photographie prise vers l'ouest)



15. Îlot I : le "magasin"  
(photographie prise vers l'ouest)



16. Îlot I : entrée du "magasin"  
(photographie prise vers le sud)



18. Īlot I : le "magasin"  
(photographie prise vers le nord-est)



17. Īlot I : le "magasin"  
(photographie prise vers l'ouest)



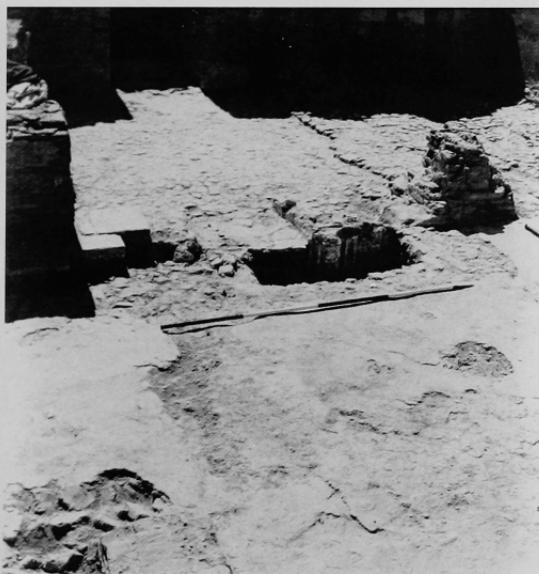
19. Mosquée de l'îlot I : état final  
(photographie prise vers le sud)



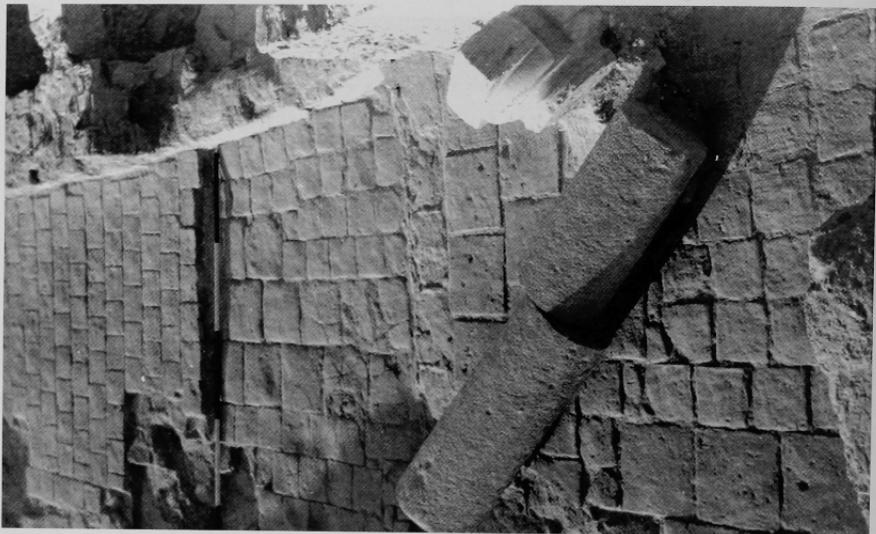
20. Mosquée de l'îlot I : état I  
(photographie prise vers le sud)



21. Mosquée de l'îlot I : chambranle du *mihrāb* de l'état I  
(photographie prise vers le sud-est)



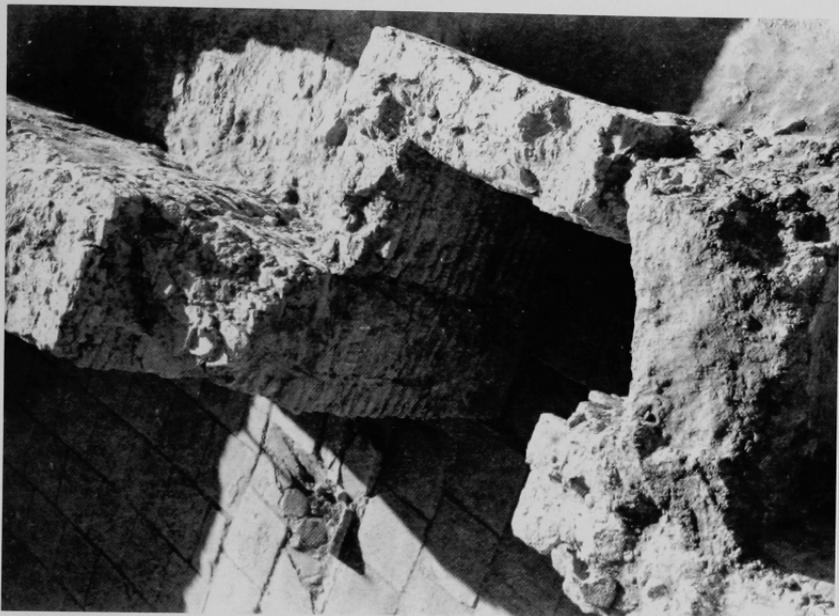
22. Mosquée de l'îlot I : état II (le *mihrāb* de l'état I est visible)  
(photographie prise vers le sud-ouest)



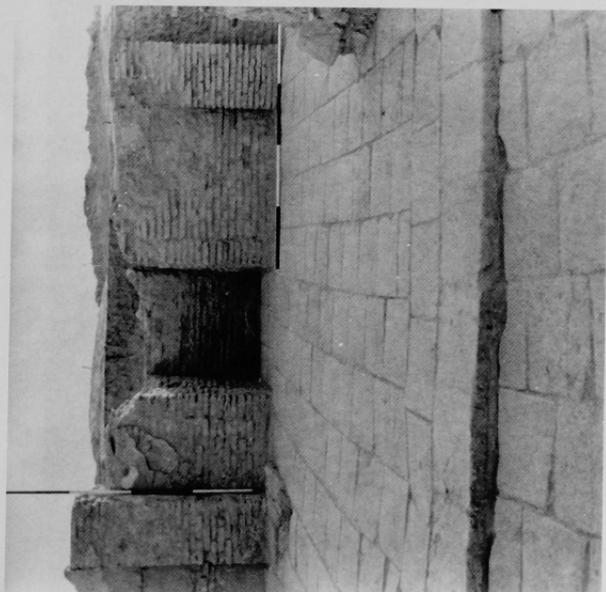
24. Mosquée de l'îlot I : entrée et partie nord  
(photographie prise vers l'ouest)



23. Mosquée de l'îlot I (état final) : entrée et partie nord  
(photographie prise vers le nord)



26. Mosquée de l'îlot I : le mihrāb  
(photographie prise vers l'est)



25. Mosquée de l'îlot I : partie sud et mihrāb  
(photographie prise vers le sud)



27. Mosquée de l'îlot I : partie sud-ouest de la salle de prières  
(photographie prise vers l'ouest)



28. Mosquée de l'îlot I : niche de l'angle sud-ouest  
(photographie prise vers le nord)



29. Mosquée de l'îlot I : partie nord de la salle de prière, pièce de l'angle nord-est  
(photographie prise vers le nord-est)



30. Boutique de l'îlot I : vue générale, état final  
(photographie prise vers le sud)



31. Boutique de l'îlot I : la banquette de l'entrée  
(photographie prise vers le sud)



33. Boutique de l'îlot I : état I  
(photographie prise vers le nord)



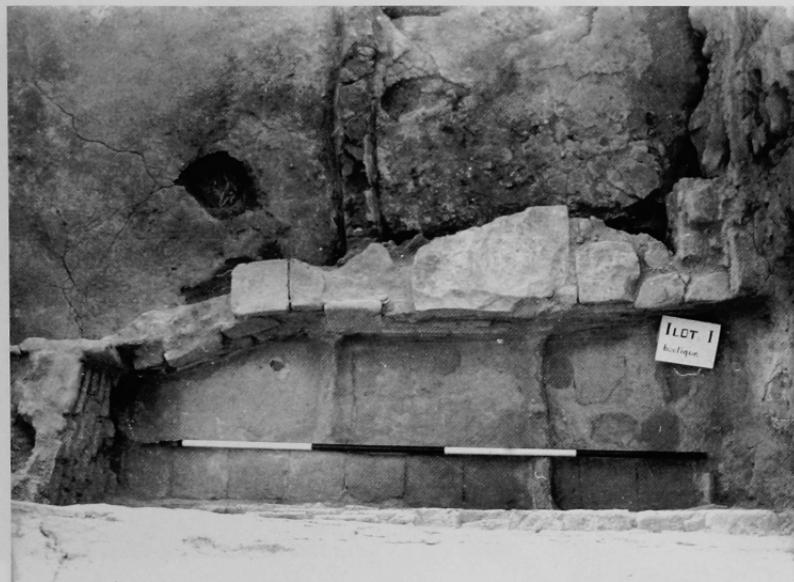
32. Boutique de l'îlot I : état I  
(photographie prise vers le sud)



34. Boutique de l'îlot I : restes du dallage de l'état II dans l'angle sud-est  
(photographie prise vers le sud-est)



35. Boutique de l'îlot I : fosse "a"  
(photographie prise vers le nord-est)



36. Boutique de l'îlot I : fosse "b"  
(photographie prise vers l'ouest)



37. Boutique de l'îlot I : état final, partie sud  
(photographie prise vers le sud)



39. Îlot I : passage à l'est de la maison  
(photographie prise vers le nord)



38. Maison de l'îlot I : vue générale, état final  
(photographie prise vers le nord)



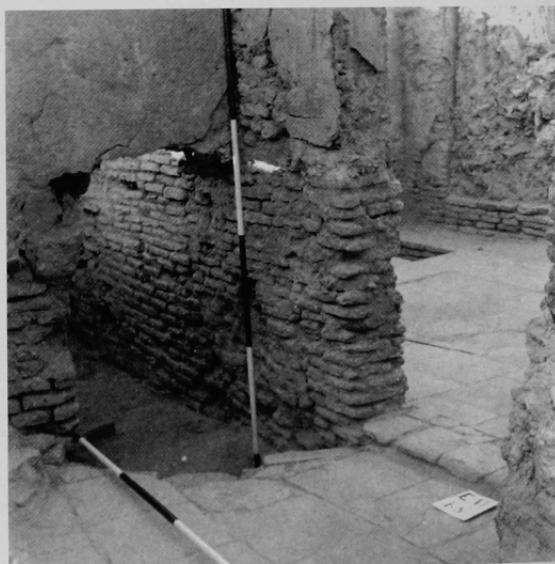
40. Îlot I : couloir au sud de la maison  
(photographie prise vers l'est)



41. Maison de l'îlot I : escalier de la pièce "a"  
(photographie prise vers l'ouest)



42. Maison de l'îlot I : escalier de la pièce "a"  
(photographie prise vers le sud)



43. Maison de l'îlot I : pièce "a" ; entrée vers les pièces "e" et "b"  
(photographie prise vers le nord-ouest)



44. Maison de l'îlot I : linteau de la porte entre les pièces "a" et "b"  
(photographie prise vers le sud au cours de la fouille)



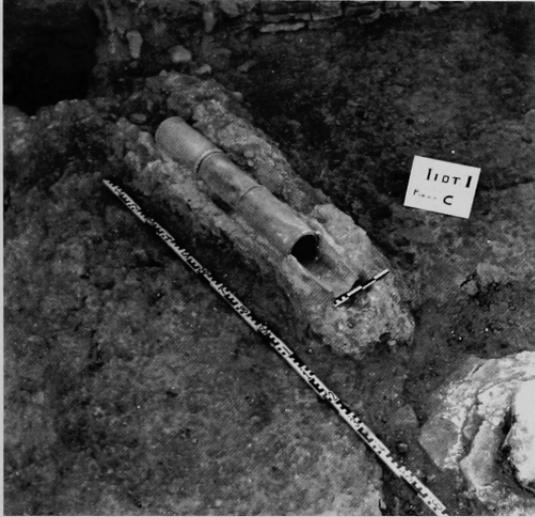
45. Maison de l'îlot I : pièce "b" (patio)  
(photographie prise vers l'est)



47. Maison de l'îlot I : pièce "b", aboutissement de la canalisation dans la fosse  
(photographie prise vers le sud)



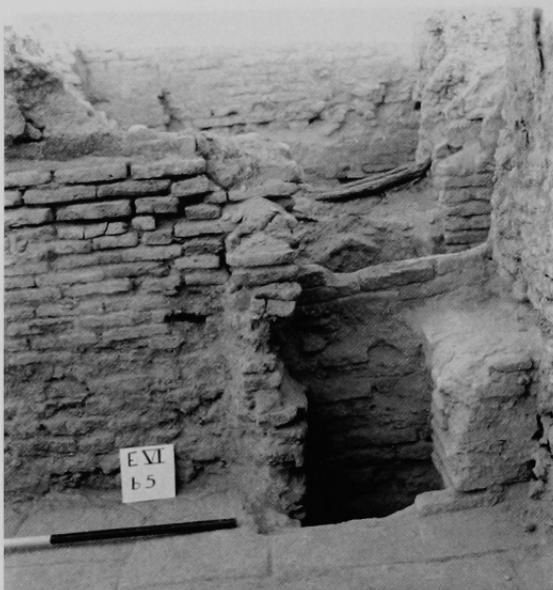
46. Maison de l'îlot I : pièce "b" (patio)  
(photographie prise vers l'ouest)



48. Maison de l'îlot I : canalisation de la pièce "b" après enlèvement du dallage (photographie prise vers l'est)



49. Maison de l'îlot I : puits de la pièce "b" (photographie prise vers le sud)



50. Maison de l'îlot I : puits de la pièce "b"  
(photographie prise vers le sud)



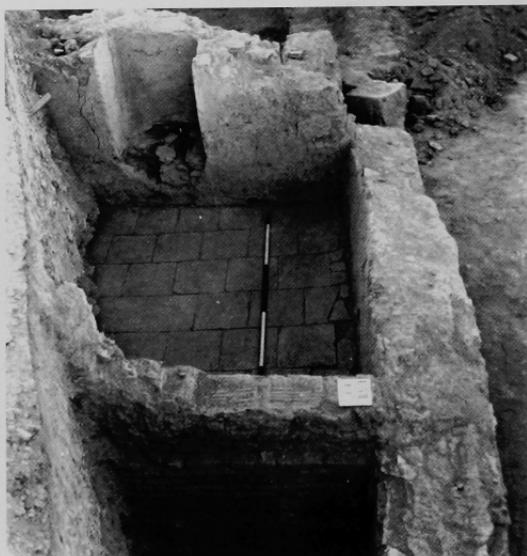
51. Maison de l'îlot I : bassin et puits de la pièce "b"  
(photographie prise vers l'est)



52. Maison de l'îlot I : mur est de la pièce "b"  
(photographie prise vers le sud-est)



53. Maison de l'îlot I : pièces "b", "c" et "d"  
(photographie prise vers le nord)



54. Maison de l'îlot I : pièce "c"  
(photographie prise vers l'ouest)



55. Maison de l'îlot I : meules de pierre dans la pièce "e"



56. Maison de l'îlot I : solive en place dans la pièce "e"  
(photographie prise vers le nord-ouest)



57. Maison de l'îlot I : solives en place dans la pièce "e" et restes de dallage de la pièce "f"  
(photographie prise vers le sud)



58. Maison de l'îlot I : restes de solives et de dallage des pièces "e" et "f"  
(photographie prise vers le nord-est)



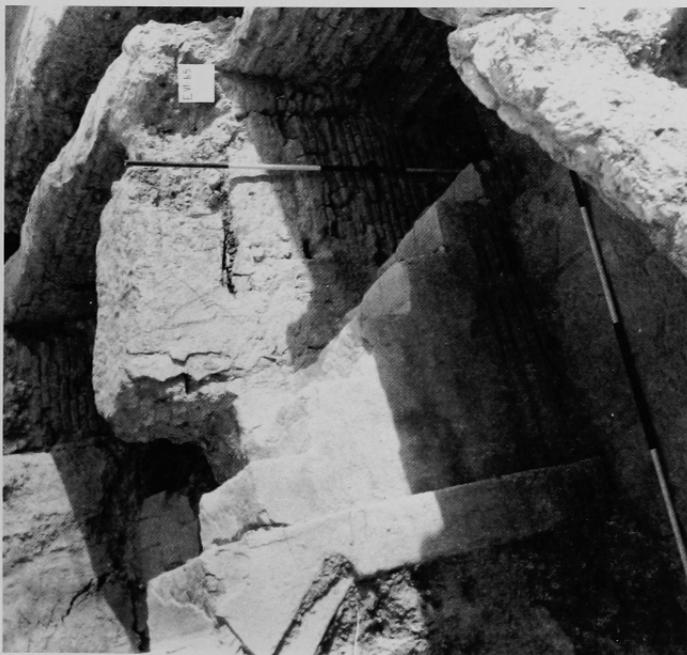
59. Îlot I : cour et pièce "g" à l'ouest de la maison  
(photographie prise vers le nord)



61. Îlot I : cour à l'ouest de la maison  
(photographie prise vers le nord-ouest)



62. Îlot I : jarre dans la cour



60. Maison de l'îlot I : escalier de la pièce "g"  
(photographie prise vers le sud-est)



64. Îlot II : entrée de la ruelle  
(photographie prise vers le nord)



63. Îlot II : vue générale de la rue et des maisons 1 et 2  
(photographie prise vers le nord-ouest)



65. Îlot II : départ d'arc à l'ouest de la porte de la maison 1  
(photographie prise vers le nord-ouest)



66. Îlot II : départ d'arc du côté sud de la rue  
(photographie prise vers le sud-ouest)



68. Maison 1 de l'îlot II : entrée de la maison et pièce "a"  
(photographie prise vers le sud-est)



67. Maison 1 de l'îlot II : vue générale, pièce "b"  
(photographie prise vers l'est)



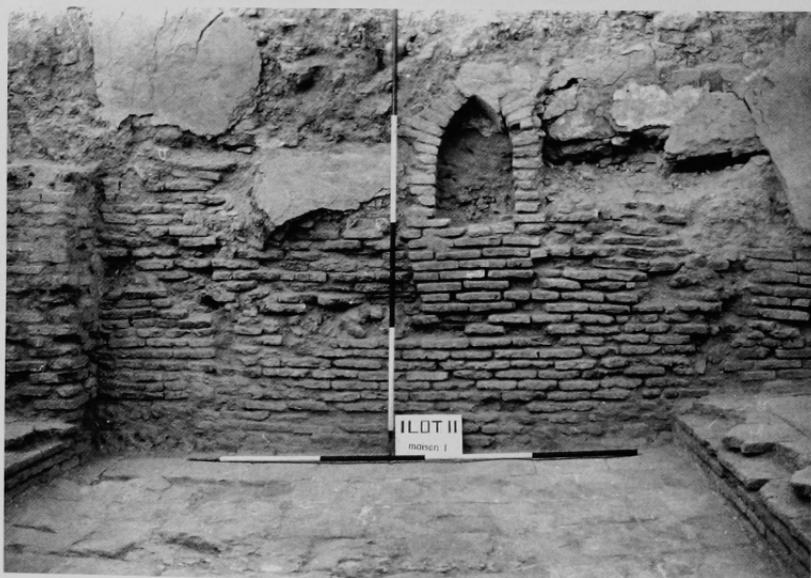
70. Maison 1 de l'îlot II : pièce "c"  
(photographie prise vers l'est)



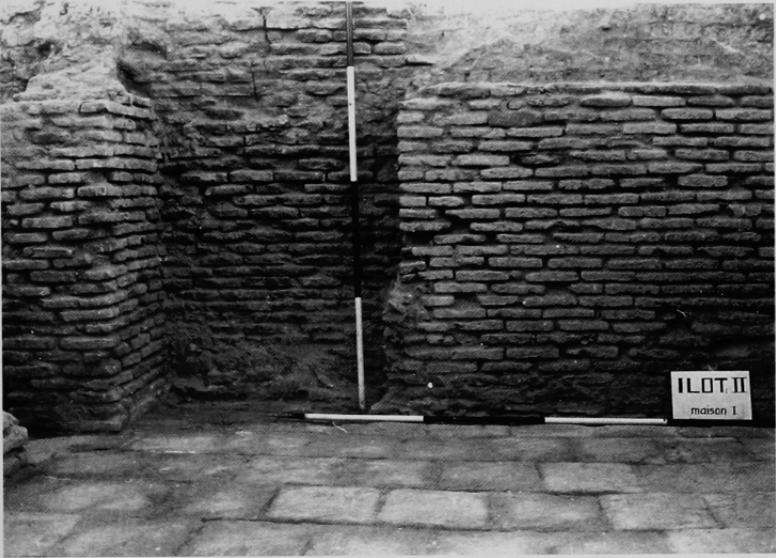
69. Maison 1 de l'îlot II : entrée de la pièce "a"  
(photographie prise vers le sud-ouest)



71. Maison 1 de l'ilot II : mur ouest de la pièce "c"  
(photographie prise vers le nord-ouest)



72. Maison 1 de l'ilot II : mur nord de la pièce "b"  
(photographie prise vers le nord)



73. Maison 1 de l'îlot II : mur sud de la pièce "b"  
(photographie prise vers le sud)



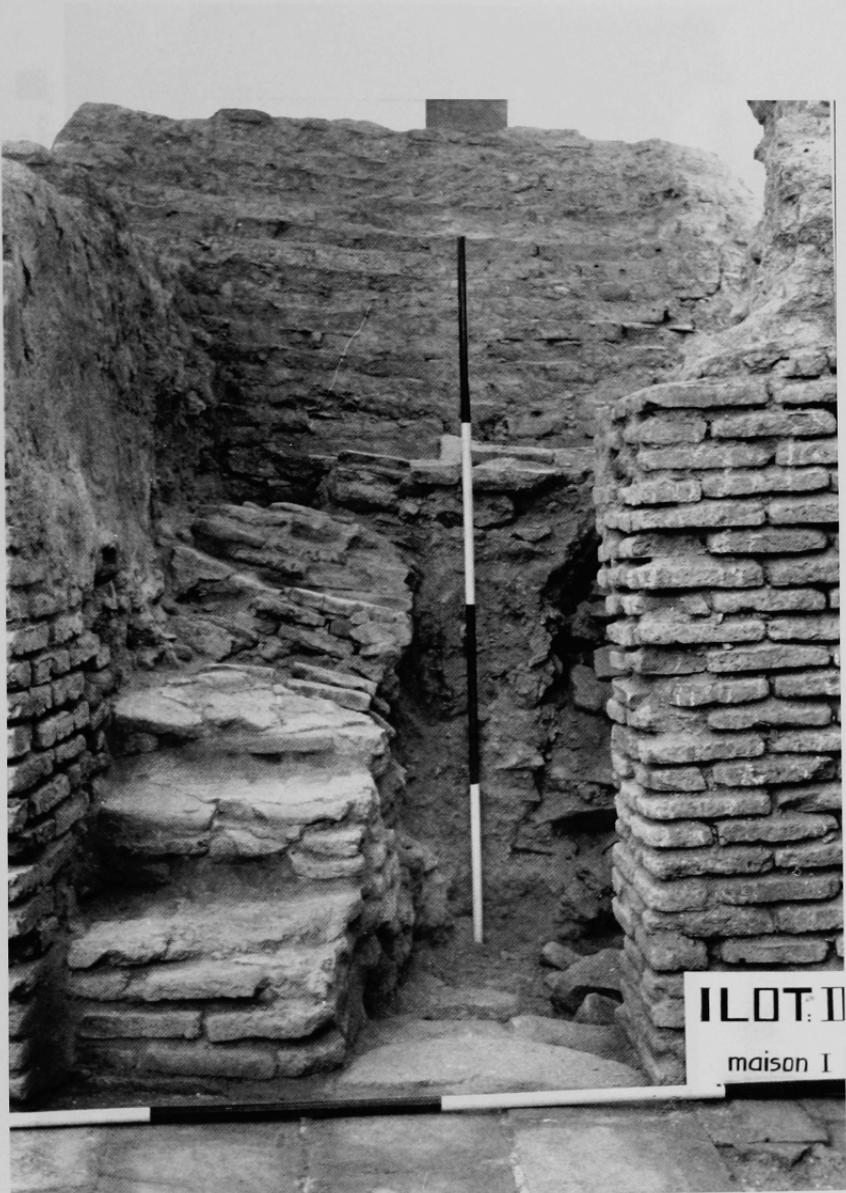
74. Maison 1 de l'îlot II : pièces "b" et "d"  
(photographie prise vers l'est)



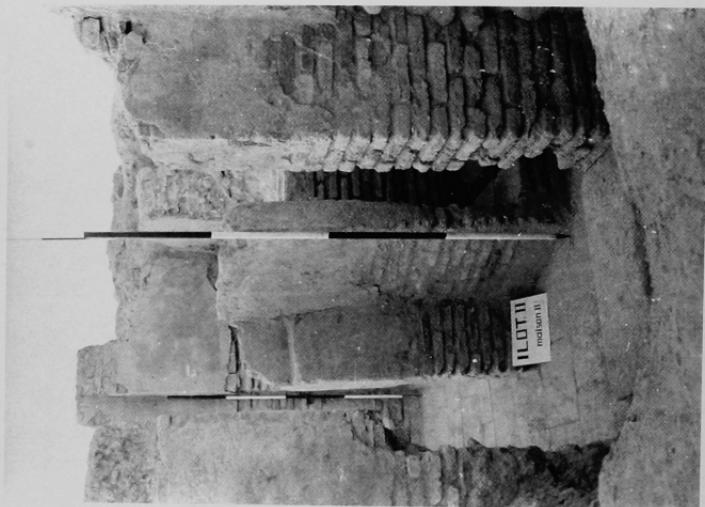
75. Maison 1 de l'ilot II : pièce "d"  
(photographie prise vers l'est)



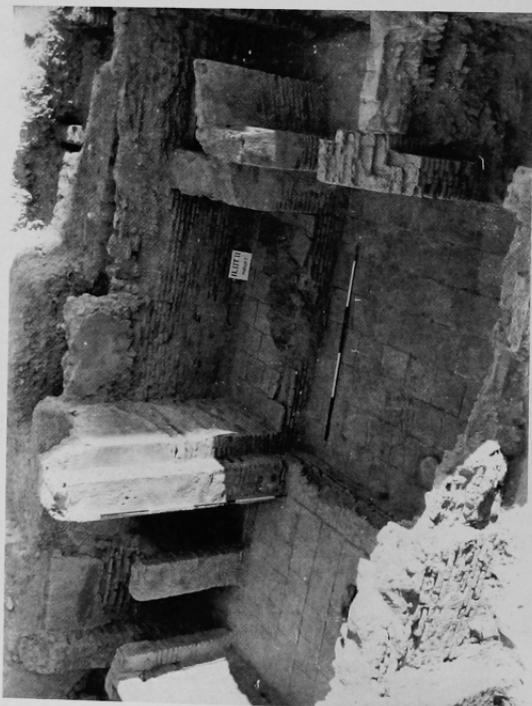
76. Maison 1 de l'ilot II : pièce "e"  
(photographie prise vers l'est)



77. Maison 1 de l'îlot II : escalier de la pièce "e"  
(photographie prise vers l'est)



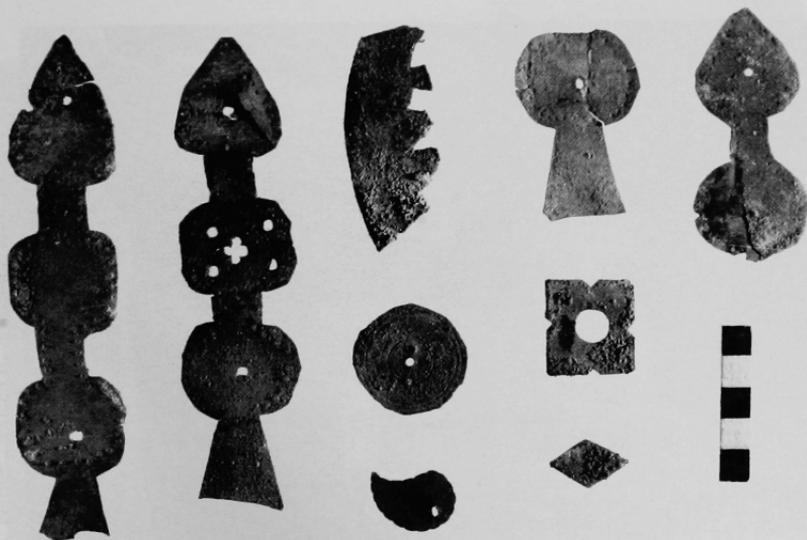
79. Maison 2 de l'îlot II : entrée, pièce "a"  
(photographie prise vers l'ouest)



78. Maison 2 de l'îlot II : vue générale  
(photographie prise vers le nord)



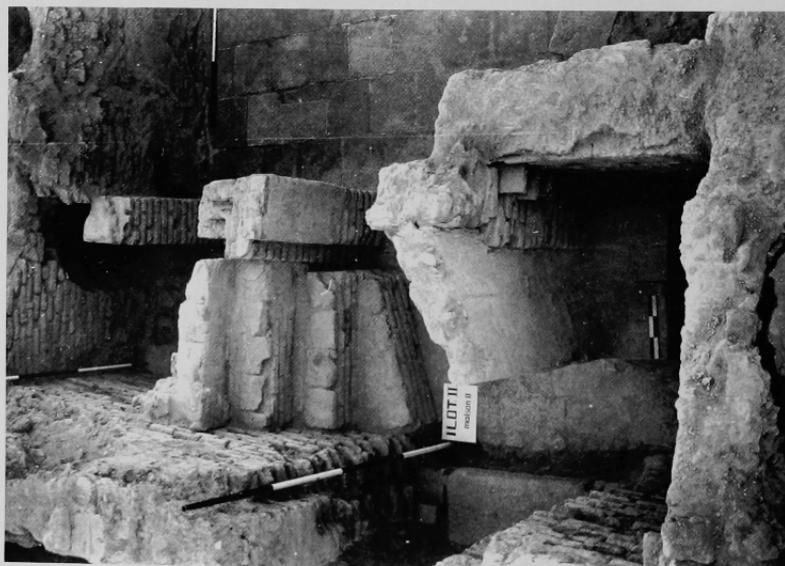
80. Maison 2 de l'îlot II : plaquettes décoratives de cuivre de la porte



81. Maison 2 de l'îlot II : plaquettes décoratives de cuivre de la porte



83. Maison 2 de l'îlot II : latrines

82. Maison 2 de l'îlot II : entrée, pièce "a", latrines, escalier  
(photographie prise vers le sud)



84. Maison 2 de l'îlot II : escalier de la pièce "a" et entrée de la pièce "e"  
(photographie prise vers le sud-est)



85. Maison 2 de l'îlot II : pièce "b"  
(photographie prise vers l'est)



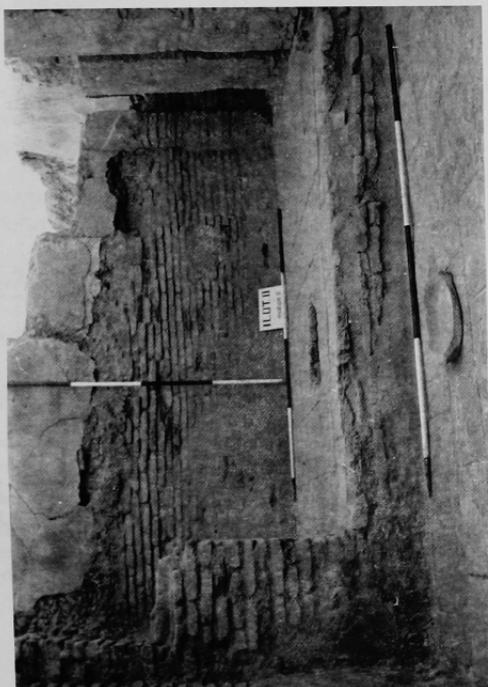
86. Maison 2 de l'ilot II : pièces "b", "c" et "d"  
(photographie prise vers le nord)



87. Maison 2 de l'ilot II : pièce "c"  
(photographie prise vers le nord)



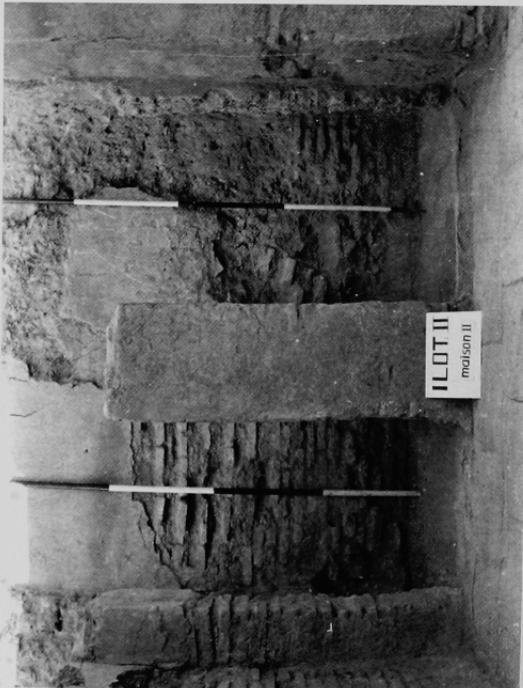
89. Maison 2 de l'îlot II : pièce "d"  
(photographie prise vers le sud)



88. Maison 2 de l'îlot II : pièce "d"  
(photographie prise vers l'ouest)



91. Maison 2 de l'îlot II : pièce "e"  
(photographie prise vers le sud)



90. Maison 2 de l'îlot II : pièce "d", partie nord  
(photographie prise vers le nord)

## BIBLIOGRAPHIE

- ABŪ L-FIDĀ,  
1840 *Taqwīm al-buldān*, éd. Reynaud et de Slane, Paris.  
1883 *Géographie d'Aboulfeda*, trad. Stanislas Guyard, Paris.
- ABŪ FIRĀS AL-ḤAMDĀNĪ,  
1944 *Diwān*, éd. S. Dahhān, Damas, IFD, 3 vol.
- ABYAD, Malek,  
1981 *Culture et éducation arabo-islamique au Šām pendant les trois premiers siècles de l'Islam*, Damas, IFD.
- « An extract of the journals » :  
1698 *Transaction of the Royal Society*, XIX, 1695-1697, Londres.
- Archéologie et histoire de la Syrie II.  
1989 *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.-M. Dentzer, W. Orthmann, Saarbrücken.
- AVEZ, Renaud,  
1993 *L'Institut Français de Damas au Palais Azem (1922-1946) à travers les Archives*, Damas.
- BALĀDURĪ, al-,  
1865 *Kitāb futūḥ al-buldān*, Leyde.
- BIANQUIS, Thierry,  
1986-1989 *Damas et la Syrie sous la domination fatimide*, Damas, 2 vol.  
1989-1990 « Raḥba et les tribus arabes avant les croisades », *BEO*, 41-42, p. 23-53.  
1991 « Pouvoirs arabes à Alep aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles », *REMMM*, 62, p. 49-59.  
1992 « Les frontières de la Syrie au milieu du XI<sup>e</sup> siècle », *Castrum IV : Frontières et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Rome-Madrid, p. 135-150.  
1993 art. « Mirdās (Banū) », *Encyclopédie de l'Islam* <sup>2</sup>, VII, p. 117-125.
- Bilād al-Shām During the Abbasid Period*,  
1992 Cinquième conférence, éd. M. A. al-Bakhit et M. Y. Abbadi, Amman.
- BLUNT, Lady Anne,  
1879 *Bedouin Tribes of the Euphrates*, New York.
- BUSSE, H.,  
1969 *Chalif und Grosskönig, die Buyiden in Iraq (945-1055)*, Beyrouth.
- CAHEN, Claude,  
1940 *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, Paris.
- CANARD, Marius,  
1951 *Histoire de la dynastie des Hamdanites*, Alger.
- CHAPOUTOT-REMADI, Mounira,  
1991 « Mamlakat Ḥalab, une vice-royauté des confins de l'Empire Mamlūk », *REMMM*, 62, p. 81-91.

- CHESNEY, Francis,  
1850 *The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris, in the years 1835, 1836 and 1837*, Londres.
- CHIHAI, Habib K.,  
1908 *La province de Bagdad*, Le Caire.
- DAHABĪ, al-,  
1963 *al-'Ibar*, Kuwaït.  
1979 *Kitāb duwal al-Islām*, trad. A. Nègre, Damas, IFD.
- DILLEMANN, Louis,  
1962 *Haute-Mésopotamie orientale et pays adjacents*, Paris.
- DIMIŠQĪ, al-,  
1865 *Kitāb nuḥbat al-dahr*, éd. Mehren, Pétrograd.
- DUSSAUD, René,  
1927 *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris.
- EDDÉ, Anne-Marie,  
1991 « Une grande famille de Shafrites alépins. Les Banū I-'Aġamī aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles », *REMMM*, 62, p. 61-71.  
1993 « Notes sur la fiscalité de l'État ayyoubide d'Alep au XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Commerce finances et société (X<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.)*, éd. Ph. Contamine et al., Paris.
- ELISSEEFF, Nikita,  
1967 *Nūr al-Din*, Damas, IFD, 3 vol.  
1977 *L'Orient Musulman au Moyen Âge. 622-1260*, Paris.
- GARCIN, Jean-Claude,  
1983 « Ibn Ḥawqal, l'Orient et le Maghreb », *ROMM*, 35.
- GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Maurice,  
1923 *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, Paris.
- GROUSSET, René,  
1934 *Histoire des Croisades*, Paris.  
1948 *L'Empire des steppes*, Paris.
- HARAWĪ, al-,  
1953 *Kitāb al-iṣārāt*, éd. J. Sourdel-Thomine, Damas, IFD.  
1957 *Guide des lieux de pèlerinage*, trad. J. Sourdel-Thomine, Damas, IFD.
- HENNEQUIN, G. et AL-'U SH, A.,  
1978 *Les monnaies de Bālis*, Damas.
- HERZFELD, Ernst,  
art. « Bālis », *Encyclopédie de l'Islam*<sup>1</sup>, I, 634.
- HEYD, W.,  
1923 *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, Leipzig.
- HILL, D.R.,  
1971 *The Termination of Hostilities in the Early Arab Conquests. A.D. 634-656*, Londres.
- HUMPHREYS, R. Stephen,  
1977 *From Saladin to the Mongols. The Ayyubids of Damascus. 1193-1260*, Albany.
- IBN ' ABD AL-ZĀHIR, Muḥyī al-Dīn,  
1976 *al-Rawḍ al-Zāhir fī sira al-Malik al-Zāhir*, éd. A. al-Ḥuwayṭar, Riyāḍ.
- IBN AL-' ADĪM, Kemal ed-Dīn,  
1894 *Chronique d'Alep, Recueil des Historiens des Croisades, Historiens orientaux*, III, Paris.

- IBN AL-‘ADĪM,  
*Buġyat al-ṭalab*, ms. bibliothèque Aḥmad III, Istanbul.  
 1951-1968 *Zubdat al-ḥalab*, éd. S. Dahhān, Damas, IFD, 3 vol.  
 1988 *Buġyat al-ṭalab fi tāriḥ Ḥalab*, éd. S. Zakkār, Damas, 11 vol.
- IBN ‘ASĀKIR,  
*Tāriḥ Dimašq*, ms. As‘ad Bāšā.
- IBN AL-AṬĪR,  
 1872 *Kamel, Recueil des Historiens des Croisades*, Historiens Orientaux, I, Paris.  
 1965 *al-Kāmil*, Beyrouth.
- IBN DAWĀDĀRĪ,  
 1961 *Die Chronik des Ibn ad-Dawādārī*, éd. S. Munaġġid, Le Caire.
- IBN AL-FAQĪH,  
 1302 H. *Muḥtaṣar Kitāb al-buldān*, Leyde.
- IBN AL-FURĀT,  
 1967 *Tāriḥ*, éd. H. al-Šammā‘, Basrah.
- IBN AL-ĠAWZĪ, Sibṭ,  
 1894 *Mirāt ez-Zamān, Recueil des Historiens de Croisades*, Historiens orientaux, III, Paris.
- IBN HAĠAR al-‘Asqalānī,  
 1601-1603 *Inbā al-ġumr*, ms. B.N. Paris.  
 1929-1931 *al-Durar al-kāmina*, Le Caire, 2 v.
- IBN HAUQAL,  
 1964 *Configuration de la Terre*, trad. J.H. Kramers et G. Wiet, Beyrouth-Paris.
- IBN ḤAWQAL,  
 1938 *Kitāb ṣurat al-arḍ*, Leyde.
- IBN AL-‘IMĀD AL-ḤANBALĪ, ‘Abd al-Ḥayy,  
 1351 H. *Šaḍarāt al-daḥab*, Le Caire.
- IBN KHORDĀDHBEH,  
 1889 *Kitāb al-masālik*, éd. Goeje, Leyde.
- IBN MISKAWĀḤ,  
 1951 *Kitāb taġārib al-umam*, Le Caire.
- IBN AL-QALĀNISĪ,  
 1908 *Daīl tāriḥ Dimašq*, Beyrouth.  
 1908 *History of Damascus*, éd. Amedroz, Leyde.  
 1952 *Traduction annotée d'un fragment de l'Histoire de Damas*, trad. R. Le Tourneau, Damas, IFD.  
 1983 *Tāriḥ Dimašq*, éd. S. Zakkār, Damas.
- IBN RUSTEH,  
 1891 *Kitāb al-a‘lāq*, Leyde.
- IBN ŠADDĀD, ‘Izz al-Din,  
 1953 *al-A‘lāq al-ḥaṭira*, éd. D. Sourdel, Damas, IFD.  
 1982 « al-A‘lāq al-ḥaṭira », éd. A.-M. Eddé, *BEO*, XXXII-XXXIII, p. 265-404.  
 1984 *Description de la Syrie du Nord*, trad. A.-M. Eddé-Terrasse, Damas, IFD.
- IBN ŠIHNA,  
 1933 *Les Perles choisies*, trad. J. Sauvaget, Beyrouth, IFD.
- IBN AL-SUQĀ‘Ī,  
 1974 *Tālī Kitāb Wafayāt al-a‘yān*, trad. J. Sublet, Damas, IFD.

- IBN TAĠRĪBIRDĪ,  
1930 *al-Nuġūm al-Zāhira*, Le Caire, II.
- IBN WĀŠIL,  
1977 *Mufarriġ al-kurūb*, éd. H. Rabī' et S. 'Ašūr, vol. 5, Le Caire.
- IŠTAHRĪ, al-,  
1927 *Kitāb masālik al-mamālik*, Leyde.
- KAEGI, Walter E.,  
1992 *Byzantium and the Early Islamic Conquests*, Cambridge University Press.  
1992 « Reflexions on the Withdrawal of Byzantine Armies from Syria », in *La Syrie de Byzance à l'Islam (VII<sup>e</sup> -VIII<sup>e</sup> siècles)*, éd. P. Canivet et J.-P. Rey-Coquais, Damas, p. 265-279.
- KAḤḤĀLA, 'Umar,  
1957-1961 *Mu'ġam al-mu'allifīn*, Damas, 15 vol.
- Kamel, Recueil des historiens des Croisades*, voir Ibn al-Aṭīr.
- KEMAL ED-DĪN, voir Ibn al-'Adīm.
- KENNEDY, Hugh,  
1992 « The Impact of Muslim Rule on the Pattern of Rural Settlement in Syria », in *La Syrie de Byzance à l'Islam (VII<sup>e</sup> -VIII<sup>e</sup> siècles)*, éd. P. Canivet et J.-P. Rey-Coquais, Damas, p. 291-297.
- KHOWAITER, Abdul-Aziz,  
1978 *Baibars the first*, Londres.
- LAPIDUS, Ira M.,  
1967 *Muslim Cities in the later Middle Ages*, Harvard.
- LE STRANGE, G.,  
1890 *Palestine under the Moslems*, Londres.  
1905 *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge.
- LONGRIGG, S.H.,  
1953 *Iraq 1900 to 1950*, Oxford.
- LOWICK, N.M.,  
1970 « Bālis : a New Ṭūlūnid Mint », *American Numismatic Society, Museum Notes*, 16, New York.
- MAQRĪZĪ, Aḥmad al-,  
1270/1853 *Kitāb al-Ḥiṭaṭ*, Būlāq, 2 vol.  
1957 *Kitāb al-Sulūk*, éd. M. Ziyāda, Le Caire.
- MARGUERON, Jean,  
1975 « Rapport préliminaire sur les deux premières campagnes de fouilles à Meskéné-Emar (1972-1973) », *Annales Archéologiques Arabes Syriennes*, 25, p. 73-86.  
1975 « Les fouilles françaises de Meskéné-Emar (Syrie) », *C.R. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril-juin.  
1975 « Quatre campagnes de fouilles à Emar (1972-1974) », *Syria*, 52.  
1982 « Rapport préliminaire sur les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> campagnes de fouilles à Meskéné-Emar », *AAAS*, 32, p. 234-249.  
1993 « Emar au II<sup>e</sup> millénaire », *Syrie, mémoire et civilisation*, Paris.
- MAS'ŪDĪ, al-,  
1893 *Kitāb al-Tanbīh*, Leyde.

- MUQADDASĪ, al-,  
1877 *Aḥsan al-taqāsīm*, Leyde.  
1963 *Aḥsan al-taqāsīm*, trad. A. Miquel, Damas, IFD.
- MUSIL, Alois,  
1927 *The Middle Euphrates*, New York.  
1928 *Palmyrena*, New York.
- NU'ĀIMĪ, al-,  
1948 *al-Dāris fī tāriḫ al-madāris*, Damas.
- ORY, S., et PAILLET, J.-L.,  
1974 « Une bibliothèque du deuxième millénaire découverte à Bālis-Meskéné (Syrie) », *Journal Asiatique*, p. 271-278.
- PINTO, Olga,  
1932 « Il Veneziano Gasparo Balbi ed il suo viaggio in Mesopotamia », *Accademia dei Lincei*, VI, 8, p. 665-694.
- QALQAŠANDĪ,  
1964 *Ma'ātir al-ināfa*, Kuwaït.
- RAYMOND André,  
1974 « Signes urbains et étude de la population des grandes villes arabes à l'époque ottomane », *BEO*, XXVII.  
1985 *Grandes villes arabes à l'époque ottomane*, Paris.
- RENGARTEN, A.,  
1929 « Les fouilles dans la région du Moyen-Euphrate », *Seminarium Kondakavianum*, III, Prague, p. 301-304.
- Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*,  
1931-1982 Le Caire, IFAO, 17 volumes parus.
- REY-COQUAIS, Jean-Paul,  
1989 « La Syrie, de Pompée à Dioclétien : histoire politique et administrative », in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, éd. J.-M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücken, p. 45-61.
- RUNCIMAN, Steven,  
1951-1955 *A History of the Crusades*, Cambridge, 3 vol.
- SADEQUE, Syedah Fatima,  
1956 *Baybars I of Egypt*, Oxford.
- SALLES, G.,  
1935 « Les décors en stuc de Bālis », *Mémoires du III<sup>e</sup> Congrès International d'Art et Archéologie Iraniens (Moscou-Léningrad 1933)*, Leningrad, p. 211-216.
- SAM'ĀNĪ, al-,  
1912 *Kitāb al-ansāb*, Leyde.  
1962 *Kitāb al-ansāb*, Haïdarābād, 6 vol.
- SARRE, F., et HERZFELD, E.,  
1911 *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris-Gebiet*, Berlin.
- SAUNDERS, J.J.,  
1971 *The History of the Mongol Conquests*, Londres.
- SAUVAGET, Jean,  
1941 *Alep*, Paris.  
1941 *La poste aux chevaux dans l'Empire des Mamelouks*, IFEAD, Paris.
- SAUVAIRE, H.,  
1895 *Description de Damas*, *Journal Asiatique*.

- SIBṬ IBN AL-'AJAMI,  
1950 *Les Trésors d'or*, trad. J. Sauvaget, Beyrouth.
- SOURDEL-THOMINE, Janine,  
art. « Bālis », *Encyclopédie de l'Islam* <sup>2</sup>, I, 1026-1027.
- SOURDEL, Janine et Dominique,  
1953 « La date de construction du minaret de Bālis », *Annales Archéologiques de Syrie*, 3.
- SOURDEL, Dominique et SOURDEL-THOMINE, Janine,  
1974 « Un sanctuaire chiite de l'ancienne Bālis », *Mélanges d'Islamologie*, à la mémoire de Armand Abel, Leyde, p. 247-253.
- SUBLET, Jacqueline,  
1992 *Les trois vies du sultan Baibars*, Paris.
- ṬABARĪ, al-,  
*Tārīḥ al-unam*, Le Caire, Ḥusainiyya.
- TUDELA, Benjamin de,  
1907 *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, éd. M.N. Adler, New York.
- ṬUWAYR, Qāsim,  
1989-1990 « al-Mawāqī' al-aṭariyya al-'arabiyya al-islāmiyya fī l-Ġazira al-sūriyya », *BEO*, XLI-XLII, p. 247-254.
- ULBERT, Thilo,  
1989 « Villes et fortifications de l'Euphrate à l'époque paléo-chrétienne (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles) », in *Archéologie et Histoire de la Syrie*, II, éd. J.-M. Dentzer et W. Orthmann, Saarbrücken, p. 283-296.
- WIET, Gaston,  
1932 *Les biographies du Manḥal Safī*, Le Caire.  
1937 *Histoire de la Nation Égyptienne*, IV, *L'Égypte arabe*, Paris.
- YAHYA, Ibn Sa'īd d'Antioche,  
1924 *Histoire*, trad. I. Kratchkovsky et A. Vasiliev, *Patrologia Orientalis*, XVIII, Paris.
- YA'QUBĪ al-,  
1892 *Kitāb al-buldān*, Leyde.
- YĀQŪṬ,  
1866 *Mu'ḡam al-buldān*, éd. Wüstenfeld, Leipzig.
- ZAKKAR, Suhayl,  
1971 *The Emirate of Aleppo*, Beyrouth.
- ZIYĀDA, Niqūla,  
1992 « Tiḡarat Bilād al-Šām al-ḥāriḡiyya fī l-'aṣr al-'abbāsi », in *Bilād al Shām during the Abbasid Period*, éd. M.A. al-Bakhit et M.Y. Abbadi, Amman, p. 283-324.

## RÉSUMÉ

Les fouilles menées par l'Institut Français d'Études Arabes de Damas sur le site de Bâlis-Meskéné, de 1970 à 1974, sous la direction de L. Golvin, J.-L. Paillet et A. Raymond, avaient donné lieu, en 1978, à la publication d'un volume sur les monnaies découvertes au cours des travaux, par Gilles Hennequin et Abū-l-Faraj al-'Ush.

L'ouvrage Bâlis II présente la première partie des fouilles proprement dites. Une introduction est consacrée à l'histoire de Bâlis, qui joua un grand rôle comme position stratégique sur la route entre Alep et la Mésopotamie, du fait de la qualité de son site sur une hauteur le long de l'Euphrate ; elle fut également une étape commerciale importante à un point de franchissement du fleuve, qui devient navigable jusqu'au Golfe. La ville de Bâlis (qui succédait à l'Emar et au Barbalisses de l'Antiquité) est donc bien connue grâce à de nombreux textes historiques et géographiques, depuis la conquête arabe jusqu'à son abandon, à peu près définitif en 1259 au moment de l'invasion mongole. Son apogée se situa à l'époque ayyoubide (XIII<sup>e</sup> siècle).

La partie des fouilles qui est publiée ici porte sur deux îlots résidentiels situés au nord-est de la ville, entre une des portes de la cité et la région de la grande mosquée. Les recherches ont permis de mettre au jour, de chaque côté d'une des rues principales, trois maisons d'habitation et un certain nombre de boutiques, ce qui autorise quelques conclusions sur l'urbanisme à Bâlis à l'époque ayyūbide et sur les caractères de l'habitat.

Les publications à venir étudieront le quartier des fours, la grande mosquée, l'enceinte, ainsi que plusieurs autres quartiers d'habitation.

## ABSTRACT

The excavations on the site of Bâlis-Meskeneh which were carried out from 1970 to 1974 by the French Institute for Arabic Studies in Damascus (IFEAD) under the supervision of L. Golvin, J.-L. Paillet, and A. Raymond, have already given rise to the publication of a book which was written by Gilles Hennequin and Abū-l-Faraj al-'Ush on coins discovered during the aforementioned diggings.

This publication, *Bâlis II*, gives a detailed presentation of the first part of the excavations. The introduction is dedicated to the history of Bâlis, which played an important role as a strategic point on the road between Aleppo and Mesopotamia. This was due to the quality of its location on a hill alongside the Euphrates. Bâlis was also important in trade as a stopping-place beside the river, which is navigable from this city up to the Gulf, and can easily be crossed. The city of Bâlis (which succeeded ancient times Emar and Barbalisses) is thus well-known owing to numerous historical and geographical texts, from the Arab conquest up to the time of its neglect which became almost complete after the 1259 Mongol invasion. The acme of its power took place during the Ayyūbid period (13<sup>th</sup> century).

The results of the diggings which are published here deal with two small dwelling islands located to the north-east of the city, between one of the city's doors and the district of the Great mosque.

Excavations have brought to light three houses and a certain number of shops on each side of one of the main streets. This enables us to put forth some conclusions on urbanism in Bālis during the Ayyūbīd period and on dwelling characteristics.

The forthcoming publications will study the ovens district, the Great mosque, the city wall, as well as different other dwelling parts of the city.

## تلخيص

أدت الحفريات التي أجراها المعهد الفرنسي للدراسات العربية في دمشق على موقع بالس-مسكنة ما بين ١٩٧٠ و ١٩٧٤ بإشراف كل من لوسيان غولفان وجان لويس باييه وأندريه ريمون، إلى نشر مجلد سنة ١٩٧٨ حول العملات التي اكتشفت أثناء الحفر، وكتبه كل من جيل هينوكان وأبو الفرج العث .

أما كتاب بالس ٢، فيشكل القسم الأول من الحفريات بحد ذاتها . وتتكلم مقدمته عن تاريخ بالس التي لعبت دوراً هاماً كموقع إستراتيجي في الطريق بين حلب وبلاد الرافدين، نظراً لتمييز هذا الموقع المطل على الفرات . فكانت بالس أيضاً محطة أساسية للتجارة لكون موقعها صالحاً لعبور النهر كما أن ملاحه النهر كانت تبدأ منها وتمتد حتى الخليج . ومدينة بالس، التي خلفت مدينتي "إيمار" و "برباليس" القديمتين، مذكورة في عديد من النصوص التاريخية والجغرافية، منذ الفتح العربي حتى هجرها نهائياً سنة ١٢٥٩ أثناء الغزو المغولي . وقد بلغت هذه المدينة أوجها في العصر الأيوبي (القرن الثالث عشر).

إن قسم الحفريات الذي خصته هذه الدراسة يتعلق بجزيرتين سكنيتين تقعان في شمال شرقي المدينة ما بين أحد أبواب المدينة ومنطقة الجامع الكبير . وأتاحت الأبحاث الكشف عن ثلاثة بيوت سكنية وبعض الحوانيت في جانبي أحد الشوارع الرئيسية، مما يخول التوصل إلى بعض النتائج حول التخطيط العمراني لبالس في العصر الأيوبي وحول سمات عمرانها . وستدرس المنشورات القادمة حي الأفران والجامع الكبير والسور وبعض الأحياء السكنية الأخرى .

## TABLE DES FIGURES

1. Plan général de Bâlis-Meskéné.....	8
2. Carte de la Syrie médiévale.....	18
3. Îlot I : plan général, état III.....	60
4. Plan de la mosquée de l'îlot I, état final.....	64
5. Îlot I : mosquée, état I, état II et état III.....	65
6. Mosquée de l'îlot I : plan du <i>mīhrāb</i> primitif ; profil du chambranle du <i>mīhrāb</i> primitif.....	66
7. Îlot I : boutique, état I, état II, état III.....	74
8. Maison de l'îlot I : plan général.....	79
9. Îlot I : rue, maison, coupe nord-sud.....	80
10. Îlot I, maison : plan au sol ; étage, restitution minimale.....	83
11. Plan du croisement des rues.....	87
12. Îlot II : plan général.....	90
13. Îlot II : coupes.....	91
14. Îlot II : plan de la maison 1.....	93
15. Îlot II : plan de la maison 2.....	97



## TABLE DES PHOTOGRAPHIES

1. Le site de Bâlis en 1935 (photographie de l'Armée du Levant).....	105
2. Photographie aérienne de Bâlis et de la vallée de l'Euphrate (l'Euphrate est visible dans l'angle inférieur gauche de la photographie).....	106
3. Plan de Bâlis dressé en 1907 par Sarre et Herzfeld (d'après <i>Archäologische Reise</i> , fig. 43).....	107
4. Le minaret de Bâlis en 1907 (photographie de la mission Sarre et Herzfeld) (d'après <i>Archäologische Reise</i> , planche 1).....	108
5. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929) : le secteur de la mosquée.....	109
6. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929) : vue générale de la mosquée et des bâtiments adjacents (d'après A. Rengarten, "Les fouilles", planche XXIX).....	109
7. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929) : décors muraux dans une maison (d'après A. Rengarten, "Les fouilles", planche XXIX).....	110
8. Façade en stuc appartenant à une mosquée fouillée par E. de Lorey et G. Salles (exposée au Musée de Damas) (photographie D.G.A.M.S.).....	110
9. Les quatre tranchées relevées par L. Cavro lors des fouilles de E. de Lorey et G. Salles (photographie D.G.A.M.S.).....	111
10. Fouilles de E. de Lorey et G. Salles (1929) : céramiques trouvées à Bâlis (d'après A. Rengarten, "Les fouilles", planche XXIX).....	111
11. Le site de Bâlis avant les fouilles de 1970-1974 (photographie D.G.A.M.S.).....	112
12. Le minaret de Bâlis avant les fouilles de 1970-1974 (photographie D.G.A.M.S.).....	112
13. Vue générale de l'îlot I (photographie prise vers l'est).....	113
14. Vue générale de l'îlot I (photographie prise vers l'ouest).....	113
15. Îlot I : le "magasin" (photographie prise vers l'ouest).....	114
16. Îlot I : entrée du "magasin" (photographie prise vers le sud).....	114
17. Îlot I : le "magasin" (photographie prise vers l'ouest).....	115
18. Îlot I : le "magasin" (photographie prise vers le nord-est).....	115
19. Mosquée de l'îlot I : état final (photographie prise vers le sud).....	116
20. Mosquée de l'îlot I : état I (photographie prise vers le sud).....	116
21. Mosquée de l'îlot I : chambranle du <i>mihrâb</i> de l'état I (photographie prise vers le sud-est).....	117
22. Mosquée de l'îlot I : état II (le <i>mihrâb</i> de l'état I est visible) (photographie prise vers le sud-ouest).....	117
23. Mosquée de l'îlot I (état final) : entrée et partie nord (photographie prise vers le nord).....	118
24. Mosquée de l'îlot I : entrée et partie nord (photographie prise vers l'ouest).....	118
25. Mosquée de l'îlot I : partie sud et <i>mihrâb</i> (photographie prise vers le sud).....	119
26. Mosquée de l'îlot I : le <i>mihrâb</i> (photographie prise vers l'est).....	119
27. Mosquée de l'îlot I : partie sud-ouest de la salle de prière (photographie prise vers l'ouest).....	120

28. Mosquée de l'îlot I : niche de l'angle sud-ouest (photographie prise vers le nord).....	120
29. Mosquée de l'îlot I : partie nord de la salle de prière, pièce de l'angle nord-est (photographie prise vers le nord-est).....	121
30. Boutique de l'îlot I : vue générale, état final (photographie prise vers le sud).....	122
31. Boutique de l'îlot I : la banquette de l'entrée (photographie prise vers le sud).....	122
32. Boutique de l'îlot I : état I (photographie prise vers le sud).....	123
33. Boutique de l'îlot I : état I (photographie prise vers le nord).....	123
34. Boutique de l'îlot I : restes du dallage de l'état II dans l'angle sud-est (photographie prise vers le sud-est).....	124
35. Boutique de l'îlot I : fosse "a" (photographie prise vers le nord-est).....	124
36. Boutique de l'îlot I : fosse "b" (photographie prise vers l'ouest).....	125
37. Boutique de l'îlot I : état final, partie sud (photographie prise vers le sud).....	125
38. Maison de l'îlot I : vue générale, état final (photographie prise vers le nord).....	126
39. Îlot I : passage à l'est de la maison (photographie prise vers le nord).....	126
40. Îlot I : couloir au sud de la maison (photographie prise vers l'est).....	127
41. Maison de l'îlot I : escalier de la pièce "a" (photographie prise vers l'ouest).....	127
42. Maison de l'îlot I : escalier de la pièce "a" (photographie prise vers le sud).....	128
43. Maison de l'îlot I : pièce "a" ; entrée vers les pièces "e" et "b" (photographie prise vers le nord-ouest).....	128
44. Maison de l'îlot I : linteau de la porte entre les pièces "a" et "b" (photographie prise vers le sud au cours de la fouille).....	129
45. Maison de l'îlot I : pièce "b" (patio) (photographie prise vers l'est).....	129
46. Maison de l'îlot I : pièce "b" (patio) (photographie prise vers l'ouest).....	130
47. Maison de l'îlot I : pièce "b", aboutissement de la canalisation dans la fosse (photographie prise vers le sud).....	130
48. Maison de l'îlot I : canalisation de la pièce "b" après enlèvement du dallage (photographie prise vers l'est).....	131
49. Maison de l'îlot I : puits de la pièce "b" (photographie prise vers le sud).....	131
50. Maison de l'îlot I : puits de la pièce "b" (photographie prise vers le sud).....	132
51. Maison de l'îlot I : bassin et puits de la pièce "b" (photographie prise vers l'est).....	132
52. Maison de l'îlot I : mur est de la pièce "b" (photographie prise vers le sud-est).....	133
53. Maison de l'îlot I : pièces "b", "c" et "d" (photographie prise vers le nord).....	133
54. Maison de l'îlot I : pièce "c" (photographie prise vers l'ouest).....	134
55. Maison de l'îlot I : meules de pierre dans la pièce "e".....	134
56. Maison de l'îlot I : solive en place dans la pièce "e" (photographie prise vers le nord-ouest)....	135
57. Maison de l'îlot I : solives en place dans la pièce "e" et restes de dallage de la pièce "f" (photographie prise vers le sud).....	135
58. Maison de l'îlot I : restes de solives et de dallage des pièces "e" et "f" (photographie prise vers le nord-est).....	136
59. Îlot I : cour et pièce "g" à l'ouest de la maison (photographie prise vers le nord).....	136
60. Maison de l'îlot I : escalier de la pièce "g" (photographie prise vers le sud-est).....	137
61. Îlot I : cour à l'ouest de la maison (photographie prise vers le nord-ouest).....	137
62. Îlot I : jarre dans la cour.....	137

63. Îlot II : vue générale de la rue et des maisons 1 et 2 (photographie prise vers le nord-ouest)....	138
64. Îlot II : entrée de la ruelle (photographie prise vers le nord) .....	138
65. Îlot II : départ d'arc à l'ouest de la porte de la maison 1 (photographie prise vers le nord-ouest) .....	139
66. Îlot II : départ d'arc du côté sud de la rue (photographie prise vers le sud-ouest).....	139
67. Maison 1 de l'îlot II : vue générale, pièce "b" (photographie prise vers l'est).....	140
68. Maison 1 de l'îlot II : entrée de la maison et pièce "a" (photographie prise vers le sud-est).....	140
69. Maison 1 de l'îlot II : entrée de la pièce "a" (photographie prise vers le sud-ouest) .....	141
70. Maison 1 de l'îlot II : pièce "c" (photographie prise vers l'est) .....	141
71. Maison 1 de l'îlot II : mur ouest de la pièce "c" (photographie prise vers le nord-ouest) .....	142
72. Maison 1 de l'îlot II : mur nord de la pièce "b" (photographie prise vers le nord) .....	142
73. Maison 1 de l'îlot II : mur sud de la pièce "b" (photographie prise vers le sud).....	143
74. Maison 1 de l'îlot II : pièces "b" et "d" (photographie prise vers l'est) .....	143
75. Maison 1 de l'îlot II : pièce "d" (photographie prise vers l'est) .....	144
76. Maison 1 de l'îlot II : pièce "e" (photographie prise vers l'est) .....	144
77. Maison 1 de l'îlot II : escalier de la pièce "e" (photographie prise vers l'est).....	145
78. Maison 2 de l'îlot II : vue générale (photographie prise vers le nord).....	146
79. Maison 2 de l'îlot II : entrée, pièce "a" (photographie prise vers l'ouest) .....	146
80. Maison 2 de l'îlot II : plaquettes décoratives de cuivre de la porte.....	147
81. Maison 2 de l'îlot II : plaquettes décoratives de cuivre de la porte.....	147
82. Maison 2 de l'îlot II : entrée, pièce "a", latrines, escalier (photographie prise vers le sud).....	148
83. Maison 2 de l'îlot II : latrines.....	148
84. Maison 2 de l'îlot II : escalier de la pièce "a" et entrée de la pièce "e" (photographie prise vers le sud-est).....	149
85. Maison 2 de l'îlot II : pièce "b" (photographie prise vers l'est).....	149
86. Maison 2 de l'îlot II : pièces "b", "c" et "d" (photographie prise vers le nord).....	150
87. Maison 2 de l'îlot II : pièce "c" (photographie prise vers le nord).....	150
88. Maison 2 de l'îlot II : pièce "d" (photographie prise vers l'ouest).....	151
89. Maison 2 de l'îlot II : pièce "d" (photographie prise vers le sud).....	151
90. Maison 2 de l'îlot II : pièce "d", partie nord (photographie prise vers le nord).....	152
91. Maison 2 de l'îlot II : pièce "e" (photographie prise vers le sud).....	152



## TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.....	9
I. HISTOIRE DE BĀLIS .....	17
Introduction .....	19
1. La conquête arabe et le califat (milieu du VII <sup>e</sup> -milieu du X <sup>e</sup> siècle).....	22
2. La période des difficultés (milieu du X <sup>e</sup> -milieu du XII <sup>e</sup> siècle).....	27
A. Les Hamdanides (944-1003).....	28
B. Troubles en Syrie du Nord (XI <sup>e</sup> siècle).....	32
C. Les Croisades (première moitié du XII <sup>e</sup> siècle).....	35
3. Bālis sous les Zenguides et les Ayyoubides (1128-1260) .....	39
A. Les Zenguides et les Ayyoubides, .....	39
B. Bālis au XIII <sup>e</sup> siècle .....	41
C. La fin de la période ayyoubide et l'arrivée des Mongols.....	45
4. L'abandon de Bālis et sa redécouverte .....	50
A. Bālis disparue.....	50
B. Bālis du XVI <sup>e</sup> au XIX <sup>e</sup> siècle.....	53
C. La redécouverte de Bālis .....	56
II - LES FOUILLES DES ÎLOTS I ET II .....	59
1. Fouilles de l'îlot I.....	61
A. Les constructions au nord de la rue.....	62
B. La mosquée du quartier.....	63
L'état I de la mosquée .....	63
L'état II de la mosquée .....	68
L'état III de la mosquée .....	70
C. La boutique de l'îlot I.....	73
D. La maison de l'îlot I.....	77
E. La cour intérieure "g".....	84
2. Le croisement des rues.....	86
L'espace E1 .....	88
L'espace E2 .....	88
L'espace E3 .....	88
L'espace E4 .....	88
3. Fouilles de l'îlot II.....	89
A. La rue.....	89
B. La maison 1.....	92
C. La maison 2 .....	96
4. Remarques en forme de conclusion .....	101

PHOTOGRAPHIES .....	105
BIBLIOGRAPHIE.....	153
RÉSUMÉ/ABSTRACT.....	159
TABLE DES FIGURES .....	161
TABLE DES PHOTOGRAPHIES.....	163
TABLE DES MATIERES.....	167

Achévé d'imprimer à Damas  
le 1<sup>er</sup> avril 1995  
sur les presses de l'imprimerie Alef-Ba - Sidawi  
Zincographe "al-Cham"  
Composé par l'IFEAD, sur Macintosh  
Clichés photographiques et dessins repris et traités par SOPROD et IFEAD sur Photo-CD









Du IX<sup>e</sup> millénaire à nos jours, l'homme ne cessa d'être séduit par la vallée du Moyen Euphrate et le site de Bâlis fut particulièrement recherché. Mureybet, non loin de Bâlis, nous livre les premières maisons construites par l'homme au néolithique et c'est dans cette vallée que, de chasseur prédateur, il devient cultivateur. À l'époque du Bronze (II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires) c'est la fondation d'Émar, qui deviendra la Barbalisses des Romains et des Byzantins, puis, à l'époque arabe, Bâlis. Ce tell témoigne donc de plusieurs siècles d'histoire. *Bâlis II* nous livre les résultats des fouilles entreprises pour la période arabe, entre 1970 et 1975, par L. Golvin, J.-L. Paillet et A. Raymond.

Dans une première partie, André Raymond jette une lumière nouvelle sur cette ville de Bâlis enfin retrouvée, et, en une vaste fresque, la situe dans l'ensemble de l'histoire arabe de la Syrie du Nord. Ce faisant il en évoque le curieux destin. Les nombreux textes historiques et géographiques qui nous rapportent les événements de cette période prennent une vie nouvelle au contact des découvertes de l'archéologie, témoignage précieux d'une collaboration entre les textes et le terrain, l'histoire et l'archéologie.

De par la qualité de son site, sur une hauteur le long de l'Euphrate, frontière naturelle, Bâlis joue un rôle tant stratégique que commercial et culturel : tout au long de l'histoire arabe, son destin est étroitement lié à celui d'Alep. Tantôt rattachée aux grands empires, tantôt fragile émirat essayant de garder son indépendance à leurs frontières, Bâlis est toujours convoitée par des conquérants tant son importance stratégique est grande ; entre Alep et la Mésopotamie, port sur l'Euphrate, Bâlis est une étape importante sur la route reliant la Méditerranée au golfe Arabo-Persique. Enfin, Bâlis fut aussi un centre culturel important qui donna de nombreux savants.

Fortifiée pour la dernière fois par les Mamelouks, Bâlis en butte à l'invasion mongole et ayant perdu son importance stratégique, est désertée par ses habitants. Après 1260 elle cesse de jouer son rôle et disparaît de l'histoire. Elle faillit cependant revivre au XIX<sup>e</sup> siècle à la suite d'une tentative de réutilisation, comme place forte, par les Ottomans, mais cette tentative fut éphémère. Le Mandat britannique tenta d'utiliser Bâlis comme port de commerce sur l'Euphrate. Cette nouvelle tentative n'eut pas de suite. Visitée au XIX<sup>e</sup> siècle par les voyageurs elle est mentionnée comme un site désert et ruiné. Retrouvée par les archéologues, Bâlis devait disparaître sous les eaux montantes du Lac el-Assad en 1975.

Publication éditée par  
l'Institut Français d'Études Arabes de Damas

Diffusion

Pour tous les pays  
Pour le Proche-Orient  
à Damas

Librairie Adrien Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, 75006 PARIS, France  
Al-Jaffan & Al-Jabi, P.O. Box 4170, LIMASSOL, Chypre  
IFEAD, BP 344, DAMAS, Syrie  
Librairies Nouri, Avicenne, et celles des Hôtels Méridien et Sheraton  
Librairie de l'Hôtel Amir

à Alep